38e Année.

JUN 5 1931

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er MAI 1931

		Pages.
Ignotus	*M. Gaston Doumergue*	5
Wickham Steed	*La Situation politique en Angleterre.*	14
Henry Bidou	*Sainte-Beuve.* — II.	28
Général Mordacq	*La Signature de la Paix avec l'Allemagne.*	58
Jean Perrin	*M. Painlevé et la Défense nationale.*	88
Fernand Gregh	*Poèmes.*	101
Luc Durtain	*Captain O. K.* — IV	107
Jean d'Esme	*Ombres noires.*	143
Prosper Mérimée	*Lettres à la famille Delessert.* — III.	161
Maurice Lanoire	*Sur la tombe d'Arnold Bennett*	184
François Porché	*Le Mouvement dramatique.*	196
Edouard de Warren	*Vers une nouvelle École dirigeante*	209
Albert Flament	*Tableaux de Paris*	217

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE . 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Le Prince de Bulow en France

(SOUVENIRS)

Au lendemain de la Guerre de 1870

Souvenirs de la PRINCESSE RADZIWILL

En l'absence des Dieux

par EDMOND JALOUX

Anna

par ANDRÉ THÉRIVE

Albert Besnard

par JEAN-LOUIS VAUDOYER

Des lettres inédites de Degas

Le duc d'Orléans fils de Louis-Philippe

par TONY CATTA

General
Gaulon

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. GASTON DOUMERGUE

Le septennat de M. Gaston Doumergue s'achève. Dans quelques jours l'Assemblée de Versailles devra nommer le nouveau Président de la République. Il n'a tenu qu'à M. Gaston Doumergue, il ne tient encore qu'à lui de demeurer à l'Élysée. Sa réélection serait assurée dans les plus flatteuses conditions. M. Gaston Doumergue a pour lui les deux Chambres et le public. Il a exercé la magistrature suprême à la satisfaction de toute la nation. Il répondrait en prolongeant sa mission au vœu de tous. Il inspire, en s'y refusant, de vifs regrets. Mais son désir de retraite est certain.

Les sept années qui viennent de s'écouler ont été difficiles, remplies par des événements graves. Elles ont réclamé de la part du chef de l'État beaucoup de vigilance, beaucoup d'adresse et beaucoup de volonté. Ce sera l'honneur de M. Gaston Doumergue d'avoir rempli avec autant de simplicité que de ferme conscience tous les devoirs de sa charge, et d'avoir usé pour le bien général des pouvoirs dont il disposait. Son destin a été de savoir être un président ayant de l'aisance dans une présidence malaisée.

Lorsque M. Gaston Doumergue a été élu à Versailles en juin 1924, la *Revue de Paris* a été heureuse de saluer sa venue et d'exprimer les espoirs qu'elle fondait sur lui. Le nouveau Président nous semblait qualifié par son expérience, sa forma-

1er Mai 1931.

tion, et son passé pour exercer avec finesse et autorité ses hautes fonctions. Il appartenait par toute sa carrière au parti radical, mais il avait représenté depuis quelques années ce radicalisme sénatorial, qui se montrait attentif à ne pas laisser dissoudre l'État ni la société et qui avait le souci de la défense nationale. Il avait été ministre des Colonies et des Affaires étrangères, et il avait appris de quels soins il est nécessaire d'environner la puissance matérielle de notre pays, si l'on veut qu'il puisse garder son rayonnement moral. Il avait présidé la Haute Assemblée, et il connaissait les risques que court l'intérêt général parmi les compétitions de partis. Il avait été membre du gouvernement pendant la guerre, et il savait le prix de l'union. Il pouvait au-dessus des groupes qui se combattent représenter ce qui est permanent et qui est essentiel dans la politique.

Le septennat de M. Gaston Doumergue n'a pas déçu la confiance que nous avions mise en lui. Sa bonne grâce méridionale a été légendaire. Son sourire, qui adoucissait les obligations protocolaires, était populaire. Sa bonne humeur résistait à toutes les conjonctures. Ce ne sont là que les moindres vertus. Elles ont été la parure enjouée d'autres mérites plus substantiels. Nous les rappelons puisqu'elles font désormais historiquement parti de sa biographie et qu'il a usé avec une adresse subtile des facilités qu'elles lui donnaient pour suivre ses desseins et faire accepter par sa cordialité ses volontés réfléchies. Dans notre régime, tel qu'il fonctionne, le métier de chef d'État exige la faculté de persuasion chez un honnête homme.

***

M. Gaston Doumergue a commencé sa magistrature dans des circonstances tristes. Le Cartel militant et triomphant, après les élections du 11 mai, montait à l'assaut de la République. Il débutait en provoquant une crise présidentielle, absolument contraire à l'esprit comme à la lettre de la Constitution. Il était trop enivré pour se soucier de légalité. A Versailles, l'élection de M. Gaston Doumergue représenta le premier échec du Cartel, la première manifestation d'une

volonté de sagesse, cachée dans les profondeurs du Parlement. Mais cet avertissement cependant significatif ne devait rien apprendre aux assaillants qui voulaient confisquer la République et l'administrer à leur façon. M. Doumergue dut subir les ministères du Cartel.

Ce fut sa première épreuve et elle fut dure. De juin 1924 à juillet 1926, les événements qui se sont déroulés ont eu pour effet de provoquer une crise financière qui a été rapide, et de préparer une crise diplomatique, dont les effets commencent seulement à se faire sentir. Pendant deux années, le Cartel d'abord agressif, puis par nécessité un peu adouci a accumulé les erreurs. Il a mené le pays au bord de la catastrophe monétaire. Il a troublé toute la France et banni la confiance. Lorsque le Parlement s'est enfin ressaisi, il était tout juste temps de ne pas rouler dans le gouffre.

Dès que les chutes multiples des cabinets de 1924 à 1926 lui ont rendu sa liberté d'action, M. Gaston Doumergue a fait appeler M. Raymond Poincaré et lui a confié la grande mission de rétablir les affaires. Il savait que c'était le seul homme environné d'assez de prestige pour rassurer le public. Il savait aussi que cet homme d'État, travailleur infatigable, ferait tout ce qui était humainement possible pour opérer le redressement nécessaire. L'œuvre accomplie appartient à M. Poincaré. M. Doumergue l'a souhaitée, l'a rendue possible en désignant le chef du gouvernement, et l'a soutenue de tout son pouvoir. Trois années ont été consacrées à ce rude travail. La chute du franc, tombé à deux sous a été arrêtée. Le relèvement de notre monnaie, qui aurait pu être plus considérable, a permis la stabilisation du franc à vingt centimes. Le mal a été conjuré, non entièrement réparé. C'est un des chapitres les plus extraordinaires de notre histoire politique : le Cartel avait fait le mal, M. Poincaré aidé de tous les adversaires du Cartel, a réussi à éviter le désastre et à sauver nos finances.

En 1928, les élections générales avaient donné un résultat très différent de celles de 1924 : elles avaient amené à la Chambre une majorité d'union républicaine, qui permettait une politique assez modérée, qui interdisait en tous cas les excès cartellistes. De cette situation parlementaire, qu'il connaissait admirablement et dans tous ses détails, M. Gaston

Doumergue a tiré avec une constante logique les conséquences. Il a jugé que la volonté nationale s'était exprimée clairement, en nommant une Chambre destinée à faire la politique de M. Poincaré. A travers les péripéties diverses de la vie parlementaire, marquée par les changements de cabinet, il est resté fidèle à sa ligne de conduite. De 1928 à 1931, exception faite du court et lamentable épisode du ministère Steeg, M. Gaston Doumergue a travaillé avec une discrète fermeté à maintenir la politique d'union, représentée par M. Poincaré et ensuite par M. Tardieu.

Ce n'est pas que les circonstances aient toujours été simples et faciles. Le Cartel battu n'a jamais compris les raisons profondes et durables de sa défaite. Le Cartel, écarté du pouvoir, n'a jamais admis qu'on puisse gouverner sans lui. Dix fois, il a essayé de forcer les portes. Il a cru après le Congrès d'Angers mettre dans l'embarras M. Poincaré lui-même. Il a cru que la grève des ministres radicaux bouleverserait le pays. Il a imaginé ensuite de se camoufler en ministère de concentration. Il a tout tenté. M. Gaston Doumergue, avec correction, ne lui a jamais refusé les occasions de mesurer ses forces. Il lui a même fourni la possibilité de quelques épreuves de fond. Il a appelé M. Daladier. Il a appelé M. Chautemps. Il a toujours laissé se faire en temps utile les expériences qui devaient convaincre les obstinés de ce que l'évidence aurait suffi à leur apprendre, s'ils avaient voulu voir. Par cette méthode expérimentale, pratiquée avec un sens subtil de l'opportunité, avec mesure, avec impartialité et avec adresse, M. Gaston Doumergue a dénoué le mieux qu'il a pu des crises ministérielles, qui, conduites par un guide moins sûr, auraient risqué de jeter dans le pays beaucoup de trouble.

***

On se persuade volontiers, que s'il en avait eu la possibilité, M. Gaston Doumergue aurait exercé son action sur notre politique extérieure autant que sur notre politique intérieure. Toutes les fois qu'il s'est exprimé sur ce sujet dans ses discours publics, il a tenu à rappeler que la paix était fondée sur le

respect des traités et que les dispositions conciliantes de la France ne le dispensaient pas de travailler à sa sécurité. Entre M. Gaston Doumergue et M. Raymond Poincaré, il y a toujours un complet accord sur ce qui touche les grands problèmes diplomatiques. Et cependant c'est en ces dernières années que se sont produits des événements graves, qui engagent l'avenir.

La politique qui a eu pour objet le règlement définitif et complet des questions en suspens depuis la guerre nous a conduit à bien des concessions, dont nous n'avons tiré aucun profit, puis à bien des complaisances qui ont créé une situation nouvelle et peu favorable. L'évacuation anticipée de la Rhénanie, que nous pouvions occuper jusqu'en 1935, l'abandon de Mayence ont été des faits considérables, et dont les conséquences se feront longuement sentir. C'était, comme il a été dit au Parlement, un risque, et ce risque a été couru bien légèrement. On cherche en vain les bons résultats. On compte les déceptions qui se multiplient. Après les élections allemandes, après les manifestations des casques d'acier sur le Rhin, sont venues les campagnes germaniques réclamant la révision des traités, le désarmement, le règlement des affaires de la Sarre, d'Eupen et de Malmédy, de Dantzig, de la Haute-Silésie. Et en ces derniers temps, l'Allemagne ne s'est pas contentée de demander. Elle a pris ou du moins elle essaie de prendre. Elle a brusquement préparé l'union douanière avec l'Autriche, préface de l'*Anschluss* qui est une menace à la paix européenne.

L'évolution de notre diplomatie est un des caractères les plus marqués de l'histoire de ces sept dernières années. De Chequers à Thoiry en passant par Locarno, un appel a été fait à l'Allemagne, des systèmes ont été construits, des théories ont été développées par des apologistes bien ou mal intentionnés. Les faits n'ont pas répondu aux illusions. Les conséquences sont graves. Elles peuvent un jour devenir tragiques. Toute la politique a été conçue en fonction d'une Allemagne qui n'existe pas, d'une Allemagne acceptant sa place dans l'Europe nouvelle et collaborant à la vie internationale.

Il n'était pas au pouvoir de M. Doumergue, en raison même de ses fonctions et des limites que lui impose la Consti-

tution, de se substituer aux ministres responsables. Tout ce qui lui était permis c'était de faire entendre la voix de la sagesse, d'attirer l'attention sur les problèmes délicats, de poser la question sur les sujets incertains, d'exprimer ses préoccupations, et de rappeler que le premier devoir des gouvernements est de prévoir. On peut être assuré qu'il s'en est toujours acquitté. L'expérience lui a appris trop de choses, et le bon sens le préserve de trop de fausses espérances pour qu'il n'ait pas à tout instant une vision nette des événements. Mais le destin de la République veut que l'hôte de l'Élysée ne soit en certaines circonstances que le témoin méditatif de l'histoire.

Il a cependant le pouvoir de donner en temps utile un avertissement à la nation. C'est ce que vient de faire à Nice, avant son voyage en Tunisie, M. Gaston Doumergue. Avec beaucoup de mesure, beaucoup de sagesse, et beaucoup de courage, le chef de l'État a fait entendre des paroles qui ont eu un profond retentissement. Il n'a rien dit pourtant qui ne fût connu sur la nécessité de garder un armement suffisant, sur le sens réel du pacte austro-allemand, qui évoque le *Zollverein* et qui a été le résultat d'une « décision brusquée ». Mais le seul fait que les événements aient été différés par M. Doumergue et que la nature, la portée, les conséquences en aient été notées par lui a une immense importance. Le Président de la République achève son septennat en rendant un service éminent.

***

M. Gaston Doumergue, comme Président de la République, a dans ses attributions la présidence du Conseil des ministres. Il arrive que les membres du gouvernement se réunissent parfois en Conseil de Cabinet pour délibérer entre eux sans le chef de l'État. Mais toutes les affaires importantes se traitent dans les réunions de l'Élysée. C'est même l'attribution essentielle du Président de la République que la direction effective du Conseil des ministres. M. Gaston Doumergue, avec beaucoup de tact et d'autorité, a été un président qui préside.

Tout est nuance, tout est à propos, tout est finesse et souplesse dans une pareille mission. Il y a des ministres con-

sciencieux et travailleurs. Il y a des ministres confiants et cordiaux. Mais il en est de négligents. Il en est de susceptibles. Il en est de secrets. Il faut du savoir-faire, de la psychologie, de l'ingéniosité, et une calme volonté pour amener les explications nécessaires, faire surgir les objections, apporter les tempéraments utiles, et surtout pour aboutir aux conclusions souhaitables. Tous ceux qui ont été les collaborateurs de M. Gaston Doumergue s'accordent pour lui rendre hommage. Il a paru à tous qu'il était impossible de diriger des débats avec plus de bonhomie et plus de suite dans les idées.

C'est par ces qualités personnelles que M. Gaston Doumergue a su garder à la Présidence de la République son efficacité. Selon une théorie qui nous est chère et que nous avons exposée ici même, notre Constitution ne prévoit qu'un président, celui de la République. Mais en fait il y en a un autre, très puissant bien que la Constitution ne parle pas de lui, le Président du Conseil. Le droit coutumier a fait ici concurrence au droit écrit. Il ne faut qu'un peu de négligence à un Président de la République pour n'être rien. Il lui faut beaucoup d'attention pour rester ce qu'il veut être. La coexistence des deux présidents est un des paradoxes de l'État républicain, ainsi dirigé par deux consuls, dont l'un a l'avantage d'être moins éphémère que l'autre, mais dont le second a l'avantage d'être facilement plus pourvu de puissance que le premier. M. Gaston Doumergue a eu le mérite de ne jamais s'imposer et de ne jamais se laisser oublier. Son autorité a été légère par sa forme, mais elle a été réelle.

Il est une autre présidence que M. Doumergue a exercée utilement : c'est celle du Conseil supérieur de la défense nationale. De ce Conseil-là, le public ne s'occupe pas, et c'est peut-être fort heureux. Il n'est l'objet que de communiqués laconiques. Il n'est jamais le point de départ de ces nouvelles qui font sensation au Parlement. Il ne donne pas lieu à ces crises ministérielles qui éveillent d'innombrables ambitions. Mais il travaille à des affaires sérieuses, et il a la lourde charge de notre sécurité. Tout ce qui touche à notre armée, à notre aviation, à notre marine, à notre matériel, à nos frontières y est examiné. Il n'y a pas de branche de l'activité présidentielle dont M. Gaston Doumergue se soit occupé avec plus de zèle

et de passion. Son patriotisme a trouvé là les occasions de se dépenser. Et parmi tous ses labeurs, peut-être est-ce celui-là qui a donné le plus souvent au Président de la République une raison de penser avec satisfaction qu'il avait fait œuvre utile.

***

Si nous avons insisté sur ces aspects austères de la vie présidentielle, c'est qu'ils sont les moins voyants et les moins connus. Le public pense au chef de l'État comme à un haut dignitaire qu'il voit en voiture de gala, dans les cérémonies officielles, parfois aux courses, les jours d'inauguration, et qu'il revoit ensuite saluant sur l'écran des cinémas. C'est là le décor, à peine somptueux. C'est l'accessoire, parfois accaparant de la fonction. M. Gaston Doumergue a toujours rempli ces devoirs-là avec une bonne grâce, qui lui a conquis à la fois les respects et les sympathies.

Mais il y a tout le reste, les heures de travail où le Président doit prendre connaissance des dépêches, suivre les travaux de la Chambre et du Sénat, étudier les problèmes qui seront discutés au Conseil des ministres, se faire donner les renseignements qui lui manquent, s'entretenir avec les personnages officiels ou non qui peuvent compléter son information, se former l'image de ce qui se passe en France et hors de la France, tirer de là les conclusions utiles, voir de haut et voir loin. En quelques circonstances seulement, le Président agit personnellement : en cas de crise ministérielle, au Conseil des ministres, au Conseil de la défense nationale. Mais chaque fois, il faut du coup d'œil et de la rapidité dans la décision. Pour que l'autorité s'exerce comme elle le doit, il faut que l'action soit préparée par le travail quotidien et la méditation.

On conçoit qu'au bout de sept années d'efforts un Président de la République ait le désir de prendre sa retraite. M. Gaston Doumergue, qui est loin d'avoir soixante-dix ans, pense avec joie aux loisirs qui lui seront permis, à la vie charmante du midi qu'il aime, aux paysages de son enfance, à ses livres, à ses amis. Il a eu du succès; il a fait ce qu'il pouvait pour sa patrie. Rien n'est plus naturel, et assurément rien n'est plus sincère chez lui, que le souhait de reprendre sa liberté. On assure qu'il

veut se tenir loin de la vie publique, qu'il n'a même pas l'ambition de redevenir sénateur, et c'est dommage. Mais M. Gaston Doumergue est un sage, qui veut cultiver son jardin.

Il a mérité cet éloge que toute la France souhaite un nouveau président qui ressemble à son prédécesseur. Les temps qui viennent seront difficiles. Les questions militaires, les questions diplomatiques, les questions financières tiendront la première place dans la vie politique. On peut dire que le chef de l'État est voué à être pendant plusieurs années le président d'un Conseil de la défense nationale continue.

C'est pourquoi le départ de M. Gaston Doumergue inspire des regrets si généralement répandus, d'autant plus vifs que l'horizon est plus nuageux. M. Gaston Doumergue a la confiance de la nation. C'est un sentiment qui ne se commande pas. Il résulte des qualités personnelles et des services rendus. Il tient à l'homme et il tient aux circonstances. Il est précieux et il est touchant. Il est fait pour justifier une grande fierté chez celui qui en est l'objet, et il est fait aussi pour imposer de grands devoirs. S'il reste une chance de garder M. Gaston Doumergue, elle réside précisément en cette considération. Le pays peut avoir besoin de lui. S'il en était ainsi resterait-il inflexible? et ne céderait-il pas à un haut sentiment qui lui commanderait de sacrifier des préférences bien légitimes à la nécessité de se dévouer?

IGNOTUS

LA SITUATION POLITIQUE EN ANGLETERRE

Celui qui écrit sur la situation politique en Angleterre doit « se garder de l'orgueil de trop prévoir ». D'un moment à l'autre, les événements peuvent lui infliger un démenti cruel. Si j'avais entrepris, l'automne dernier, de prédire le cours des choses pendant l'hiver, je me serais trompé; et, même aujourd'hui, je me rends compte que, du jour au lendemain, la position peut se transformer. Dans l'hypothèse que le gouvernement travailliste se maintienne au pouvoir, et que la tactique des partis et des hommes politiques ne subisse aucun changement radical, les données actuelles resteront à peu près constantes. Par contre, un incident imprévu pourra placer le Parlement et le pays devant l'inconnu.

Il est donc plus sage d'analyser et de décrire que de prédire. De l'analyse peuvent naître des conclusions qui seront à l'abri du hasard. Car, si la situation politique et parlementaire est aléatoire, les circonstances environnantes le sont beaucoup moins; et ce sont elles qui détermineront, en dernier lieu, l'opinion publique et son influence sur les partis.

Remontons au lendemain des élections générales du 30 mai 1929. Le parti travailliste venait de remporter une victoire considérable. Les Conservateurs avaient perdu 140 des 400 sièges qu'ils possédaient à la Chambre de 1924-29. De ces sièges les Travaillistes en avaient gagné plus de 120, et les Libéraux 18. En chiffres ronds, M. Ramsay MacDonald pouvait compter sur 290, M. Baldwin sur 260, et M. Lloyd

George sur 58 voix dans une Chambre de 615 députés. La poignée d'indépendants importait peu.

Quoique le Cabinet travailliste, qui prit le pouvoir en juin 1929, fût ainsi un gouvernement minoritaire, sa situation était loin d'être faible. Le gouvernement de l'Angleterre est surtout un gouvernement d'opinion publique. Les chefs de l'opposition savaient bien que le pays n'aurait pas toléré de leur part une tactique qui cherchât, pour leurs fins personnelles, à renverser le gouvernement. Une défaite sérieuse du Cabinet aurait entraîné de nouvelles élections générales, dans lesquelles le « pays » eût fait sentir sa désapprobation de l'intrigue parlementaire. Par « pays » j'entends la grande masse d'électeurs qui ne sont inféodés à aucun parti.

Des sentiments de cette masse dépend le résultat de tout « appel au pays », c'est-à-dire de toute dissolution de la Chambre des Communes. Dans une Chambre où aucun parti ne dispose d'une majorité absolue, les chefs politiques sont plus soucieux que jamais de ne pas se mettre en mauvaise posture devant l'opinion indépendante. C'est pourquoi et M. Baldwin et M. Lloyd George se sont bien gardés d'offusquer le « pays » par une tentative quelconque d'évincer M. MacDonald et ses collègues pendant l'été et l'automne de 1929. Ils savaient bien qu'ils ne pourraient les remplacer, et qu'une nouvelle dissolution de la Chambre aurait pu donner aux Travaillistes une majorité absolue.

Pour ces raisons on estimait que le cabinet MacDonald durerait au moins deux ans, perspective qui exposait à un danger subtil les Travaillistes eux-mêmes. Sûrs de l'opinion publique, ils pouvaient être tentés d'agir en maîtres absolus, et de faire une politique de parti. Dans ce cas, le « pays » se serait détaché d'eux, comme il s'était détaché du cabinet Baldwin après 1926, à peine celui-ci eût-il manqué au « mandat national » duquel il se fit fort lors du triomphe conservateur en octobre 1924.

Flairant ce danger, M. MacDonald tint à rassurer l'opinion. La fonction véritable du Parlement, dit-il, serait d'agir en Conseil National, de s'ériger en gardien du bien public sans distinction de parti, et de faire face d'un commun accord aux graves problèmes dont la solution s'imposait.

Dans la mesure où le gouvernement travailliste a suivi ces directives, sa situation est restée bonne; et dans la mesure où il s'en est écarté, son prestige a baissé. Ce prestige était tombé si bas, il y a six mois, qu'un jeune député conservateur a pu écrire, après la rentrée du Parlement : « Le second gouvernement travailliste est mort, sans qu'il y ait personne pour l'enterrer. La recherche d'un fossoyeur préoccupe le Parlement; et la Nation se préoccupe du fait de cette recherche. »

Au mois d'octobre je partageais cet avis. Si, à ce moment-là, un « fossoyeur » conservateur se fût présenté, le « pays » eût probablement donné à son parti une majorité d'une cinquantaine de voix. Depuis, les choses ont changé. Aujourd'hui, une élection générale pourrait enlever aux Travaillistes bon nombre de circonscriptions sans pour cela assurer aux Conservateurs une majorité indépendante. D'ici quelques semaines, ou quelques mois, la situation pourra se modifier encore. De là, l'impossibilité de faire des prévisions exactes.

A quoi tiennent ces flottements de l'opinion publique? La réponse n'est pas facile. Tour à tour le « pays » éprouve le sentiment que le gouvernement fait ce qu'on en peut légitimement attendre, et qu'il est décidément au-dessous de sa tâche nationale. C'est que le gros public, qui ne tient pas outre mesure aux Travaillistes, n'a point oublié les déceptions que lui valut le dernier cabinet Baldwin. A quoi bon, réfléchit-il, mettre ces Travaillistes à la porte afin d'installer à leur place une équipe aussi peu satisfaisante que celle dont on s'est débarrassé en 1929? Bien que les élections supplémentaires, comme les élections municipales de novembre dernier, aient révélé une diminution constante des voix travaillistes et une augmentation sensible des voix conservatrices, les abstentions ont été, en général, encore plus nombreuses. Jusqu'à présent on ne constate aucun mouvement d'opinion assez accentué pour faire croire imminente une vague de fond antitravailliste.

Suivons, un instant, la courbe des événements depuis deux ans. La chute du Cabinet Baldwin en juin 1929 fut accueillie avec soulagement. Au mois d'août, le rude entêtement de M. Snowden à la Conférence de la Haye fit naître un enthousiame qui lui procura presque une situation de héros national. Le seul bruit que M. MacDonald pensait à

intervenir personnellement, pour adoucir les aspérités de son Chancelier de l'Échiquier, provoqua un mugissement de colère. M. MacDonald se rattrapa bientôt. Il fut, à son tour, le porte-voix de la nation lors de sa visite aux États-Unis en octobre 1929. Par son accord de principe avec le président Hoover, par le tact et l'élévation de ses discours, il se posa en digne représentant des intérêts et des désirs du pays entier. Cet avantage, il le conserva jusqu'à la Conférence navale de Londres. On soupçonna alors que, malgré son acharnement à maîtriser toutes les complications techniques du désarmement naval, il n'était peut-être pas à la hauteur de sa tâche. Il esquiva les questions fondamentales qu'avait posées, d'une manière irréfutable, le memorandum français du 20 décembre 1929. Pendant que ses mains s'embrouillaient dans une masse de détails et de calculs secondaires, son esprit semblait flotter dans le vague. A la longue on perdit confiance en lui; et l'on salua avec résignation, plutôt qu'avec joie, l'accord naval à trois qui mit fin à une réunion dont on avait redouté la faillite totale.

Cependant ses collègues perdaient, pour leur compte, beaucoup de terrain. Au lieu de faire face à la question du chômage avec une politique de grande envergure, ils piétinaient sur place et durent confesser que le problème dépassait leurs forces, ce qui ne les empêchait pas de faire un assez mesquin jeu de parti. Ils abolirent la sauvegarde stipulant que tout ouvrier qui réclame une allocation de chômeur sera tenu de prouver qu'il cherche vraiment du travail; et, en l'abolissant, contre l'avis du ministre du Travail, ils méritèrent le reproche d'avoir agi en démagogues. Pour suppléer à la dépense de £ 12 000 000 qu'entraînait cette « concession », M. Snowden s'est vu contraint d'augmenter l'impôt sur le revenu et d'alourdir d'autres charges fiscales. L'industrie s'en ressentit aussitôt. Les rangs des chômeurs grossissaient de semaine en semaine, et finissaient par atteindre le chiffre formidable de 2 600 000. Les Ministres avaient beau se plaindre qu'une « tempête économique mondiale », s'était abattue sur eux. Tout en ne niant pas la réalité de la tempête, on leur répondit que, sans leur légèreté partisane, ses effets eussent été moins désastreux. Au bout de sa première année,

le gouvernement travailliste se trouva gravement discrédité.

A ce moment-là, à l'été de 1930, les Conservateurs étaient bien moins préoccupés de renverser le Cabinet que de le maintenir au pouvoir jusqu'après la Conférence sur les Indes, dite de la « Table Ronde », au commencement de 1931. Quoique M. Baldwin eût préféré que la Conférence Impériale, au mois d'octobre 1930, eût lieu sous un Cabinet de son parti, de peur que le pédantisme libre-échangiste de M. Snowden n'offensât les délégués des Dominions, il tint davantage à ce que les travaillistes eussent la responsabilité de débattre avec les nationalistes hindous la question d'une nouvelle Constitution pour les Indes. Il pensait, sans aucun doute, que le parti travailliste, dans l'opposition, soutiendrait M. Gandhi et rendrait impossible tout accord raisonnable. C'est pourquoi il neutralisa, à maintes reprises, les efforts de M. Lloyd George de mettre le Cabinet en minorité, efforts que fit ce tacticien incorrigible dans le but de faire comprendre à M. MacDonald tout le prix de son appui éventuel.

Ce but fut atteint. Des pourparlers s'engagèrent entre M. Lloyd George et les Travaillistes afin d'établir les bases d'une collaboration. Maintes fois interrompus et repris, ces pourparlers aboutirent à un accord plus ou moins explicite. Les libéraux, ou plutôt les adhérents personnels de M. Lloyd George, s'engagèrent à appuyer le gouvernement dans une tentative en vue d'abroger la loi de 1927 sur les conflits indnstriels. Cette loi avait déclaré illégales et la grève générale et l'intimidation industrielle; et elle défendait aux syndicats ouvriers de verser d'office une portion des cotisations de leurs membres au fonds politique du parti travailliste.

A vrai dire, M. MacDonald ne tenait pas beaucoup à l'abrogation de cette loi. Il eût mieux aimé attendre d'avoir à sa disposition une majorité travailliste indépendante. Il craignait surtout d'offenser le sentiment du pays en essayant d'autoriser la grève générale. Mais l'aile gauche de son parti l'aiguillonnait — cette aile gauche dont l'indiscipline lui avait déjà valu bien des ennuis — et il subit la pression des syndicats ouvriers. En échange de l'appui de M. Lloyd George, les Travaillistes devaient faire voter une réforme électorale pour procurer aux libéraux les avantages hypothétiques du « vote alternatif ».

Selon ce système, les électeurs pourraient indiquer, sur leurs bulletins de vote, une « seconde préférence » à côté de leur « premier choix ». Dans le cas où aucun des candidats n'obtiendrait une majorité absolue des votants, les « secondes préférences » seraient ajoutées aux « premiers choix » pour la créer. De cette façon, calculent les Libéraux, les électeurs travaillistes pourraient faciliter l'élection d'un candidat libéral dans les circonscriptions où les chances du candidat travailliste seraient faibles, et les électeurs libéraux pourraient rendre le même service à des candidats travaillistes aux prises avec de forts candidats conservateurs.

Ces calculs se basent sur des suppositions assez fallacieuses. Il n'est pas sûr que Libéraux et Travaillistes, en tant que « partis de gauche », se prêteraient toujours une aide réciproque. Le libéralisme a peu d'admirateurs dans les rangs travaillistes. A bien des égards, le travaillisme est plus proche de la psychologie conservatrice. Mis en demeure de choisir entre un candidat libéral et un candidat conservateur, les Travaillistes seraient capables de favoriser ce dernier, ne fût-ce que pour éliminer le « troisième larron » libéral, toujours gênant et susceptible de faire chanter les autres.

Dans l'accord libéral-travailliste il était, en outre, sous-entendu que, d'un côté, le cabinet MacDonald appliquerait les projets de M. Lloyd George pour combattre le chômage; et que, de l'autre, les partisans travaillistes et libéraux du libre-échange feraient cause commune contre l'envahissante infection protectionniste. Par malheur, il y eut loin de la coupe aux lèvres. Pour faire honneur à l'accord ébauché ou conclu, il aurait fallu que M. Lloyd George fût maître chez lui. En théorie, il dispose de près de soixante voix à la Chambre des Communes. En réalité, un tiers du parti libéral est en révolte, tantôt sourde, tantôt ouverte, contre lui. Ces mauvais esprits commencèrent par saboter le projet de loi gouvernemental sur la grève générale et les conflits industriels. Force fut de l'écarter. En revanche, la troupe travailliste montra si peu d'enthousiasme pour le « vote alternatif » que les chances de cette réforme étaient compromises. Une des clauses de ce dernier projet de loi tendait à abolir la représentation directe des Universités à la Chambre des Communes, privilège qui répugne

aux esprits égalitaires. Au moment du vote, le parti libéral se divisa, beaucoup de Travaillistes s'abstinrent, et le gouvernement fut battu. Ironie suprême : deux enfants de M. Lloyd George, députés au Parlement, se trouvèrent parmi les absents!

La déconvenue du leader libéral fut si grande qu'il menaça de quitter la direction du parti. Le bruit courut qu'il songeait à entrer dans le cabinet travailliste sans faire trop de conditions. Il n'en fit rien. Par un effort suprême il rallia ses forces dispersées — sauf un groupe d'intransigeants — et se déclara prêt à reprendre la lutte. Qui vivra, verra.

Sa tâche n'est pas facile. Des intransigeants, tels que Sir John Simon, il peut avoir raison, soit en les réduisant à l'impuissance par une tactique habile, soit en les chassant du parti et en les contraignant à mendier la faveur des conservateurs dans un « unionisme libéral » nouveau. Ce sont évidemment des brebis galeuses. Mais que dire de M. Keynes, et d'autres lumières de l'économie politique libérale, qui se sont pervertis au point de prôner un tarif général pour subvenir aux besoins de l'Échiquier? L'infection protectionniste fait des victimes parmi les adeptes les plus convaincus du libre-échangisme. En effet, le mal fait ravage dans tous les partis. M. MacDonald pourrait annoncer demain sa conversion au protectionnisme sans pour cela bouleverser irrémédiablement son parti. M. Snowden et M. Graham (le Chancelier de l'Échiquier et le ministre du Commerce) se sépareraient de lui; mais les syndicats ouvriers et la redoutable aile gauche ne lui feraient pas une opposition trop acharnée.

Quant aux Conservateurs, dont les querelles intestines font la joie des badauds depuis dix-huit mois, la seule difficulté qu'ils éprouvent est, apparemment, de se mettre d'accord sur la mesure de la protection qu'exigent l'industrie et l'agriculture, et sur la méthode pour l'appliquer. Je dis « apparemment », car, au fond, dans les disputes entre M. Baldwin, d'une part, et Lord Beaverbrook et Lord Rothermere, de l'autre, il s'agit d'une question personnelle. M. Baldwin, très honnête homme et doucement entêté, s'obstine à ne pas se prosterner devant les « lords de la presse ». Il ne veut même pas, l'impie! adorer de loin leur toute-puissance. De là leur cri : « Baldwin à la porte! » Si ces deux « plouto-

pressocrates » étaient précisément d'un même avis, s'ils étaient un peu moins tapageurs, s'ils poursuivaient leur but — quel qu'il soit — par des méthodes plus conformes à la bienséance publique, ils auraient peut-être raison de M. Baldwin, gentilhomme campagnard qui cache une résistance tenace et subtile sous des velléités d'aller cultiver ses terres, fumer sa pipe, lire ses auteurs favoris et élever des cochons. Peut-être! Car, derrière leurs fanfaronnades et leur propagande bariolée pour un « United Empire Party » rothermerien, ou un « Empire Free Trade » beaverbrookien, le pays, inquiet, flaire l'obsur dessein de ressusciter, sous une forme nouvelle, l'ancienne coalition que présida M. Lloyd George après la guerre, coalition à laquelle feu M. Bonar Law et M. Stanley Baldwin mirent fin en octobre 1922. Le crime véritable de M. Baldwin est d'avoir aidé à débarrasser le pays d'un régime qui permit aux magnats de la presse d'exercer une influence prépondérante et illégitime sur les ministres responsables. Et ce fut un indice révélateur lorsque M. Winston Churchill, l'une des chevilles ouvrières de l'ancienne coalition, se détacha de M. Baldwin, il y a trois mois, sur la question des Indes et redevint du coup le protégé de lord Rothermere.

Le malheur a voulu que M. Churchill manquât son coup. Une manœuvre, à laquelle il n'était peut-être pas étranger, et dont on n'a pas encore dévoilé tous les dessous, avait mis M. Baldwin, pendant vingt-quatre heures, en mauvaise posture, et menacé de faire sombrer l'accord, péniblement atteint à Delhi, entre Lord Irwin, le vice-roi des Indes, et M. Gandhi. Dans un puissant discours, d'une rare élévation de sentiment et de pensée, M. Baldwin rétablit la vérité, déjoua l'intrigue, et réduisit M. Churchill au rôle de révolté solitaire. Quelques jours plus tard, M. Baldwin prit l'offensive contre les « lords de la presse » à l'occasion d'une élection supplémentaire dans laquelle milords Rothermere et Beaverbrook se servaient de tous les moyens pour faire échouer le candidat conservateur officiel. M. Baldwin leur porta des coups si rudes qu'ils ne purent s'en remettre. La victoire retentissante du candidat conservateur acheva leur déconfiture.

Lord Beaverbrook, qui est très agile, ne perdit pas un instant. Il fit la paix avec M. Baldwin et reconstitua — jusqu'à

nouvel ordre — le « front uni » conservateur et protectionniste. Lord Rothermere, avec une désinvolture dont il possède le secret, s'en tira plus simplement. Il fit annoncer que M. Baldwin avait « adopté la politique du *Daily Mail*! »

Toujours est-il que le parti conservateur est rentré au parlement, après les vacances de Pâques, moins divisé en apparence que ne le sont ses rivaux. Si le « front uni » peut se maintenir, son prestige dans le pays gagnera; et pour peu que les divisions au sein des libéraux et des travaillistes s'accentuent, le gouvernement pourra se trouver en minorité sur quelque question de principe. Dans ce cas on s'attendrait à une victoire conservatrice, plus ou moins décisive, aux élections générales.

Cette victoire serait encore plus probable si M. Baldwin, tout en conservant la direction de son parti, voulait tenir compte des idées de sa « jeune garde ». Les griefs des « jeunes », qui se sont souvent plaints de la mollesse de leur chef, et de son éloignement d'eux, ont été en partie dissipés par l'énergie de l'attaque qu'il a dirigée contre les « lords de la presse ». Il y a quelques mois, au lendemain du manifeste qu'avait lancé sir Oswald Mosley, comme chef d'un groupe de mécontents travaillistes, un mouvement de révolte se dessina aussi parmi les jeunes conservateurs. Ils lancèrent un manifeste pour leur compte. Ces deux documents témoignèrent d'un vif désir « to get something done », de faire quelque chose pour sortir du marasme. Aujourd'hui on parle moins de ces manifestations particulières. Sir Oswald Mosley est à peu près isolé — une noix dans un sac; et les jeunes conservateurs sont d'autant moins disposés à faire bande à part qu'ils peuvent avoir besoin de l'appui de l'organisation officielle de leur parti dans un avenir prochain.

Néanmoins ils font parler d'eux. De temps en temps ils rédigent des esquisses de programme, dont voici un échantillon récent :

1° Un tarif général pour augmenter le revenu national de £ 30 000 000 à £ 40 000 000 par an;

2° L'étude d'un système définitif pour frapper les importations étrangères de droits d'entrée selon les besoins des diverses industries et de l'agriculture;

3° L'établissement, sur les bases de ce système, de traitements préférentiels à accorder aux produits des Dominions, compte tenu des nécessités de l'agriculture britannique;

4° Un régime de stricte économie dans toutes les administrations publiques, centrales et locales;

5° Une réduction sensible des impôts directs. En cas de déficit budgétaire, suspension temporaire de l'amortissement de la dette nationale;

6° Révision radicale de l'allocation aux chômeurs afin de remédier aux abus qui se sont vérifiés;

7° Défense de toute importation de la Russie Soviétique sauf dans les cas où des permis spéciaux seraient accordés;

8° Une trêve à toute législation tendant à augmenter les contributions de l'industrie ou de l'Échiquier aux « services sociaux ».

Le gros public verrait d'un œil favorable l'introduction d'un tarif général immédiat et une réduction des impôts directs. Une révision sincère de l'allocation aux chômeurs serait bien vue par beaucoup de Libéraux et même par les Travaillistes modérés. Le pays exige de l'énergie, et ne craint plus les mesures radicales. Il a le sentiment très net qu'il est en voie de guérison, et il est impatient de revenir à la pleine santé économique et sociale. Mais il n'est pas sûr qu'il attende son salut des seuls Conservateurs. Il suffirait que le gouvernement travailliste, avec ou sans le concours de M. Lloyd George, fît preuve d'une volonté réformatrice sérieuse pour que l'opinion se rassurât.

Quelle est, au juste, la situation actuelle du gouvernement? Les comptes du Trésor, publiés le 31 mars à la fin de l'année financière, ont révélé un état de choses beaucoup moins alarmant que l'on ne pouvait craindre. Le déficit de £ 23 000 000 ne paraît pas très formidable, si l'on réfléchit que £ 66 000 000 ont été affectés dans l'année à l'amortissement de la dette publique. Le revenu ordinaire montre un excédent de £ 43 000 000 sur les dépenses courantes, c'est-à-dire une augmentation de près de £ 26 000 000, malgré la dépression mondiale.

Dans ces circonstances M. Snowden pourra présenter son budget avec un certain orgueil et démontrer que l'adminis-

tration travailliste est loin d'avoir été désastreuse. On lui saura gré d'avoir résisté aux multiples pressions dont il fut l'objet, et d'avoir défendu les deniers publics avec la rude ténacité qui n'est pas la moindre de ses vertus.

D'autres ministres se feront fort des bienfaits de leur régime. M. Ramsay MacDonald citera l'accord Irwin-Gandhi comme une preuve de la sagesse de sa politique envers les Indes; et, pourvu que l'accord naval franco-italien n'échoue pas, la Conférence Navale de Londres paraîtra, rétrospectivement, sous une lumière plus favorable. M. Henderson, de son côté, attache une grande importance à l'accord franco-italien, qui lui avait valu une augmentation de son autorité politique et semblait devoir servir de prélude à la Conférence du désarmement dont il ambitionne la présidence. Et M. Morrison, ministre des Transports, soutiendra, à juste titre, que sa loi sur le contrôle des routes a enfin mis un peu d'ordre dans le chaos antécédent.

Quoique la gratitude politique se rapporte plutôt à l'avenir qu'au passé, il est possible que la situation du gouvernement demeure assez favorable pour enlever aux Conservateurs le désir de courir le risque d'un appel précipité au pays. Il se peut aussi que M. Baldwin préfère laisser à M. Mac Donald le soin de présider la seconde conférence sur les Indes. Sous une direction conservatrice, la conférence rencontrerait de grandes difficultés, surtout si les travaillistes, dans l'opposition, faisaient cause commune avec M. Gandhi et les nationalistes hindous, et si M. Winston Churchill et ses voltigeurs « diehards » harcelaient le gouvernement de leurs attaques. L'Angleterre est toute disposée à régler d'une façon généreuse le problème constitutionnel indien. Le pays comprend, depuis le rapport de la Commission d'enquête que présida sir John Simon, combien ce problème est compliqué et ardu. Il ne voudrait pas que les difficultés fussent grossies par une politique partisane. C'est pourquoi la propagande réactionnaire de M. Churchill suscite tant de méfiance et la modération de M. Baldwin jouit de l'estime générale. On a confiance en celui-ci comme en un élément sagement modérateur des tendances travaillistes et libérales. De cette confiance il ne bénéficierait pas au même degré s'il redevenait

Président du Conseil, et s'il devait appliquer officiellement la politique d'un parti peu favorable, dans son ensemble, aux initiatives généreuses.

A quelques nuances près, un sentiment analogue se fait jour au sujet du désarmement et de la politique étrangère. Si le gouvernement travailliste a perdu du terrain à l'intérieur, il en a gagné, jusqu'à présent, dans sa conduite des affaires extérieures. Et ce fut précisément la politique étrangère de sir Austen Chamberlain, à partir de 1926, qui fit le plus de tort au dernier cabinet Baldwin. On doutait du dévouement actif des conservateurs à la paix internationale. L'accueil que réserva sir Austen Chamberlain aux propositions franco-américaines qui aboutirent au Pacte de Paris ne fut pas enthousiaste; et plus d'un ministre conservateur ne vit dans la renonciation à la guerre qu'un simple geste moral. Le pays était, et il est encore, d'un autre avis. Le Pacte de la Société des Nations, renforcé par le Pacte de Paris, domine sa conception de la paix; et, à cet égard, les Travaillistes et les Libéraux sont plus près de sa pensée que ne le sont les Conservateurs.

Pour ces raisons, bien des gens ne seraient point mécontents de voir durer le gouvernement travailliste jusqu'après la conférence du désarmement. Sans affirmer que la nation britannique se passionne pour le désarmement, on peut dire, sans exagération, qu'elle verrait dans l'échec de la conférence un grand malheur. Une vive campagne se fait déjà dans tous les milieux pour éclairer l'opinion publique. Lord Cecil qui, libre de toute préoccupation de parti, se dédie à l'œuvre d'éducation populaire, déploie une activité infatigable. Très courageusement, il a averti le pays entier que le prix du désarmement sera la sécurité, et que l'Angleterre se doit à elle-même, et à la Société des Nations, de ne pas marchander sur les garanties nécessaires pour faire prévaloir un sens de sécurité dans le monde.

De quelle nature seraient ces garanties? Il ne peut évidemment être question d'accords particuliers, militaires ou navals. Suffirait-il que l'Angleterre se déclarât prête à faire tout son devoir selon les termes de l'article 16 du Pacte de la Société des Nations? Elle peut le faire d'autant mieux, observe-t-on

dans certains milieux, depuis que le danger de guerre avec les États-Unis, même au sujet de la « liberté des mers », a été écarté par le Pacte de Paris. D'autres soutiennent que l'on n'a pas encore tiré du Pacte de Paris toutes ses conséquences. Ce pacte, disent-ils, a mis la guerre hors la loi. Il bouche tous les trous par où la guerre légitime pouvait passer sous l'égide de la Société des Nations. De ce fait, il abolit la neutralité. Puisque les droits des neutres dépendaient de la légitimité de la guerre, ils disparaissent dès que la guerre est illégale. Ainsi, en renonçant à la guerre, les nations ont renoncé à la neutralité envers un pays en rupture de pacte.

Cette thèse n'est pas entièrement nouvelle. Le président Wilson la soutint, en effet, lorsqu'il déclara que, dans la Société des Nations, il n'y aurait pas de neutres. Les États-Unis sont-ils prêts à l'accepter aujourd'hui, comme conséquence inévitable du Pacte de Paris? Évidemment, si chaque nation était sûre de se heurter, dans une entreprise belliqueuse, à l'hostilité active ou même passive de toutes les autres nations, le monde civilisé jouirait d'une très large sécurité, et il pourrait aborder le problème du désarmement avec quelques chances de succès.

La question fondamentale serait alors de définir la fonction véritable des armements nationaux dans un monde qui a renoncé à la guerre. Étant donnée une sécurité générale suffisante, cette fonction ne pourrait être qu'une fonction de police, et de police internationale. Une fois cette vérité reconnue, les termes du problème seraient inversés. On ne dirait plus : Il faut que je sois fortement armé afin de résister à une agression possible. On dirait plutôt : Quel sacrifice suis-je tenu de faire pour contribuer dignement aux effectifs d'une police de la paix? On en arriverait, pour les armements, à un état d'esprit analogue à celui qui s'est montré lors de l'organisation de la « Patrouille des glaces » dans l'Atlantique du nord. Les pays qui la maintiennent ont voulu réduire leurs contributions particulières au strict minimum. Il en serait de même pour les armements, une fois admis le principe de la responsabilité de tous pour la sécurité de chacun.

On ne sait pas encore quel parti prendra l'Angleterre à la Conférence du désarmement. Toujours est-il que l'opinion

anglaise s'achemine, beaucoup plus rapidement que par le passé, vers la conception d'une étroite collaboration internationale. Des tendances similaires se révèlent aux États-Unis et au Japon. Même le prudent M. Coolidge, ancien Président des États-Unis, admet publiquement qu'ayant conclu le Traité qui met la guerre hors la loi, son pays ne pourra se montrer complaisant envers une autre nation qui proposerait de le violer. Et l'amiral Pratt, chef technique de la marine de guerre américaine, a averti ses concitoyens que, pris ensemble, le Pacte de Paris et la parité navale avec l'Angleterre les obligeront à changer toute leur conception traditionnelle de la neutralité.

Au fond de la politique étrangère britannique se trouve le souci de la paix et des moyens de l'assurer. L'indifférence apparente ou réelle du parti conservateur dans cette question de base a été pour beaucoup dans l'échec qu'il a subi en mai 1929. Tant que le gouvernement travailliste se dévouera, sans faiblesse ni légèreté, à la solution de ce problème primordial, il pourra compter sur une approbation quasi générale. Dans la situation politique en Angleterre, je ne vois aucun autre facteur qui soit moins exposé que celui-là à l'influence de circonstances passagères.

WICKHAM STEED

SAINTE-BEUVE[1]

Nous avons un joli portrait, tracé par Lamartine, de Sainte-Beuve à vingt-quatre ans. « C'était en 1829, dit-il, j'aimais alors beaucoup un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes : il s'appelait Sainte-Beuve. Il vivait à Paris avec une mère âgée, sereine, absorbée en lui, dans une petite maison, sur un jardin retiré, dans le quartier du Luxembourg. Il venait souvent chez moi, j'allais chez lui avec bonheur aussi. Ce recueillement, cette mère, cette retraite, ce jardin, ces colombes me plaisaient, à moi trop emporté dans le courant littéraire, mondain et politique de l'existence. Cela me rappelait le presbytère et les aimables curés de campagne que j'avais tant aimés dans mon enfance. »

Nous avons encore, de la même année, un autre portrait, où cette fois le peintre a tracé lui-même sa ressemblance. Au printemps de 1829, l'éditeur Delangle publiait : *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme.* La *Vie* est, sous la forme d'une préface en prose, une autobiographie. Delorme est le plus malheureux des êtres. Sa pauvreté le fatigue, ses études de médecine le rebutent. « La vue de jeunes et brillants talents lui inspire non pas de l'envie, il n'en eut jamais! mais une tristesse resserrante. S'il va un jour dans ce monde qui lui sourit, mais où il sent qu'il ne peut se faire une place, il est en pleurs le lendemain. » Ses rêves mêmes sont pleins de contradictions, de découragement et d'angoisse. Se souvient-il

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

d'une jeune fille qui lui a témoigné de l'intérêt : « Délire! conclut-il, et les dégoûts du lendemain et les tracasseries de la gêne, et mes incurables besoins de solitude, de silence et de rêves! elle serait malheureuse avec moi; la misère m'a dépravé à fond... » Il tombe dans un morne abattement : « Non, une main invisible m'a retranché du bonheur; j'ai comme un signe sur le front, et je ne puis plus ici-bas m'unir avec une âme. » Il s'enferme et il finit par mourir.

Ces sentiments se traduisent dans les *Poésies*. C'est le désir du bonheur auquel il ne croit pas lui-même. Il souffre de sa solitude. Sa vieille tante vient de mourir. Un jour il sera seul. Il a le sentiment qu'il ne sera jamais aimé.

Non, jamais à mon nom ma jeune fiancée
Ne rougira d'amour, rêvant dans sa pensée
Au jeune époux absent...

Le simple bonheur qu'il voit chez les autres, ou qu'il croit voir, avive ses regrets. Il envie le presbytère du pasteur anglais, les pommiers de Normandie et les chaumes du Jura.

J'aperçois sur le seuil d'une cabane blanche,
A table, un vigneron, joyeux comme au dimanche,
Et ses fils à l'entour.
Je me dis : O bonheur! Pourtant j'en étais digne!
A l'ombre d'un pommier, au pied de cette vigne,
Et sous ce petit mur,
Quelques amis, l'étude à mon âme calmée
Suffisaient; oui, c'est là, près d'une épouse aimée,
Qu'il fallait vivre obscur.

Tout Sainte-Beuve est dans ces quelques vers : sa façon de se fondre avec le personnage des autres, de s'insinuer dans leur image, de souhaiter leur bonheur; ce triste retour sur soi, ce spleen, ce désir d'apaisement, de bonheur humble et total à la fois; et son impossibilité de croire à tout cela. L'originalité, c'est que ce sentiment modéré et profond qui convient à son tempérament, il le fait passer dans les vers; l'ayant trouvé chez les lakistes anglais, il habitue en France la poésie intime.

Enfin les *Pensées* sont un épilogue où le critique paraît, se définit et bataille pour ses amis romantiques.

***

L'influence de Hugo n'est guère visible en ce recueil. Pourtant entre les deux hommes une amitié émouvante s'est formée, loyale et profonde chez Hugo, passionnée, dévouée, féminine chez Sainte-Beuve.

Le 8 février 1827, Victor Hugo convoqua Sainte-Beuve à la lecture de *Cromwell*, chez M. Foucher, rue du Cherche-Midi. Quelques jours après, Sainte-Beuve lui soumet ses vers, jusque-là ignorés. Victor Hugo le félicite et se déclare son ami. « J'étais conquis dès ce jour, dit Sainte-Beuve, à la tranche de l'école romantique dont il était le chef. » Au printemps, ils changent tous deux d'appartement et se retrouvent voisins, Victor Hugo au 11 et Sainte-Beuve au 19 de la rue Notre-Dame-des-Champs, alors toute champêtre. On lit dans *Victor Hugo raconté...* : « Entre les amis les plus assidus de la maison, deux venaient presque tous les jours, M. Louis Boulanger... et M. Sainte-Beuve, causeur aussi charmant qu'éminent écrivain. » Dans l'été de 1828, on allait admirer ensemble le coucher du soleil sur les plaines de Vanves et de Montrouge. On achevait la soirée rue Notre-Dame-des-Champs. Hugo, pressé par ses deux amis, disait les vers écrits dans la journée. « Ou bien c'était lui qui demandait à M. Sainte-Beuve, lequel, contraint de s'exécuter et confus d'occuper de lui, demandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ils se gardaient d'obéir et l'on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. » C'est Sainte-Beuve qui amena Gustave Planche chez Hugo, pour traduire en anglais la *Ronde de Sabbat*.

Cependant, dans cette année 1828, Sainte-Beuve fait un voyage en Angleterre. Il écrit d'Oxford à Victor Hugo, le 26 août : « Mon cher Victor, me voici bien loin de vous et pensant beaucoup à vous, comme vous croyez bien. Dans tout ce que j'ai vu de beau jusqu'à présent, et dans tout ce que je verrai, vous entrez pour une grande part; je sens et j'admire bien souvent à votre intention autant qu'à la mienne. Je vous dois d'ailleurs, et cela m'est bien doux, de comprendre et de sentir l'art, car auparavant j'étais un barbare. » Il est assez touchant

de le voir s'intéresser justement à tout ce qui intéressait son ami. Comme il faut bien revenir à la littérature, les plombs des vitraux, qui interrompent le dessin, le font penser aux brisures faites par le rythme dans les ballades de Hugo. Dans ces lettres le nom de madame Hugo n'est prononcé qu'à la fin, dans les formules de politesse. Faguet a conjecturé qu'en passant la Manche, Sainte-Beuve essayait de se divertir de la passion qu'il sentait naître en lui pour la femme de son ami. Il est vrai que le *Livre d'amour* semble reporter les premières émotions de ce sentiment à la fin de l'année. Dans la pièce VIII, en effet, Sainte-Beuve demande à Dante, à Pétrarque, à tous ceux qui ont reçu d'abord le coup de foudre, pourquoi au contraire Adèle fut si distraite à leur première entrevue :

> Pourquoi ce fut ainsi durant deux ans peut-être,
> Nos regards s'effleurant sans qu'amour y pût naître;
> L'un pour l'autre incertains; Elle animée ailleurs,
> Distraite et m'honorant parfois entre plusieurs
> Moi, rien qu'à lui, dévot à sa Lyre sacrée...

Mais avec Sainte-Beuve rien n'est simple. Ces deux années d'amitié pudique ne sont point parfaitement pures. Il aspire depuis sa jeunesse à un amour profond, amer, désespéré. Il est vrai qu'il ne songe pas qu'il éprouvera cet amour précisément pour Adèle. Cependant, parfois, le soir, en la quittant, heureux de son sourire et lui ayant baisé les doigts, il rentre la lèvre et le front embrasés. Il peut croire un moment qu'il est devenu la proie de l'amour. Il ne tarde pas à être détrompé, mais enfin cette complaisance à des pensées équivoques est un peu louche. Il se peut qu'il ait en lui-même du remords. Il est certain que la fréquentation de ce ménage heureux et que cette intimité avec une jeune femme ne lui valaient rien. Il se peut qu'il l'ait senti et qu'il soit allé en Angleterre pour guérir de ce trouble. Nous n'en saurons rien. Il avait cependant mille faiblesses. Il laissait courir ses désirs et il les suivait. Mais cet état ambigu, pur et impur, était plein de dangers. Il y succomba. « Tout me vint, dit-il, de l'aveugle habitude et du temps. »

Il nous a raconté comment, un beau jour, il désira positivement la femme de son ami. Il était allé la voir, suivant sa coutume, vers trois heures. A cette heure-là, Victor Hugo

était le plus souvent sorti. Il se promenait dans le Luxembourg et travaillait en marchant. Sainte-Beuve trouva madame Victor Hugo encore en négligé du matin, sa beauté, comme il dit, baignant aux voiles de la nuit. Elle se coiffa devant lui.

Ta beauté dans l'oubli dévoilait sa lumière.
Un moment au miroir, d'une main en arrière,
Debout, tu dénouas tes cheveux rejetés;
J'allais sortir alors, mais tu me dis : Restez!
Et sous tes doigts pleuvant, la chevelure immense
Exhalait jusqu'à moi des odeurs de semence.
Armée ainsi du peigne, on eût dit, à la voir,
Une jeune immortelle avec un casque noir.
Telle tu m'apparus, d'un air de Desdémone,
O ma belle Guerrière! Et toute ta personne
Fut divine à mes yeux...

La scène est bien singulière. Pour que cette jeune femme de vingt-six ans reçoive avec une si libre familiarité un jeune homme de vingt-quatre, qu'elle ne connaissait pas deux ans plus tôt, il faut ou une innocence bien distraite, ou une amitié sans réserve, ou déjà quelque chose d'inconscient et qui n'a pas encore de nom. Le moins qu'on puisse dire de cette intimité, c'est qu'elle est bien imprudente. D'autres que ce jeune homme timide, passionné et secret, s'y seraient pris. De ce jour, il connut son propre trouble.

En apparence, rien n'était changé, ou presque rien. Sur cette année ambiguë de 1829, nous avons les confidences que le poète a réunies dans les *Consolations*, qui parurent en mars 1830. Les poèmes reflètent dans leur miroir changeant ces sentiments compliqués. « Oh! que la vie est longue aux longs jours de l'été! » soupire le poète. C'est dans cet état de spleen et de langueur qu'il s'en va voir Adèle.

Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir;
Et là vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir; nous causons; je commence
A vous ouvrir mon cœur; ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié;

Puis revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que dès le berceau l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie,
Fleur qui deviez fleurir sur les pas du génie,
Nous parlons de vous même, et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, courant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux votre orgueil, votre illustre couronne...

En un mot Sainte-Beuve se plaignait, Adèle se louait, et ils se parlaient l'un de l'autre à cœur ouvert. Déjà l'amour leur avait tendu le plus redoutable de ses pièges, qui n'est pas celui des sens. Adèle avait entrepris de changer les idées de Sainte-Beuve; ou Sainte-Beuve avait attribué à Adèle le changement de ses pensées. Elle avait, dans cette conversion, de puissants auxiliaires, Chateaubriand et Lamartine, que Sainte-Beuve a connus dans cette année 1829. Quoi qu'il en soit, les *Consolations* marquent un retour à Dieu par le chemin de la sensibilité. Dieu est la consolation dans les jours de malheur. Encore n'est-ce là qu'un point de départ. L'âme ainsi apaisée, et qui a pris le goût de l'infini, voit s'ouvrir devant elle un ordre magnifique, à travers lequel l'amour la conduit. « De là mille larmes encore, mais délicieuses et sans aucune amertutume; de là mille joies secrètes, mille blanches lueurs découvertes au sein de la nuit; mille pressentiments sublimes entendus au fond du cœur dans la prière. » Larmes, joies, pressentiments, il ne va pas au delà. Il n'est pas question de certitude : « Pour moi qui suis encore nouveau venu à la lumière, et qui n'ai pour me sauver qu'un peu d'amour,... je ne m'inquiète que d'atteindre aux plus humbles, aux plus prochaines consolations qui nous sont enseignées. Ce petit livre est l'image fidèle de mon âme; les doutes et les bonnes intentions y luttent encore; l'étoile qui scintille dans le crépuscule semble par moments prête à s'éteindre... »

C'est là l'écho des conversations toutes pures avec madame Hugo. Mais ce qu'il doit à la femme, Sainte-Beuve, comme l'ont fait tant d'autres, le rapporte au mari. C'est à Victor Hugo que la préface des *Consolations* est dédiée. Mais tandis qu'Adèle ne paraît nulle part dans *Joseph Delorme*, elle est

partout dans le nouveau volume. Dans les lettres de Sainte-Beuve, l'année précédente, madame Hugo ne paraissait pas; maintenant, elle apparaît à chaque ligne et entre les lignes. Au début d'octobre, Sainte-Beuve, le peintre Boulanger et l'architecte Robelin partent ensemble pour Besançon où Robelin avait affaire. De Dijon, Sainte-Beuve écrit le 13 : « Mon cher Victor, notre première pensée à tous trois est ici pour vous; nous avons bien parlé de vous pendant le voyage, et hier à dîner vous et madame Hugo avez été pour beaucoup dans ce plaisir qu'on éprouve à être trois amis dînant à six heures du soir après deux mauvaises nuits et journées en diligence... » Après avoir décrit la cathédrale de Sens, l'église de Semur et le paysage jusqu'à Dijon, il ajoute : « Vous étiez toujours avec nous. Moi surtout, mon cher Victor, j'avais bien des raisons de ne pas quitter un instant votre souvenir; car, si je vous l'ai déjà dit en vers, souffrez que je vous le marque ici en simple et vraie prose, je ne vis plus que par vous. Le peu de talent que j'ai m'est venu par votre exemple et vos conseils déguisés en éloges; j'ai fait parce que je vous ai vu faire, et que vous m'avez cru capable de faire; mais mon fond propre à moi était si mince que mon talent vous est revenu tout à fait et après une course peu longue comme le ruisseau au fleuve ou à la mer; je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. Enfin ma vie domestique n'est encore qu'en vous et je ne suis heureux et chez moi que sur votre canapé et à votre coin du feu... Tout ceci est pour vous, mon cher Victor, et pour madame Victor qui n'est pas séparée de vous; dites-lui combien je la regrette et que je lui écrirai de Besançon... »

C'est proprement parler à la femme par-dessus l'épaule du mari. La lettre annoncée pour madame Hugo a été écrite à Besançon le 16. Il est trop aisé, malgré ses ruses enfantines, d'y découvrir l'amoureux. Seulement il a la prudence de parler au pluriel et de mettre Boulanger et Robelin dans ses sentiments. « Nous parlons à chaque instant de vous, de notre cher Victor dont nous nous renvoyons à tout bout de champ des vers et dont nous regrettons bien de ne pas avoir emporté les œuvres; nous aurions besoin, pour nous rafraîchir l'âme, de votre conversation calme, sensée, si reposée et si

bonne... » Après quoi il revient à lui-même, et tout en envoyant au mari un coup d'encensoir expiatoire, il rappelle à Adèle leurs conversations, et il trouve le moyen de glisser, à la faveur de sa mélancolie, un aveu déguisé. « En vérité, Madame, quelle folle idée ai-je donc eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor, et mes deux visites par jour dont une était pour vous? Je suis inquiet, parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre; ma vie est à tout vent, et je cherche, comme un enfant, hors de moi ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours, c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison. »

Suivent deux lettres à Hugo, de Worms le 27 octobre, de Cologne le 2 novembre, très discrètes en ce qui concerne madame Hugo. La première porte simplement : « Mes respects à M. Foucher, et mes amitiés bien vives et bien respectueuses aux pieds de cette bonne madame Hugo. » La seconde, qui est plus explicite, dit seulement : « Et madame Hugo parle-t-elle quelquefois de nous? a-t-elle la bonté de nous désirer? nous parlons bien souvent d'elle, et elle est avec vous au fond de ma pensée. »

Au milieu de novembre il était rentré à Paris. « Je reprendrai vie à votre foyer » avait-il écrit. L'intimité se renoua, les visites se poursuivirent. Sainte-Beuve et madame Hugo étaient déjà assez troublés pour que des orages éclatassent parfois entre eux. Les *Consolations* en rapportent un assez vif.

Un nuage a passé sur notre amitié pure;
Un mot dit en colère, une parole dure
A froissé votre cœur et vous a fait penser
Qu'un jour mes sentiments se pourraient effacer;
Pour la première fois, vous, prudente et si sage,
Vous avez cru prévoir, comme dans un présage,
Qu'avant mon lit de mort, mon amitié pour vous,
Oui, Madame, pour vous et votre illustre époux,
Amitié que je porte et si fière et si haute,
Pourrait un jour sécher et périr par ma faute.
Doute amer!

Ainsi Sainte-Beuve se serait emporté. Madame Hugo, froissée, aurait dit que rien n'était sûr en ce monde, et que, hors ses parents et Dieu, on n'a pas d'amis. C'est tout ce que nous livre l'apparence. Cette année 1829 semble si calme que M. Bellessort peut l'appeler l'année bénie. Mais le *Livre d'Amour* nous montre la tempête intérieure dissimulée sous ces airs d'amitié. Sainte-Beuve luttait contre lui-même, et pour ne point troubler celle qu'il aimait, il tâchait qu'elle ignorât ces combats. Il taisait son amour, et son sacrifice. Au moment de s'attendrir, il se contraignait. Il la voyait rêver, et il n'osait rappeler sa pensée. S'il souffrait trop, il s'en allait, au risque de paraître indifférent ou peu fidèle. C'est sans doute à une telle scène que font allusion les vers qu'on vient de lire. Il se sentait mourir de cette contrainte, mais il savait que c'était mieux ainsi, et il s'imposait cette dure loi.

***

Il semble bien que cette première phase de la crise ait eu au moins un confident.

Du mariage conclu en 1775 entre Jean Ulrich Guttinguer, marchand, et Marie-Rose Filleul, était né, la même année, un fils, nommé Ulrich comme son père, et qui a joué un rôle dans l'histoire du romantisme. Il avait épousé Virginie Guendry, d'une famille de robe, créature délicieuse qui mourut en 1819, lui laissant deux petites filles. Veuf, sensible, paresseux, oisif et passionné à la mode romantique, Ulrich eut de nombreuses aventures. Il vivait le cœur brisé. Il écrivait le 30 mars 1829 à Sainte-Beuve, dont il venait de faire la connaissance : « Il me faut vos vers absolument. C'est un malade du cœur qui vous les demande. »

Il était amoureux depuis 1826, semble-t-il, d'une femme de la meilleure société de Rouen, qu'il appelle Rosalie. Le 27 février 1828, pour des raisons que nous ne connaissons pas, Rosalie lui échappa, s'enfuit à Paris, et se réfugia dans un couvent de la rue Picpus. « Le drame fut terrible, écrira plus tard Paul Foucher. Guttinguer fut menacé un moment d'un éclat qui eût pu lui enlever la tutelle de ses enfants. » On le voyait tout à coup fondre en larmes et sangloter longtemps,

la tête dans ses mains. Enfin il découvrit le refuge de Rosalie, mais il ne put la voir, sauf à la chapelle, durant l'office du dimanche, à travers une grille et de loin. Il essaya en vain d'obtenir un rendez-vous, d'organiser un enlèvement. Il semble que la dame n'y tenait pas. M. l'abbé Bremond a décrit ce refroidissement en quelques phrases féroces : « A chaque nouveau dimanche, de son banc à la chapelle, cet homme qui lui avait fait tant de mal et qui s'acharnait encore à la perdre, elle le voyait, pitoyable et ridicule, plus encore qu'odieux, Eros quinquagénaire, mouillé, poussif, effondré sur un prie-Dieu où il se livre à une pantomime immobile et désespérée. Moins infatué et plus perspicace, Ulric eût saisi plus vite, à une foule d'indices, qu'elle en avait par-dessus les yeux... Un dimanche vint toutefois où Guttinguer lui-même ne put pas ne pas comprendre qu'on ne l'aimait plus, peut-être le dimanche de Pâques 1828... »

Guttinguer a lui-même raconté la scène : « Pendant quelques semaines, dit-il dans *Arthur*, son amère douleur lui parut partagée, et il persistait dans sa poursuite; mais un jour de fête, il vit madame de F... parée, riante, heureuse, et telle, dans son air et dans ses manières, qu'il aurait pu croire qu'il lui avait toujours été étranger. Il suivit tous ses mouvements avec un inexprimable désespoir durant une heure... Il croyait que son cœur allait éclater, sa voix s'exhaler en cris de surprise, d'horreur et de malédiction. Dieu les lui épargna; les forces lui revinrent tout à coup; au dernier chant de l'office, il se leva, jeta tout cet amour, tous ces désirs avec un profond sourire de dédain sur les pierres de l'église, et releva la tête vers le ciel. Le fatal amour n'était pas guéri, mais l'orgueil lui avait porté un coup terrible : un démon avait tué l'autre. »

C'est sans doute en janvier 1829 que Sainte-Beuve fit chez Hugo la connaissance de Guttinguer. La première lettre conservée est du 16 février : Guttinguer envoie des vers à Sainte-Beuve et lui en demande. Leur amitié se noue très vite. Le 5 avril, Guttinguer, qui est à Paris, annonce son départ : « Hélas! oui, vraiment, je pars, mon cher ami, et, dans l'état où je suis, qui peut répondre du retour? Vous m'avez promis des vers, et je les attends à Rouen. Je vous

y attends aussi... Ma maison, mon jardin seront les vôtres. »

Il y eut confidences réciproques. Sainte-Beuve joua le rôle de conseiller. Le 1er juin 1828, Guttinguer lui écrit : « Mon ami, je pars dans une heure. Je vais essayer de quelques lieues. Votre lettre, si bonne, m'a désespéré. Vous me conseillez le voyage, l'Italie! De ce que je vous ai dit, de ce que vous avez lu, vous voyez qu'elle ne m'aime plus. Cela est certain... » Il ne partit que vers la mi-juillet, pour l'Est et le Midi de la France. Entre Valence et Avignon, tandis qu'on changeait les chevaux, il noua conversation avec un vieillard qui lui avoua avoir été aussi troublé que lui, vingt ans plus tôt, et avoir été guéri par Dieu. Ce vieillard lui donna le livre qu'il lisait, et qui était l'Imitation.

Sainte-Beuve lui avait-il déjà raconté son amour pour Adèle? En tous cas, il lui avait parlé de sa mélancolie et de ses dégoûts, car Guttinguer lui écrit le 7 septembre : « Vous étiez donc bien triste et bien découragé... Il faut l'être pour envier un malheur que vous connaissez. » Donc Sainte-Beuve lui avait écrit, au mois d'août, pour lui dire qu'il voudrait être à sa place, c'est-à-dire souffrir d'un grand amour. Ceci coïncide assez bien avec ce que nous savons de Sainte-Beuve à cette époque. Et Guttinguer répond : « Oh! vous n'en avez pas idée. Vous vous trouveriez heureux et béni du ciel de ne pas sentir les effroyables convulsions de la haine et de la fureur impuissante. »

Il revient à Rouen au début d'octobre, et il est travaillé par le souvenir du vieillard. Bientôt, devant la mer, il a « une profonde et intime révélation du vrai, du beau céleste, de l'infini. » Pendant ce temps, Sainte-Beuve fait dans l'Est le voyage qu'on sait, avec Boulanger et Robelin. Nous avons vu les lettres si calmes, si amicales, qu'il écrit à Hugo. En réalité il passe par une vraie crise et sentimentale et religieuse. Devant la cathédrale, il pense à une jeune cousine qu'il n'a pas vue depuis leur enfance. Puisque les autres femmes ne lui ont donné que leur amitié, si celle-là allait lui être douce, et s'il allait l'aimer. Il a conté cette rêverie, ou ce commencement d'intrigue, dans une pièce des *Consolations* : « *A Mademoiselle H.* » Il a sérieusement pensé à changer de vie et il l'a écrit à Guttinguer, qui lui répond le 1er novembre : « Je me

garderai bien... de rire ou de vous détourner de la voie que vous avez tentée à Strasbourg. Lisez l'Évangile. »

***

Et Adèle? Adèle avait tout deviné avant qu'il eût rien dit. Elle connaissait le secret qu'il s'efforçait encore de cacher. Elle s'en étonna d'abord, mais ne s'indigna point. C'est du moins ce qui résulte de la pièce VIII du *Livre d'Amour*. Dans cette pièce, qui est de l'automne 1831, Sainte-Beuve demande à Adèle d'écrire pour lui, ainsi qu'elle l'a promis, le récit de ces premiers temps de leur amour :

Comment s'accrut ce feu qui maintenant dévore,
Quelle grâce en naissant, quelle humide lueur,
Tendre éclat du matin, innocente chaleur :
Amitié toujours vive et jamais définie;
Abandon et devoir, plénitude, harmonie;
Tes enfants, leurs baisers, un époux glorieux,
Mon visage assidu, délice de tes yeux;
Un composé flatteur où, sous la règle austère,
Vaguement se glissait une part de mystère,
Assez pour animer sans trouble et sans effroi
Chaque heure de tes jours, — trop peu déjà pour moi!
Alors tu me diras par quelles étincelles,
Par quel subtil éclair de mes regards fidèles,
Mon secret commença de couler dans ton sein,
Et ton étonnement suivi de tant de joie,
Et ta première atteinte, ô ma charmante Proie!
Tandis qu'ignorant tout et rebelle à l'espoir,
De peur d'aigrir mon mal, j'évitais de te voir.

III

Au début de 1830, Sainte-Beuve n'en pouvait plus. Le 31 janvier, il écrivait à Villemain son désir d'être précepteur à l'étranger. « J'ai vingt-cinq ans, disait-il, je sens que les années se passent sans rien apporter de meilleur à ma destinée et surtout sans calmer mon âme...., je ne veux fuir que moi, mes ennuis, ma paresse, ma plaine de Montrouge et mon horizon de l'an passé. » Un amour à la fois si cruellement refoulé et si imprudemment entretenu, finit par éclater. L'éclat se fit, de la manière la plus imprévue, en février 1830. On répétait

Hernani. On préparait la bataille. Il fallait distribuer les fameux billets rouges à la griffe *Hierro*, marquer les places, inscrire les combats. Gustave Simon a imaginé un piquant tableau du logis envahi.

« Sainte-Beuve arrivait, inquiet, à son heure accoutumée; il trouvait madame Victor Hugo entourée de trois ou quatre jeunes gens, penchée sur un plan de la salle. Elle lui disait : « Ah! vous voilà, Sainte-Beuve, bonjour; asseyez-vous; nous sommes dans le coup de feu, vous voyez. » Il restait dans un coin quelque temps, et se retirait désolé. Il n'entendait rien, lui, à toute cette manœuvre du théâtre et il se sentait inutile et presque importun. Il n'y avait d'attentions, de remerciements et de bonnes paroles que pour ces jeunes et vaillants soldats du combat de demain. Théophile Gautier, actif, ardent, beau à vingt ans comme une médaille antique, venait et revenait, formait des groupes, enrôlait des recrues. Si Sainte-Beuve avait saisi un quart d'heure de solitude avec madame Victor Hugo, Gautier, radieux, agitant sa longue chevelure, entrait triomphalement : « Grande nouvelle! nous aurons l'atelier de Charlet! l'atelier de Charlet viendra travailler! — Ah vraiment? contez-nous donc ça! — Sainte-Beuve s'esquivait, navré. »

Un beau matin, Sainte-Beuve exaspéré, écrit à Hugo qu'il ne fera pas d'article sur *Hernani*, qu'il lui est impossible d'en faire un qui ne soit ridicule de forme et de fond, qu'il n'y voit plus clair; — et quant à ce qui concerne l'art, il voit l'affaire en noir, aussi noir que possible. Et il écrit à son ami des vérités mal déguisées par l'encens. Il l'accuse avec amertume de prostituer l'art et de se renier lui-même, avec un profit assuré.

« Je crois qu'il n'y a pas à espérer de faire adorer l'art en place publique et que c'est s'exposer à des avanies. Votre affaire personnelle (et c'est ce qui me console un peu) est sauve après tout; cette lutte que vous entamez, quelle qu'en soit l'issue, vous assure une gloire immense. C'est comme Napoléon, mais ne tentez-vous pas, comme Napoléon, une œuvre impossible? En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, à voir vos rides

et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement des grandes pensées, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où; Bonaparte consul m'était bien plus sympathique que Napoléon empereur. Il m'est impossible maintenant de penser cinq minutes à *Hernani* sans que ces tristes idées ne s'élèvent en foule dans mon esprit; sans penser à cette voie de luttes et de concessions éternelles où vous vous engagez, à votre chasteté lyrique compromise; à la tactique obligée qui va présider à toutes vos démarches, aux sales gens que vous devrez voir, auxquels il vous faudra serrer la main... »

Ainsi Sainte-Beuve ne semble penser, ne croit penser peut-être, qu'à la sainteté de l'art trahie, à l'intimité détruite. Mais sa lettre finie, il jette en travers, sur la marge de la dernière feuille, ce qui est au fond de son cœur :

« Et Madame? Et celle dont le *nom* ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue; le mot de dévouement prostitué, l'*utile* apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant... »

Le même sentiment se trouve dans une pièce des *Consolations* intitulée *A Deux absents*.

Or cette pièce est d'août 1829. Il faut donc admettre que cette idée de la profanation du foyer est antérieure aux répétitions d'*Hernani*, et qu'elle a couvé jusque-là. Les *Consolations* parurent le 17 mars 1830. Le 30, Ulric Guttinguer écrivit à Sainte-Beuve : « Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu ces vers *A deux absents*, toute votre mélancolie, tout votre abattement, de voir leur nid si bruyant et si plein d'ordures. Quoi! plus de solitude avec des êtres si aimés! Oh! c'est triste, bien triste! »

***

C'est dans une crise de jalousie que Sainte-Beuve écrit à Hugo cette lettre indignée, mais incongrue. C'est aussi une

crise de jalousie qui révéla à madame Hugo qu'elle aimait Sainte-Beuve. Il faut nous reporter au récit du *Livre d'amour*.

Et quand ma folle erreur, un moment gracieuse,
Entre nous deux bientôt fatale et soucieuse,
Grandit, se fit ombrage et d'un air de raison
M'entraîna hors de toi chercher la guérison,
A ce coup insensé qui déchirait la trame,
Ton éveil en sursaut, calme et paisible femme,
Toi jusqu'alors égale et d'entière beauté
Depuis huit ans assise dans ta félicité,
Ton cri hagard, la foudre éclatant dans ton rêve;
L'amertume du philtre et la douleur du glaive:
Ton pauvre cœur jaloux, de soupçons s'ulcérant;
L'incendie effréné par tes veines errant;
Pour toi plus de sommeil; tes paupières chargées;
Sous leurs cheveux pâlis tes tempes ravagées;
Ce doux front qui baignait aux purs rayons du ciel,
Et virginal encor dans l'aspect maternel,
Sillonné tout à coup d'un reflet de délire;
Ces six mois de tourments, toi seule peux les dire;
Toi seule aussi tu peux dire les jours meilleurs,
Ta clémence, et le bien que te firent mes pleurs.

Ainsi, pour se délivrer de son amour, Sainte-Beuve fut infidèle; madame Hugo l'apprit; ses cheveux blanchirent; elle perdit le sommeil et devint comme folle; elle était alors mariée depuis huit ans. Or le huitième anniversaire de son mariage tomba le 22 octobre 1830. La crise dura six mois. Enfin les larmes de Sainte-Beuve conquirent son pardon.

Tandis que ce drame secret se jouait entre Sainte-Beuve et madame Hugo, un autre drame se jouait entre Sainte-Beuve et le mari. Toute cette histoire est douloureuse, incohérente dans son progrès fatal, mais elle n'est pas vile. Un jour de printemps 1830, sentant vers quelle trahison il descendait, Sainte-Beuve avoua à Victor Hugo qu'il aimait sa femme, et qu'il valait mieux qu'il cessât de venir aussi souvent. Victor Hugo ne demeura pas en reste de grandeur d'âme. Il dit à Sainte-Beuve qu'il se trompait, et il l'encouragea à venir comme par le passé.

C'est exactement ce qui se passe, dans *Volupté*, entre Amaury et M. de Couaën. « Pour mieux m'affermir dans mon dessein et m'enlever le prétexte même des scrupules honorables, je

m'avisai, en rentrant, d'écrire au marquis; dans cette lettre, après bien des effusions et des entourages sur ses blessures, je lui touchais quelque chose de l'état de mon pauvre cœur, de certaines anxiétés vagues que j'y ressentais, et des passions toujours promptes de la jeunesse, lui demandais s'il ne voyait d'inconvénient pour personne à cette union de plus en plus étroite où il me conviait. » Le marquis lui répondit de ne pas tourmenter avec une pensée inquiète une situation simple, garantie par la loyauté d'Amaury. « On se crée parfois, dit-il, les inconvénients à force d'y songer et de es craindre; comme, si l'on creusait un beau fruit intact pour s'assurer du dedans. C'est là un défaut dont vous avez à vous garder, mon précoce ami. N'imitez pas ceux qui se dévorent! » Et Amaury ajoute : « J'étais trop mal à l'aise en pareille matière, trop ému de cette tendresse de l'homme fort, pour y répondre au long; j'aurais craint d'ailleurs, en levant les yeux, de surprendre une rougeur à sa sévère et chaste joue. Je lui serrai vite la main, en murmurant que je m'abandonnais à lui, et nous changeâmes de sujet ». Comme il y a un double fond à tous ces sentiments, Amaury se demande s'il n'a pas fait cet aveu pour se dégager vis-à-vis du marquis et être libre envers lui, l'ayant averti. « Je ne pense point que cette méchante finesse se soit glissée là-dessous; mais la nature est si tortueuse et si doublée de replis, que je n'oserais rien affirmer. »

De cette scène capitale il ne reste malheureusement aucun témoignage écrit. Gustave Simon, bien informé de ce qui concerne Victor Hugo, la raconte tout au long. C'est lui sans doute qui la rapporta à Léon Séché : « D'où vint à Victor Hugo, écrit Séché, ou qui lui donna le premier éveil? Un jour que j'en parlais à un de ses exécuteurs testamentaires, il me dit que Victor Hugo, étonné de ne plus voir Sainte-Beuve, était allé un matin chez lui (il habitait alors cour du Commerce) lui demander l'explication de sa bouderie, et que Sainte-Beuve, après une certaine hésitation et mis au pied du mur, avait fini par lui avouer qu'il était amoureux de sa femme, — ce qui, bien loin de fâcher Victor Hugo, l'avait fait éclater de rire. » Séché trouve l'historiette, comme il dit, invraisemblable. Laissons de côté la nuance et le ton. A travers trois récits, celui de Gustave Simon et celui de Séché, l'anecdote a pu se

déformer. Mais le fond en est très vraisemblable. L'aveu seul peut expliquer tout ce qui va suivre. Enfin si Victor Hugo n'a pas pris au tragique un amour qui lui paraissait inoffensif, c'est peut-être pour les raisons que Sainte-Beuve attribuera à M. de Couaën, à savoir que ces hautes natures ne sont point vulnérables par le sentiment tout seul. Mais c'est peut-être aussi parce que madame Hugo, en avril 1830, était enceinte de six mois, ce qui ne dispose point un mari à des alarmes immédiates.

Malgré les assurances de Hugo, Sainte-Beuve espaça ses visites et, à la fin d'avril, il se rendit à Rouen chez Ulric Guttinguer[1].

Voilà donc, au début de mai 1830, Sainte-Beuve chez Guttinguer. Guttinguer à demi converti ne s'en épanche pas moins en confidences et en plaintes. De ces plaintes, Sainte-Beuve fait cinq poèmes, *Pour mon ami Ulric G.*, qu'il insérera dans les poésies diverses. De son côté Guttinguer songe à faire un roman de son amour et de sa conversion. Mais ce roman sera écrit par Sainte-Beuve, Ulric fournissant les matériaux. Le 29 mai, quand Sainte-Beuve est rentré à Paris, Guttinguer lui écrit : « Je vous enverrai la semaine prochaine un paquet de matériaux, et vous voudrez bien donner la vie à tout cela... Je ne saurais trop vous recommander les déguisements, les inventions, pour décontenancer les curieux. »

Sainte-Beuve lui-même avait dû confier à Guttinguer l'état de son cœur, car Ulric lui écrit, quand il est rentré à Paris : « Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles et de connaître tout votre vide et tout votre ennui. » — En vérité ce rivage de la mer normande a entendu, dans ce mois de mai 1830, d'étranges propos. Sainte-Beuve avait mis dans sa valise un exemplaire de Sainte Thérèse, pour le lire avec son ami. Ils étaient l'un et l'autre au bord de la conversion. Ce qui n'empêchait pas Guttinguer de vivre avec Alexandrine Bouquet, tout en gémissant de douleur et de haine contre Rosalie. Sainte-Beuve mettait ces gémissements en vers, et racontait à son tour sa mélancolie. Si, comme dit l'abbé Bremond, le confesseur s'est confessé, il me semble difficile qu'il ait pu le faire sans nommer madame Hugo. D'autre part il écrivait

1. Le 31 avril, écrit M. l'abbé Bremond. C'est bien surprenant.

le 17 au mari. Cette lettre est sensible, douloureuse, chatoyante, nourrie de sentiments secrets, pleine à se rompre entre les lignes, mais en apparence assez calme. Pour la comprendre, il faut se rappeler qu'après *Hernani* le propriétaire de la rue Notre-Dame-des-Champs avait été du même avis que Sainte-Beuve sur le tumulte de la maison, et qu'il avait donné congé à Victor Hugo. Celui-ci trouva un appartement rue Jean-Goujon, dans le quartier alors désert des Champs-Elysées, et, sans attendre la fin de son bail, il emménagea au début de mai. Que cette séparation déchirât Sainte-Beuve, on n'en peut guère douter. Voici cependant ce qu'il écrit :

« Nous sommes partis et arrivés mardi à Rouen, où nous avons été reçus par mesdemoiselles Guttinguer, tante et nièces, très aimables et fort gaies, quoique fort pieuses; c'est une maison de bien, d'ordre, et qui donne du calme à y vivre. Nous parlons beaucoup de vous, de madame Hugo; nous nous récitons de vos vers, Guttinguer et moi; et le soir nous racontons à ces demoiselles des histoires de chez vous; elles connaissent votre société, les noms de vos amis et de vos visiteurs, jusqu'à M. de Saxe-Cobourg; vous voyez qu'elles sont au fait de tout. Vous, j'espère que vous êtes installé et bien près de recommencer quelque nouveau chef-d'œuvre. Madame Hugo est-elle contente? Est-elle bien fatiguée? Qu'a-t-elle fait de ses enfants dans ces jours de grand embarras? Voilà ce que je me suis demandé souvent. Nous nous disions : c'est aujourd'hui le grand déménagement, aujourd'hui Victor découche, où dînera-t-il? Où passera-t-il sa journée? — Vous êtes tout pour moi, mon cher ami; je n'ai compté que depuis que je vous ai connu, et quand je m'éloigne de vous, ma flamme s'éteint. Elle est bien morte, je n'ai rien fait, ni pensé à rien faire depuis mon départ. Je vis, assez heureux, content de me voir chez notre bon ami, mais sans but et sans passé — cela durera encore un certain nombre de jours, j'oublie.

L'oubli seul désormais est ma félicité.

Vous le dirai-je et à madame Hugo? Je crains que, dans ces tracas, vous pensiez peu à moi; le peu que vous en ferez, j'en serai bien reconnaissant. Dites-lui, à madame Hugo, que j'ai, d'elle aussi et de ses bontés pour moi, un souvenir bien profond;

c'est par elle et par vous que je suis revenu à croire au bien moral. »

Le 13 il écrit à madame Hugo. Ce n'est plus le tour ambigu et les phrases à deux fins de la lettre à Victor. Il commence de ce ton, il est vrai, mais au beau milieu de la lettre, que le mari devait lire, gonfle, pour ainsi dire, et éclate une déclaration éperdue : « Madame, vous avez été assez bonne pour me permettre de vous écrire ce voyage-ci comme l'autre, et si j'ai un peu tardé à profiter de la permission, ce n'est pas faute de penser à vous, de causer de vous tous les jours avec Guttinguer ou avec moi-même, de regretter votre vue et vos chers entretiens. Je voudrais bien que vous fussiez contente et commodément installée aux Champs-Élysées, et savoir comment votre vie nouvelle y est ordonnée; que fait Victor? que font vos enfants? Ne regrettez-vous rien de votre ancien quartier? Pensez-vous quelquefois à ceux qui ne vous voient plus aussi souvent, et à ceux qui, depuis quinze jours, ne vous voient plus du tout? Je me pose ces questions un peu timidement; je voudrais que vous eussiez quelques regrets et qu'il vous parût que quelque chose vous manque; c'est bien égoïste, n'est-ce pas? Mais vous me le pardonnerez; je doute tant, non pas de mon amitié pour vous, non pas de votre bonté pour moi, mais de mon utilité, de ma valeur auprès de vous, j'ai été si nul, si coupable dans tous ces derniers temps, si sottement irrégulier et fantasque, si préoccupé de moi-même en votre présence, que je conçois que j'ai dû bien perdre dans votre esprit; blâmez-moi, accusez-en mon caractère, ma tête, mon peu de puissance à vouloir et à faire, mais je vous en prie, ne croyez à aucune froideur, à aucun éloignement de mon affection; bien au contraire, elle s'est encore accrue, s'il était possible; elle ne peut jamais diminuer. Quand je ne vous verrais plus, quand je serais jeté pour toujours à des centaines de lieues de vous sans même vous écrire, je n'en serais pas moins le même pour vous par le cœur, et votre pensée ne serait pas moins mon consolant recours, mon bon génie, ma meilleure action. Je vous demande pardon, Madame, de m'exprimer avec cette sincérité d'épanchement; mais quand le ferais-je, sinon maintenant qu'une nouvelle vie commence pour vous, et que je souffre en pensant qu'il se pourrait que je n'y obtinsse pas la même place que

dans la précédente? Victor, qui n'est qu'un avec vous, me le pardonnera aussi, j'ai une amitié inquiète et superstitieuse, il faut y savoir compatir. »

Quel abîme et quel chaos! Il s'est éloigné et il craint de perdre les objets dont il s'éloigne. Il brûle de l'amour le plus coupable et il supplie qu'on ne l'accuse pas de froideur. Il proteste de sa passion et il la fait excuser par cette défaite étonnante : « Victor, qui n'est qu'un avec vous. » Il est sincère dans son amitié pour le mari, sincère dans son amour pour la femme, sincère dans ses sentiments d'indignité, sincère en fuyant, sincère en demandant qu'on lui garde la même place. Qui s'y reconnaîtrait?

Victor Hugo répondit le 16. Connaissait-il déjà la lettre du 13? Sans doute. Sa générosité émouvante interdit de sourire, comme on le fait volontiers de la confiance d'un mari : « Si vous saviez, dit-il, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! Combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François Ier! Comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation, et toujours votre amitié. C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi... »

***

Voici, à la fin de mai 1830, Sainte-Beuve revenu à Paris. Mais l'intimité avec les Hugo ne se renoue pas. Les deux hommes se revoient avec malaise. Il est possible que Hugo, malgré ses protestations d'amitié, ait profité de l'éloignement pour mettre un peu de distance entre Sainte-Beuve et lui. Sainte-Beuve, qui est sans doute le plus sensible des deux, souffre de cette amitié incomplète, de ces relations maintenant espacées; il considère déjà la séparation comme accomplie et, par fierté, il s'en attribue l'initiative. En même temps, il proteste qu'il n'aime pas moins qu'autrefois. Qu'il est éton-

nant, ce drame de l'amitié, avec ses dessous d'amour coupable et combattu! Le 31 mai, Sainte-Beuve écrit :

« Mon cher Victor, je veux vous écrire, car hier nous étions si tristes, si froids, nous nous sommes si mal quittés que tout cela m'a fait bien du mal, j'en ai souffert tout le soir en revenant, et la nuit; je me suis dit qu'il était impossible de vous voir souvent à ce prix, puisque je ne pouvais vous voir toujours; qu'avons-nous en effet à nous dire, à nous raconter? Rien, puisque nous ne pouvons tout mettre en commun comme avant. Je m'aperçois que je ne vous ai pas demandé instamment vos vers à moi; mais que m'importent vos vers, ceux-là, plutôt que d'autres? c'est vous que je voudrais; c'est vous, c'est madame Victor, à toute heure et sans fin. Cela doit aussi vous attrister, je pense; pourtant, vous, vous avez tout ce qui console et ce qui est réel, votre femme, vos enfants. Songez bien que moi, je suis celui qui souffrirai le plus, moi qui n'ai rien, pas un être au monde; que vais-je devenir? Croyez donc bien que si je ne vais pas là-bas, je ne vous en aimerai pas moins, vous et madame, qu'auparavant. Il y a dans mon amitié pour vous et pour elle plus que de l'habitude; croyez-le et n'allez pas imaginer qu'il entre dans ma nouvelle conduite la moindre diminution d'amitié.

» Il n'y a pas eu cette fois de nuage dans notre amitié pure, rien, pas une tache, pas un point noir au ciel; c'est le tonnerre qui est tombé sur moi par un temps serein; plaignez-moi, mais il n'y a pas de ma faute.

» Croyez (car la vraie amitié est jalouse aussi) croyez que je ne verrai personne désormais comme je vous ai vu autrefois, qu'absents, aucune liaison ne vous remplacera, et que, seul, je ne penserai, jour et nuit, qu'à vous. »

C'est un congé; mais que signifie cette allusion mystérieuse à un coup de tonnerre par temps serein? Sans doute à une froideur subite de Victor. Faut-il se rapporter à ce qui est dit dans *Volupté* de M. de Couaën, qui, après avoir reçu sans broncher l'aveu d'Amaury, s'avise de devenir jaloux, sans motif, quelques mois plus tard? Le passage est curieux et il évoque trop visiblement ce qui a dû se passer, au temps dont nous parlons, entre Sainte-Beuve et Hugo. Amaury et M. de Couaën se sont assez vivement pris à partie sur le

sujet de l'Empire. L'esprit de M. de Couaën étonne par un mélange de vues profondes et d'assertions passionnées, qui croulent d'elles-mêmes. « C'est une épreuve que j'ai d'abord faite sur M. de Couaën, et que j'ai eu depuis l'occasion de vérifier souvent, mon ami, combien chez les hommes forts de hautes parties d'intelligence et de génie sont compatibles avec les déviations et les défectuosités les plus abruptes. On croit les tenir et ils échappent... Quel chaos! que d'énigmes! quelles mers peu navigables que ces âmes des grands hommes! On heurtait sur un rocher absurde, et voilà que tout à coup on retrouve la profondeur d'un océan. On en désespérait, et soudain forcément on les admire. Leurs plus grandes parties gisent auprès de défauts qui sembleraient mortels. A tout moment, si on les serre de près, il faut revirer d'opinion sur leur compte. »

La dureté de ce jugement correspond sans doute au jugement de Sainte-Beuve quand il écrivait la seconde partie de *Volupté*, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après le moment où nous sommes. Mais, dès le premier jour, il a distingué clairement les défauts de Hugo. On l'a vu par la critique qu'il a faite de Cromwell en 1827. Et ce mélange de lucidité impitoyable et de ferveur passionnée est un des traits originaux de cette histoire.

Cependant, le lendemain, Amaury se repent d'avoir discuté si vivement. Il s'en excuse. « M. de Couaën m'arrêta court avant que j'eusse fini : Amaury, me dit-il, combattez-moi, réfutez-moi jusqu'à extinction, pourvu que vous nous aimiez! — Et je l'aimais en effet, comme je l'éprouvai alors et de plus en plus dans la suite; je l'aimais d'une amitié d'autant plus profonde et nouée, que nos natures et nos âges étaient moins semblables. Absent, cet homme énergique eut toujours une large part de moi-même; je lui laissai dans le fond du cœur un lambeau saignant du mien, comme Milon laissa de ses membres dans un chêne. Et j'emportai aussi des éclats de son cœur dans ma chair. »

Cependant ces discussions politiques cachaient un autre sentiment, et c'est madame de Couaën qui en avertit Amaury, comme c'est sans doute madame Hugo qui avertit Sainte-Beuve de la jalousie de son mari. « Et pourtant, poursuit

Amaury, si je m'en rapporte à quelques mots de madame de Couaën durant ces huit derniers jours, et à des indices même directs qui ne m'échappèrent pas, à l'accent parfois plus brusque, au regard plus errant du marquis, à une sorte d'impatience, moi présent, qui se décela en deux ou trois circonstances légères, l'effet de la discussion malencontreuse ne fut pas si vite effacé; cet esprit véhément en conçut et en garda quelque ombrage. Chose étrange! quand je lui avais avoué par une lettre assez confiante le péril et les scrupules de mon âme, il n'y avait pas cru, il ne s'en était pas effarouché du moins; et voilà qu'après une longue absence, après une négligence et une infidélité d'affection trop évidentes de ma part, à travers une contradiction politique accidentelle, il s'avisait tout à coup d'une ride jalouse. »

Les circonstances dont parle Amaury sont à peu près celles où se trouvait Sainte-Beuve à la fin de mai 1830, si l'on admet qu'à son retour de la campagne, il ait pris un peu de temps et marqué un peu d'aversion à aller voir ses amis, ce qui serait assez naturel chez un sensitif rétractile. Et comme il reste, dans ce drame même, curieux des ressorts du cœur humain, il ne peut s'empêcher d'étudier ce cas curieux de transfert affectif, comme on dirait maintenant, chez son ami. La jalousie, que l'aveu n'a pas fait naître, apparaît tardivement après une discussion sur un autre objet. Peut-être, en ces caractères superbes, l'éveil dans les sentiments tendres ne peut-il venir qu'après un choc dans les sentiments fiers. Peut-être aussi Hugo a-t-il fait un raisonnement dont la subtilité conviendrait mieux à Sainte-Beuve : peut-être s'est-il dit que pour le prendre sur un tel ton, étant indifférent en politique, « il fallait qu'il y eût en moi altération et secousse dans d'autres sentiments plus secrets ».

***

Nous n'avons pas de documents relatifs au mois de juin 1830, mais il dut être atroce. Entre les deux hommes, une lutte sourde se poursuit autour de cette femme enceinte de huit mois. Leurs entrevues étaient intolérables, par la différence entre le présent et le passé. Sainte-Beuve prit le parti de ne

plus aller rue Jean-Goujon. Il met la rupture à son compte; mais, en même temps, il ne supporte pas que ses amis puissent croire qu'il ne les aime plus. Et, le 6 juillet, il écrit cette lettre déchirante, qui est le plus vrai tableau de son âme :

« Mon cher Victor, je suis persuadé que vous croyez que je vous aime moins, qu'autre chose vous remplace en moi; c'est une superstition de ma part, vous n'avez peut-être pas cette idée, mais vous me pardonnerez de m'en inquiéter. Non, mon cher ami, rien n'a changé ni ne changera en moi, quoique je vous voie moins que jamais. Si vous saviez ce que je sens quand je vous vois, quand je reviens de chez vous et que je retombe à ma morne solitude! Rien, personne, pas un être, et des souvenirs déchirants de cette intimité que je n'ai ni n'aurai plus. Les jours, les soirs où je ne suis pas trop fatal et farouche, je me traîne à deux ou trois visites pour tuer une soirée; le plus souvent, incapable de travail et de toute conversation, j'erre autour de mon Luxembourg, craignant de rencontrer un visage ami, faisant vingt projets d'allées et de venues, allant jusqu'à la porte de Lacroix ou de Magnin, et m'en revenant sans avoir la force d'entrer. Chez vous, je ne puis aller : cela me fait trop mal, et j'en ai pour un jour à me remettre avant de pouvoir écrire une ligne. Puis, je me figure ce que vous devez penser et madame Hugo. Qui l'aurait dit! et que vous accusez mon indifférence en vous arrêtant à vingt motifs faux; ou, ce qui est plus douloureux encore à penser, que vous n'y pensez guère et que vous finissez par ne plus vous soucier de cette absence obstinée. — Oh! ne me blâmez pas, mon cher ami; gardez-moi, vous au moins, un souvenir, un, entier, aussi vif que jamais, impérissable, sur lequel je compte dans mon amertume. J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie; je ne puis plus pleurer; j'analyse tout avec perfidie et avec une secrète aigreur. Quand on est ainsi, il faut se cacher, tâcher de s'apaiser; laisser déposer son fiel sans trop remuer le vase; s'accuser devant soi-même, devant un ami comme vous, ainsi que je fais en ce moment. Ne me répondez pas, mon ami, ne m'invitez pas à aller vous voir; je ne pourrais; dites à madame Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi. Mais surtout, n'est-ce pas? croyez-moi le même, tout changé que

je suis; croyez, par miracle d'amitié, à ma présence dans ce qui vous est cher; et ne me laissez pas mourir dans votre cœur. Excusez toutes ces contradictions, sentez-les avec votre âme la plus tendre, et qu'il n'en soit pas question entre nous.

» Adieu, à toujours. »

Tout est contenu dans cette page magnifique : la douleur qui se recreuse en s'analysant, l'amitié qui s'aigrit en haine et s'en désespère et s'en accuse et s'enfuit pour se préserver, la confession du coupable et l'épouvante de la peine suprême, celle qui est vraiment la damnation, qui est d'être méconnu et oublié. C'est l'adieu, mais qui demande du souvenir; la rupture, mais qui demande l'amour; l'aveu de la méchanceté, mais qui réclame la bonté.

Et là-dessus, Sainte-Beuve quitte Paris et retourne chez Guttinguer. On a vu qu'ils collaboraient. De l'histoire de Rosalie et d'Ulric, il s'agissait de faire un livre. Ulric écrivait ce qui s'était passé, et communiquait les lettres autographes de Rosalie. De ces documents Sainte-Beuve composait le roman d'*Arthur*. Il y introduisait d'ailleurs des éléments qui lui étaient personnels. Joseph Delorme devait faire le personnage d'un confident, ou plutôt d'un directeur.

Le 25 juillet, madame Hugo met au monde son quatrième enfant, une fille, qui s'appellera Adèle comme sa mère. Il était convenu que Sainte-Beuve serait le parrain. Il a adoré cette enfant. Il lui disait, dans la pièce XVI du *Livre d'amour* :

Or toi, venue après et quand pâlit la flamme,
Quand ta mère à son tour déployant sa belle âme
Tempérait dans son sein les fureurs du lion,
Quand moi-même, apparu sur un vague rayon,
Comme un astre plus doux aux heures avancées,
Je nageais chaque soir en ses tièdes pensées,
Or toi venue alors, enfant, toi, je te vois,
Pure et tenant pourtant quelque chose de moi :

Ce vers a paru à Léon Séché une revendication de paternité. M. Michaut y lit le contraire. Il a raison. Tenant quelque chose de moi s'explique assez, si on pense que la mère avait l'esprit occupé de Sainte-Beuve. M. Séché reconnaît d'ailleurs que cette revendication serait une vantardise. Il est trop

évident en effet qu'en octobre 1829, madame Hugo n'était pas la maîtresse de Sainte-Beuve. Mais il est certain que Sainte-Beuve a chéri la petite Adèle, jusqu'à penser à assurer son avenir.

Enfant, mon lendemain, mon aube à l'horizon,
Toi, ma seule famille et toute ma maison,
C'est bonheur désormais et devoir de te suivre :
Elle manquant, hélas! pour toi j'aurais à vivre.
Pour ta dot de quinze ans, j'ai déjà de côté
L'épargne du travail et de la pauvreté.
Je l'accroîtrai, j'espère. O lointaines promesses...

La date du poème (22 août 1832) suffit à l'expliquer. A ce moment Sainte-Beuve sera dans toute l'ardeur d'une passion heureuse. Un peu de cette tendresse se répand sur l'enfant.

***

Le 26 juillet, *Le Moniteur* publiait quatre ordonnances, qui supprimaient la liberté de la presse, dissolvaient une Chambre qui ne s'était pas encore réunie, modifiaient le système électoral et convoquaient les électeurs pour de nouvelles élections, en septembre. Le lendemain, la révolution éclatait. Le 30, la Chambre nommait Louis-Philippe lieutenant général du royaume, et, le 31, le prince allait à l'Hôtel de Ville se faire acclamer par le peuple.

Quand la révolution commença, Sainte-Beuve avait déjà, semble-t-il, quitté Ulric et il était sur le chemin du retour, mais en prenant au plus long. A l'annonce des événements, il revint à Paris. Le 31, Ulric lui écrit comme s'il était à Paris. Mais, dans cette lettre, il n'est question que de leur roman.

C'est seulement le 3 août, que, la Révolution maintenant accomplie et connue, Guttinguer dit ses terreurs à Sainte-Beuve : « Mon pauvre ami, voici 89, nous arriverons à 93 et à une dislocation de l'ordre social. Retenez bien ces tristes prévisions... et l'état sauvage qui en est la suite. »

Et Sainte-Beuve? Nous n'avons encore vu en lui, dans cette année tragique, qu'un amoureux désespéré. Mais la crise était bien plus étendue. Peut-être sous l'influence du bouleversement sentimental, l'esprit lui-même était troublé. « Ce qui

m'occupe sérieusement, écrit-il à l'abbé Barbe en mai 1830, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté... » Il a avoué que son imagination caressa bien des systèmes. « Il avait le cœur malade, le cœur souffrant, en proie à la passion, et pour se distraire et s'étourdir, il jouait à tous les jeux de l'esprit. Il s'y portait ardemment, très sincèrement sur l'heure, sans arrière-pensée ni calcul. »

En 1829, il était presque catholique. En 1830, il cherchait autre chose. Il trouva le Saint-Simonisme. Henri de Saint-Simon était mort en 1825. Ses disciples avaient fondé une église dont les deux papes étaient Bazard et Enfantin. « Autour d'eux, écrit M. Charléty, erraient les âmes inquiètes et troublées qui cherchent auprès des croyants de toutes les églises une certitude et une espérance. » Les réunions avaient lieu le mardi, le jeudi et le samedi. On y rencontrait, à la fin de 1830, Émile Souvestre, Félicien David, Liszt, Béranger et Sainte-Beuve. Le plan était une organisation nouvelle de la société; le moyen, l'association; l'esprit, une religion nouvelle, le Nouveau Christianisme; le but, l'amélioration la plus rapide du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; l'outil, la science. « La science, écrit M. Bellessort, par ses vastes spéculations, par des percements d'isthmes, par des voies de communication nouvelles, par une puissante organisation du crédit, va bouleverser l'ancienne économie et la refaire entièrement. Désormais, seuls, les producteurs compteront; les oisifs seront rendus impossibles. » En fait, le Saint-Simonisme survit dans la société actuelle sous deux formes ennemies, nées de lui l'une et l'autre : l'oligarchie financière et le socialisme.

S'il partageait les idées saint-simoniennes, on comprend que Sainte-Beuve ait détesté le régime de juillet, quand il l'a vu confisquer la révolution. En fait, il a toujours haï cette monarchie bourgeoise. Il se retira du Saint-Simonisme au temps des pantalonnades de Ménilmontant. Mais trente ans plus tard, dans une lettre adressée à Enfantin, en 1859, il a précisé ce qu'il devait à la nouvelle église : « J'ai toujours présentes les années où je vous ai vu à l'œuvre et où il m'a été donné par vous de comprendre tant de choses que les vieilles écoles

n'enseignaient pas. Je vous ai dû de comprendre l'importance de ce principe religieux autre part que dans les formes consacrées et amorties... Vous m'avez ouvert des jours dans l'histoire, vous m'avez appris à honorer et à respecter cette Industrie qui est la gloire du présent et vers laquelle mes études et mes goûts ne me portaient pas. Grâce à vous, ... je n'ai pas tourné le dos à la civilisation qui nous offre un renouvellement de merveilles à peine commencées. » Il apprit tout cela, mais la doctrine ne lui fut d'aucun secours, dans la crise passionnée qu'il traversait. Il ne fut pas guéri du tourment de l'individualisme. Il n'en continua pas moins à chérir sa passion douloureuse et funeste. « Malade vous m'avez trouvé, malade vous m'avez laissé. »

Depuis 1828, il désirait connaître l'abbé de Lamennais. D'octobre 1830 à août 1831, celui-ci reçut à Juilly l'hospitalité de l'abbé de Salinis. Il composait un grand ouvrage de philosophie religieuse. Sainte-Beuve assista à une lecture. « Nous avons été assez favorisés, écrit-il, pour l'entendre durant plusieurs jours de suite... dans une de ces anciennes chambres d'oratoriens, où bien des hôtes s'étaient assis sans doute depuis Malebranche jusqu'à Fouché. » Revenu à Paris, il écrit à Lamennais ce qu'il a répété si souvent, qu'il a senti se réveiller en lui tout ce que le christianisme lui avait inspiré autrefois de sentiments tendres et de respect soumis, mais que des penchants fougueux, des habitudes enracinées ne lui permettent pas d'en faire la règle de sa vie. Il s'accuse de sa faiblesse : « Nul n'est plus faible, dit-il, plus mobile, plus livré que moi à l'intelligence curieuse et à la mobilité des sensations. »

Une amitié se noua entre les deux hommes. Sainte-Beuve publia en 1832 un article sur Lamennais, qu'on trouvera dans *les Portraits contemporains*. *L'Avenir*, que l'abbé avait fondé, défendait la liberté de conscience, d'enseignement, d'association, la liberté de la presse et il fondait la souveraineté du peuple sur la tradition théologique. Victor Hugo et Lamartine y donnaient de leurs œuvres. Quand Lamennais alla à Rome défendre son journal devant le pape, il aurait souhaité d'emmener Sainte-Beuve. Au retour, Sainte-Beuve le trouva sarcastique, fiévreux, rebelle. En juin 1833, le poète regrette de ne pouvoir aller à la Chênais, où vit l'homme « si vénéré,

dont l'amitié avait pour lui des mots si tendres ». En avril 1834, Lamennais, revenu à Paris, demanda à le voir pour une affaire pressante. Sainte-Beuve accourut au bout de la rue de Vaugirard, croisa dans la cour l'archevêque de Paris, trouva Lamennais agité et décidé d'en finir, et reçut de lui pour le publier un mince cahier : c'étaient les *Paroles d'un croyant*. Le livre, que Sainte-Beuve porta à Renduel, « fut comme un coup de canon qu'on tire en mer pour dissiper le brouillard. Il fut manifeste, dès lors, à tous, que Lamennais était entré à pleines voiles dans un océan nouveau ». Ainsi parle Sainte-Beuve. Il essaya d'atténuer le scandale. Espérait-il, par une habile explication, détourner la condamnation ecclésiastique? « Nous sommes, disait-il, trop chrétien et trop catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie de ce grand corps déjà si compromis humainement. »

Deux ans plus tard, Lamennais publia les *Affaires de Rome*, et rompit avec l'Église. Cette rupture eut sur l'esprit de Sainte-Beuve un retentissement plus profond et plus douloureux qu'on ne serait tenté de le croire. Il resta désemparé : « Est-ce bien possible, écrit-il, d'abdiquer brusquement de la sorte, et cela vous était-il permis? Rien n'est pire, sachez-le bien, que de provoquer à la fois les âmes et de les laisser là à l'improviste en les délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. Combien j'ai vu d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés! L'opinion et le bruit flatteur et de nouvelles âmes plus fraîches, comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent; mais je vous dénonce cet oubli, dût mon cri paraître une plainte! »

Les Saint-Simoniens devant les tribunaux, Lamennais hors de l'Église : les expériences religieuses de Sainte-Beuve sont finies; mais elles ont duré de 1829 à 1836. Elles ont coïncidé avec le temps de sa passion; elles s'y sont mêlées. Elles remplissent le roman de *Volupté*, publié en 1834, qui est l'histoire religieuse d'Amaury autant que son histoire sentimentale. On leur doit les études sur *Port-Royal*, commencées avant 1834

puisqu'il en est question dans *Volupté*. La scène pathétique où Amaury donne les derniers sacrements à madame de Couaën est visiblement inspirée par un épisode, pareillement pathétique, de l'histoire de Port-Royal : madame Lemaistre, sur son lit de mort, fut assistée par son fils, M. de Saci, prêtre depuis un an, et qui n'avait pas encore confessé. A tous ces mélanges d'inquiétudes, nous mesurons le désordre et le trouble intime de l'âme de Sainte-Beuve, remuée dans ses profondeurs.

HENRY BIDOU

(*A suivre.*)

LA SIGNATURE DE LA PAIX AVEC L'ALLEMAGNE[1]

Le mois de juin 1919 fut surtout le mois des conditions de paix avec l'Autriche (Saint-Germain) et de la signature de la paix avec l'Allemagne (Versailles). Ce fut encore, pour M. Clemenceau, une période particulièrement lourde, particulièrement pénible. Les soucis de tous genres ne cessèrent de l'accabler et, comme il me le répéta maintes fois, « ce fut une période pendant laquelle la plupart de ses nuits se passèrent dans l'insomnie et le travail cérébral ». Avec les Autrichiens, on peut dire qu'il n'y eut aucune difficulté sérieuse; avec les Allemands, le mois presque tout entier se passa en discussions et ergotages de toute espèce. Jusqu'au 24, on se demanda s'ils signeraient ou ne signeraient pas, et il fallut prendre les mesures les plus sérieuses pour se préparer à toutes les éventualités.

Mais ce ne fut pas tout. Pendant ces mêmes semaines, surgirent des histoires de tous genres : affaire Dorten en Rhénanie, grèves, incidents militaires inquiétants, démêlés avec des généraux, attaques contre le ministère, discussions à nouveau très violentes, très âpres, à la Conférence de la Paix, collaborateurs défaillants en face d'une Chambre énervée et plus que jamais atteinte de la maladie « du portefeuille ministériel »; bref, rien ne manqua au Président qui, heureusement, pendant toute cette période, fut tout à fait en forme au point de vue santé.

1. Les pages que l'on va lire trouveront place dans un ouvrage du général Mordacq, *Le ministère Clemenceau*, qui paraîtra prochainement.

L'affaire Dorten (31 *mai*). — Dès le premier jour du mois les incidents surgirent. On apprit que la veille, 31 mai, le docteur Dorten avait essayé de proclamer, à Wiesbaden et à Coblentz, la République rhénane : sa tentative avait échoué. Malheureusement, elle avait été, sinon appuyée, tout au moins plutôt favorisée par les autorités militaires françaises. Par contre, à Coblentz, le général Liggett, commandant les troupes américaines, s'était nettement opposé à ce mouvement politique et avait pris toutes mesures nécessaires pour le faire échouer. Le 2 juin, MM. Lloyd George et Wilson, au Conseil des Quatre, montraient à M. Clemenceau les rapports qu'ils venaient de recevoir, à ce sujet, des généraux anglais et américains, rapports concluant tous les deux que les autorités militaires françaises n'avaient pas fait preuve, dans cette affaire tout au moins, de la neutralité qui cependant s'imposait en pareil cas.

Et aussitôt, M. Lloyd George d'en profiter pour reprendre la thèse qu'il soutenait à nouveau depuis quelques jours : « Les Alliés devaient renoncer à l'occupation de la rive gauche du Rhin ou, tout au moins, la limiter à un ou deux ans. »

Saisissant naturellement cette occasion, exploitant à fond cet incident, il alla même jusqu'à dire que les généraux français, en Rhénanie, étaient les premiers à intriguer pour faire proclamer une République rhénane. Il est bien certain que, dans cette affaire Dorten, des maladresses furent commises par nos autorités militaires. Ces maladresses furent d'autant plus regrettables qu'elles se produisirent au moment même où M. Lloyd George, revenant sur les décisions prises antérieurement, livrait de furieux assauts à M. Clemenceau pour obtenir une revision des clauses du traité concernant cette question de la Rhénanie. L'affaire Dorten, au point de vue français, fut donc très malheureuse et montra, une fois de plus, combien, en de telles situations, il est indispensable que les autorités qui représentent le gouvernement agissent strictement d'après les directives qu'elles reçoivent de ce dernier.

Il s'en est fallu de peu, en effet, que cette tentative avortée ne nous fît perdre la rive gauche du Rhin.

Mais M. Clemenceau, dès le 29 mai, dès qu'il vit que

M. Lloyd George voulait faire reviser la clause du traité concernant l'occupation de la rive gauche du Rhin, se promit bien de ne pas céder... et il ne céda pas!

Comme on le verra ultérieurement, la lutte dura près de quinze jours. Ce fut seulement le 13 juin que le Président du Conseil obtint gain de cause et put croire que l'on ne reviendrait plus sur cette question.

La cérémonie de Saint-Germain (2 *juin*). — Le 2, eut lieu, au château de Saint-Germain, la cérémonie de la remise des conditions de paix des Alliés aux Autrichiens. Elle n'eut ni l'ampleur, ni la solennité de celle de Versailles, le mois précédent, mais ne manqua ni de grandeur ni d'émotion[1]. Nous, Français, nous ne pouvions nous empêcher, en ces instants, de nous remémorer toute notre histoire et cette lutte, à travers les siècles, de la France contre la maison d'Autriche.

Voilà donc où elle aboutissait et où en était réduite la dynastie des Habsbourg! C'était non pas la défaite, mais la catastrophe complète, l'anéantissement, non seulement pour la famille impériale mais aussi pour le peuple autrichien lui-même. Par le plus grand des hasards, mais en tout cas par une ironie suprême du destin, la salle où se déroula la cérémonie se trouvait être la salle du musée affectée « aux animaux dont la race était éteinte »! Plusieurs d'entre nous ne purent s'empêcher de le faire remarquer. Mais où la cérémonie de Saint-Germain différa complètement de celle de Versailles, ce fut dans l'attitude des délégués.

Autant les plénipotentiaires allemands avaient produit mauvaise impression par leur raideur, leur morgue, leurs jeux de physionomie presque insolents, autant les Autrichiens se montrèrent dignes, réservés, corrects, et cela dès leur entrée dans la salle. Leur président, le chancelier Renner, fit un discours qu'aucun d'entre nous, dans une situation pareille, n'aurait certes désavoué, plein de mesure, de tact et, en somme, excessivement habile[2].

1. Elle fut très courte : la séance ouverte à 12 h. 20 fut levée à 13 h. 15.

2. Dans sa conclusion, « il demandait que les responsabilités fussent établies pour tous les États nés des décombres de l'Autriche-Hongrie et déclarait se fier aux principes de justice dont se réclamaient les nations alliées ».

En revenant à Paris, dans l'auto, M. Clemenceau m'avoua avoir subi la même impression : « Je fus désarmé, me dit-il, par la bonhomie et le tact du chancelier Renner, et, naturellement, je ne pouvais plus que me montrer des plus courtois à l'égard de vaincus qui venaient demander si dignement la note à payer! » Ce fut d'ailleurs, comme nous le sûmes le soir, l'impression générale.

Quoi qu'il en soit, ce contraste entre l'attitude des deux délégations montra, une fois de plus, l'énorme différence qui existe, à tous points de vue, entre le Prussien et les autres Allemands, surtout quand ces Allemands sont des pays rhénans ou du Sud.

Nouvelles difficultés au Conseil des Quatre (3 *et* 4 *juin*). — L'après-midi, M. Clemenceau se rendit, comme de coutume, à la Conférence de la Paix, et le soir, quand il rentra, je vis bien que cela n'avait pas dû marcher; il était encore plus soucieux que de coutume[1]. Cependant, ce soir-là, comme nous avions beaucoup d'affaires à traiter et qu'il était assez tard, il ne me dit rien et je le quittai. Mais, le lendemain matin, comme je l'accompagnais à la gare du Nord, saluer à son départ M. Pessoa, président de la République du Brésil, dans l'auto, à l'aller et au retour, il me parla de tous les ennuis qui l'accablaient en ce moment, et qui le troublaient si profondément dans la lourde tâche qu'il avait à accomplir à la Conférence.

« Voilà une semaine, me dit-il, qui se présente particulièrement dure. J'ai tout contre moi, des grèves qui éclatent un peu de tous les côtés. Avec cela, ce peuple devient véritablement fou. Il se rue sur les plaisirs et, pour s'amuser, paie sans compter tout ce qu'on lui demande. Hier encore, le préfet de police me citait une fête, à Paris, dans un quartier populaire, où les ouvriers sont allés jusqu'à payer cinq francs pour un tour de chevaux de bois. Si cela continue, la cherté

1. En cette séance M. Lloyd George, revenant sur l'occupation de la Rhénanie, qu'il avait cependant déjà acceptée, déclara « que si l'armée allemande était réduite à 100 000 hommes, il était complètement ridicule de maintenir un corps d'occupation de 200 000 hommes sur le Rhin. Il en résulterait une dépense de 100 millions de livres sterling pour l'Allemagne et il ne resterait plus rien pour les réparations ». (Baker, *Règlement franco-allemand*, p. 62.)

de la vie va monter dans des proportions insensées. Qu'il y ait une certaine détente après cette longue campagne, cela s'explique, mais il faut pourtant que tous ces poilus, qui sont démobilisés, se rendent bien compte que le meilleur moyen pour eux de faire baisser la vie est de se mettre le plus tôt possible au travail.

» Enfin, au Conseil des Quatre, M. Lloyd George, qui, depuis quelques semaines, est devenu très nerveux, déclare qu'il ne *peut* pas tenir ses engagements[1]! Alors, il n'avait qu'à ne pas les prendre! Enfin la discussion s'est envenimée et il a prononcé des paroles graves et surtout peu courtoises à l'égard de la France et de l'Amérique, Wilson est très mécontent. C'est donc peut-être la rupture avec l'Angleterre. Quant à l'Amérique, elle restera certainement de notre côté. Enfin, comme bouquet, en face de tout cela, les Allemands font partout répandre le bruit qu'ils ne signeront jamais de telles conditions de paix. Voilà le bilan de la semaine, sans compter... le reste, que vous connaissez aussi bien que moi. »

M. Clemenceau passa l'après-midi de la journée du 3 juin au Conseil des Quatre et, le soir, je le trouvai assez soucieux. Cette séance fut consacrée en effet, en très grande partie, à la Pologne et surtout à la question du plébiscite pour la Haute-Silésie. Au dire du Président, jusque-là il avait cru pouvoir compter, pour cette question, sur l'appui de M. Wilson et avait espéré ainsi venir à bout de l'intransigeance de M. Lloyd George. Mais, hanté depuis une quinzaine de jours par l'idée que les Allemands ne signeraient pas le traité[2], ce dernier saisissait maintenant toutes les occasions pour essayer de faire adoucir les conditions concernant l'Allemagne. Au cours de cette discussion du 3 juin, M. Clemenceau se rendit très bien compte que M. Lloyd George avait certainement agi sur M. Wilson, qui semblait maintenant accepter en principe

1. Allusion surtout à la frontière orientale de l'Allemagne, dont M. Lloyd George voulait faire modifier le tracé arrêté précédemment par le Conseil des Quatre.

2. Cette idée, passée à l'état d'obsession, le rendait particulièrement nerveux. Nous apprîmes que, le 1er juin (un dimanche), il avait réuni un conseil de cabinet d'où il était sorti très excité et à la suite duquel il avait eu une longue entrevue avec M. Wilson, le suppliant de venir immédiatement avec lui trouver M. Clemenceau. M. Wilson avait refusé.

cette idée du plébiscite pour la Haute-Silésie. « Encore une désillusion de plus », me déclara ce soir-là le Président en me narrant la discussion.

Le plébiscite en Haute-Silésie (5 *juin*). — La séance du 5 juin fut encore une journée pénible pour M. Clemenceau. Ainsi qu'il me le répéta maintes fois, pendant cette période, ce retour sur le passé, ces modifications au traité, que M. Lloyd George ne cessait de réclamer, le mettaient, lui, Clemenceau, représentant de la France, dans une situation excessivement délicate. Il lui semblait, en toute conscience, commettre une mauvaise action et il ne pardonnait pas à M. Lloyd George ces tergiversations qui, en réalité, n'étaient que des manquements à la parole donnée.

C'est ainsi que ce jour-là, 5 juin, M. Paderewski fut convoqué devant le Conseil des Quatre pour donner son avis sur la question du plébiscite en Haute-Silésie. Avec sa belle conscience d'honnête homme, le président du Conseil polonais ne put s'empêcher de déclarer combien il était étonné qu'on lui posât une telle question, le texte du traité n'ayant jamais fait mention d'un plébiscite. En tout cas, il affirma hautement qu'il considérait un plébiscite comme une véritable iniquité et que, s'il était imposé à la Pologne, il donnerait sa démission de président du Conseil. On comprend que, devant l'indignation si justifiée de M. Paderewski, M. Clemenceau qui, cependant, s'était opposé de toutes ses forces à cette concession faite aux Allemands, ait profondément souffert de son impuissance.

Quoi qu'il en soit, dès ce moment il comprit qu'il fallait s'incliner devant l'opinion de ses trois collègues et que la question était réglée.

Mission à Chantilly (4 *juin*). — Le 4, je me rendis à Chantilly trouver le maréchal Pétain de la part du Président. Je le mis d'abord au courant de la situation — à tous points de vue — car M. Clemenceau tenait essentiellement à ce qu'il fût très exactement renseigné; puis je lui transmis les intentions du Conseil des Quatre dans le cas où l'on serait obligé de recourir « à la manière forte » vis-à-vis des Allemands. Il serait alors

absolument nécessaire d'y employer tous nos moyens, aussi bien en matériel qu'en hommes, donc utiliser à bloc autos, avions et tanks. En un mot, ne pas faire les choses à demi. Ce ne serait pas une simple démonstration, mais une véritable opération de guerre, qu'il faudrait mener énergiquement et surtout très rapidement. Dans ces conditions, il était fort probable que les Allemands céderaient presque tout de suite, tandis que, s'ils constataient qu'on lésinait sur les moyens, ils essayeraient encore de résister. Alors ce pourrait être une nouvelle effusion de sang, ce qu'il fallait à tout prix éviter. Le maréchal Pétain me montra l'ordre de bataille qu'il avait fait établir et qui était des plus rassurants. Je le mis également au courant des intrigues d'un certain général contre M. Clemenceau et, lui aussi, fut d'avis qu'il était sage de ne pas faire un éclat en ce moment.

Nous parlâmes encore d'autres questions, et, en particulier, de nouvelles menées politiques dont le bruit était venu jusqu'à Chantilly. Le Maréchal me dit combien il était heureux de vivre loin de ces milieux parisiens si dangereux pour les généraux... surtout quand ils étaient maréchaux.

Je ne pus que lui répondre à quel point, personnellement, je l'enviais!

Les intrigues contre M. Clemenceau (7 *juin*). — A Paris, on fulminait contre le Conseil des Quatre et le traité de paix. A un dîner donné à l'Élysée, le 7 juin, une haute personnalité militaire, en présence de députés qui me le répétèrent, disait à haute voix que ce traité était une véritable honte, que M. Clemenceau était à bout et incapable de diriger les délibérations de la Conférence de la Paix, que les clauses du traité avaient donc été préparées par son entourage qui n'y connaissait rien, pas plus au point de vue politique qu'au point de vue militaire, que jamais le Parlement ne ratifierait un pareil acte et que, d'ailleurs, on espérait bien que la Chambre renverserait bientôt le ministère, ce qui était encore le meilleur moyen de faire modifier le traité avant qu'il ne fût signé par les Allemands, etc.

Je ne parlai pas de cet incident à M. Clemenceau qui, à ce moment-là, était aux prises avec des difficultés de tous genres.

Les grèves, depuis le commencement du mois, éclataient un peu de tous les côtés et, à Paris notamment, elles menaçaient de prendre une extension inquiétante. Cependant, vers le 9, elles présentèrent une meilleure tournure et finirent, dans la deuxième quinzaine du mois, par cesser complètement.

Du côté de la Chambre, les attaques ne cessaient pas et cela, la plupart du temps, pour les motifs les plus futiles. M. Jeanneney, à la suite d'une séance où il avait été mis en cause personnellement et où un cas de conscience assez délicat s'était posé pour lui, demandait instamment à ne retourner à la Chambre que le moins souvent possible. M. Abrami, sous-secrétaire d'État à la Guerre, très occupé à ce moment par les questions d'ordre administratif, ne pouvait guère, de son côté, assister à toutes les séances, et M. Clemenceau était à la Conférence de la Paix! L'opposition en profitait donc pour poser au gouvernement les questions les plus insidieuses.

Partout d'ailleurs, aussi bien dans l'opinion publique que dans les milieux militaires ou politiques, régnait une très grande nervosité. L'attitude inexplicable des Allemands, leurs demandes continuelles de nouveaux délais, la mauvaise foi de leur presse, les discussions qu'elle soulevait sur des faits acquis, avaient fini par exaspérer tout le monde et les nerfs en supportaient les conséquences. En résumé, un peu partout régnait sinon du mécontentement, tout au moins un certain malaise, et la masse, comme toujours en France, ne voyant pas réaliser immédiatement ses aspirations, se tournait vers le gouvernement et s'en prenait à lui.

Voyage de M. Lloyd George à Verdun (10 *juin*). — Le Conseil des Quatre ayant décidé de ne pas siéger pendant les fêtes de la Pentecôte, M. Lloyd George, suivant son habitude, demanda aussitôt à M. Clemenceau qu'on organisât pour lui un voyage dans le genre de celui qu'il avait fait, en mai, dans la région de Lassigny et qui l'avait vivement intéressé. Nous lui préparâmes aussitôt un itinéraire tracé encore dans les bons endroits. Cette fois, la région de Verdun fut choisie. Il partit avec une suite de six ou sept personnes dont quatre dames. Arrivés à Verdun, les voyageurs furent tellement émus par l'immense champ de bataille qu'ils voulurent le

parcourir en entier et cela en une seule journée. Ils en revinrent absolument fourbus, à un tel point qu'au retour, à Châlons-sur-Marne, la plupart durent abandonner les autos pour prendre le train. En tout cas, M. Lloyd George revint encore, cette fois, très troublé par les scènes d'horreur que présentait le fameux terrain de carnage.

Le projet d'opérations contre les Allemands (10 *juin*). — Le 10, — c'était, autant que je me le rappelle, le mardi de la Pentecôte, — le maréchal Foch eut, dans la matinée, une longue entrevue avec le Président. En redescendant, il passa à mon bureau et me raconta qu'il venait d'examiner très en détail, avec lui, la situation générale et en particulier celle de la Pologne. Cette situation, à son avis, ne pouvait se prolonger. La nation et l'armée étaient lasses des atermoiements des Allemands et l'opinion publique, en France, était très montée contre M. Wilson, à qui elle attribuait, en grande partie, la longueur des négociations pour l'établissement du traité de paix. En somme, depuis l'armistice, sept mois étaient déjà écoulés et le pacte avec l'Allemagne n'était pas signé; il fallait donc en finir. D'ailleurs cet état de guerre coûtait plus de 60 millions par jour à la France. Enfin, du côté de la Pologne, la situation devenait grave. Il était avéré que plus de 300 000 Allemands armés étaient répartis, en petits groupes, le long des frontières de ce pays. Si l'on n'agissait pas immédiatement, ils écraseraient les Polonais dès que les troupes alliées auraient quitté les régions occupées. Il fallait agir et agir vite, donc obliger les Allemands, quoi qu'il arrive et malgré nos alliés s'il le fallait, à signer immédiatement le traité.

Il fut convenu alors entre M. Clemenceau et le Maréchal que si, le 25 au plus tard, les Allemands n'avaient pas accepté les conditions proposées, on entrerait aussitôt en action. Il fut décidé, en conséquence, que le Maréchal se rendrait le plus tôt possible, et en tout cas avant le 18, à Kreuznach, ville prévue dans le projet d'opérations comme Q. G. initial du commandant en chef des armées alliées.

D'autre part, le Conseil des Quatre préviendrait les Allemands qu'on leur donnait jusqu'au 24, dernière limite, pour

faire connaître leur réponse. Cette fois, tout le monde était d'accord pour en finir. Nous nous entretînmes ensuite du projet d'opérations éventuel, de questions concernant la réorganisation de l'armée, et, enfin, de l'arrêt du transport des troupes polonaises par les Allemands. Ces derniers, en effet, sous des prétextes plus ou moins futiles, absurdes même, voulaient empêcher certains trains transportant des troupes polonaises provenant de Paris de traverser l'Allemagne. D'après des renseignements qui m'étaient arrivés des Affaires étrangères, le matin même, je pus affirmer au Maréchal que les Allemands, une fois de plus, s'étaient inclinés devant un télégramme très ferme du Conseil des Quatre et que les transports reprendraient le 12 ou le 13 courant.

Au cours de toute cette entrevue, je constatai, avec une très grande satisfaction, que le Maréchal emportait de sa visite au Président une excellente impression et qu'il avait tout son calme et toute sa sérénité habituels. J'en fus d'autant plus heureux que le matin même, au bois de Boulogne, lors de ma promenade habituelle à cheval, j'avais rencontré le général Weygand qui m'avait rapporté certains faits qui m'avaient fort inquiété à ce sujet. Une fois de plus, je lui avais demandé de m'aider à maintenir la bonne harmonie entre le Maréchal et le Président. Il y avait donc de fortes chances pour que le général Weygand, passant de suite à la réalisation, ait pu glisser quelques mots de notre entretien au Maréchal avant son départ pour la rue Saint-Dominique.

La question des réparations (6 *au* 10 *juin*). — Le Conseil des Quatre avait repris ses séances habituelles. Du 6 au 10 juin on s'occupa principalement de la question des réparations[1]. Depuis fin mai, on bataillait à ce sujet sans pouvoir s'entendre. Les experts financiers étaient à la fête. Presque chaque jour une nouvelle note ou un nouveau rapport leur était demandé par leurs chefs de gouvernement respectifs. Ils étaient devenus « les maîtres de l'heure ».

On se rappelle que M. Lloyd George, d'abord partisan du forfait, s'était laissé peu à peu convaincre par les arguments

1. On poursuivit également l'étude des questions de Fiume, de la frontière germano-polonaise et de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations.

très nets, très précis, très ardents aussi, de MM. Clemenceau, Loucheur et Tardieu. M. Orlando s'était rangé assez facilement aux côtés de la France. Quant à M. Wilson, sa résistance fut longue, mais, d'après ce que me confia M. Clemenceau, on sentait très bien qu'il n'y avait pas chez lui de parti pris et qu'au fond, ce qu'il voulait, c'était de trouver le meilleur moyen de faire payer par les Allemands, dans le minimum de temps, à la France et aux Alliés, les sommes énormes qu'ils leur devaient comme réparations.

On pouvait d'ailleurs ajouter que, dans cette question, l'Amérique était complètement désintéressée.

Aussi, dès que M. Clemenceau fut arrivé à convaincre M. Wilson que la France, pour être payée intégralement, ne voyait qu'un moyen : recourir à une Commission de réparations, celui-ci avait-il cessé toute opposition et donné son adhésion.

La thèse française avait donc été insérée dans le traité (art. 232). Mais M. de Brockdorff-Rantzau, dans ses contre-propositions du 29, avait soulevé à nouveau la question du forfait, demandant instamment que celui-ci fût accordé à l'Allemagne. M. Lloyd George, par un de ces revirements dont il était coutumier, s'était déclaré alors à nouveau partisan de cette formule, entraînant M. Wilson à ses côtés dans ce retour offensif.

Cette volte-face avait exaspéré M. Clemenceau et, dans les premières séances de juin, il avait été impossible de s'entendre. Le Président rappelait d'ailleurs constamment qu'il ne pouvait admettre que l'on revînt sur des points déjà résolus par les Quatre.

Il reprit la question aux séances des 6, 7, 8 et 9 juin et, peu à peu, à force de patience, il finit par convaincre ses deux partenaires. M. Wilson, le premier, se rendant compte de l'importance que la France attachait à cette question, déclara « que, puisque les propositions de l'Amérique décidément déplaisaient à la France, il les retirait ».

M. Lloyd George résista plus longtemps mais le 9 juin, débarrassé de son mauvais génie, M. Keynes, conseiller financier de la délégation britannique (qui avait donné sa démission la veille), il accepta à nouveau la thèse française. Cette fois

la question des réparations était définitivement tranchée. On a pu constater que les efforts de M. Clemenceau y étaient pour beaucoup[1].

Le plébiscite en Haute-Silésie (11 *juin*). — Cependant M. Clemenceau, tout en n'ayant plus grand espoir d'empêcher le plébiscite en Haute-Silésie, fit une dernière contre-attaque à ce sujet, au cours de la séance du 11 juin. Il demanda à ses collègues d'entendre la Commission des affaires de Pologne. M. Lloyd George, flairant le danger, s'y opposa tout net, puis, devant l'insistance des autres membres du Conseil, finit par y consentir. Mais ce jour-là encore, malgré les efforts de M. Clemenceau, les trois autres membres se montrèrent irréductibles sur la question de principe et la discussion finit par se limiter à la date à laquelle serait effectué le plébiscite, M. Clemenceau étant partisan d'y procéder le plus tôt possible, les autres membres, au contraire, estimant qu'il y avait intérêt à en retarder la réalisation à une ou deux années. Comme on ne put s'entendre, on décida de demander les avis de MM. Paderewski et Dmowski (ce dernier ministre des Affaires étrangères de Pologne). Convoqués le 14 juin, ils furent complètement de l'avis de M. Clemenceau, mais les trois autres membres du Conseil maintinrent la nécessité d'un délai et, sur la proposition de M. Wilson, ce délai fut porté de six à dix-huit mois.

La question de la Rhénanie (13 *juin*). — Entre temps, au Conseil des Quatre, la bataille pour la question de la Rhénanie continuait. Le 13 juin, M. Clemenceau finit par lancer l'attaque décisive et obtint enfin gain de cause. Depuis quinze jours M. Lloyd George ne cessait d'intervenir pour obtenir la renonciation des Alliés à l'occupation de la rive gauche du Rhin, demandant qu'au pis aller elle fût limitée à une durée de deux années au maximum, les événements venant de montrer que la Rhénanie serait toujours « un foyer d'intrigues et un danger pour la paix de l'Europe ».

Mais M. Clemenceau se montra irréductible, ne cessant de répéter : « Il m'est impossible d'accepter que l'on revienne sur ce qui a été décidé. Si vous allez devant votre parlement,

1. Cf. Baker, *op. cit.* (p. 225).

j'irai devant le mien et, au besoin, je démissionnerai, mais, bien entendu, en en faisant connaître les raisons exactes au monde entier. Jamais, vous entendez, jamais je n'accepterai ce que vous proposez. »

Sa ténacité fut, une fois de plus, récompensée et, à cette séance du 13 juin, M. Lloyd George finit par céder. M. Clemenceau fut obligé toutefois, sur les instances mêmes de M. Wilson, de faire la concession réclamée par le Premier anglais, concession qu'il est indispensable de rappeler puisque c'est en s'appuyant sur elle que les Allemands, en 1930, ont réclamé et obtenu l'évacuation de la Rhénanie. Il fut donc décidé que :

« Si l'Allemagne, avant l'expiration du délai de quinze ans, donnait des preuves certaines de bonne volonté et des garanties suffisantes, les puissances alliées et associées seraient prêtes à se mettre d'accord, pour fixer à une date plus rapprochée le terme de la période d'occupation. »

Cette déclaration fut insérée dans le traité (art. 231) sous la forme suivante : « Si, avant l'expiration de la période de quinze années, l'Allemagne satisfait à tous les engagements résultant pour elle du présent traité, les troupes d'occupation seront immédiatement retirées. »

La question paraissait donc définitivement réglée, ou du moins M. Clemenceau était en droit de le croire. Il eut cependant à soutenir un nouveau retour offensif de M. Lloyd George.

Le 25 juin, c'est-à-dire trois jours avant la signature du traité, le Président voyait soudain apparaître, rue Saint-Dominique, M. Lloyd George qui lui déclarait tout net « que décidément personne en Angleterre ne voulait accepter l'occupation de la Rhénanie et que, par conséquent, il ne pourrait signer le traité. »

Outré, le Président se rendit aussitôt chez M. Wilson, auquel il fit part de la nouvelle volte-face du Premier anglais. Non moins indigné, le président des États-Unis répondit qu'il en faisait son affaire. Dans une entrevue immédiate avec Lloyd George, il lui déclara nettement « que la parole donnée doit être aussi sacrée pour les peuples que pour les individus et qu'en conséquence, s'il ne voulait pas signer le traité, lui, Wilson, s'embarquerait immédiatement pour les États-Unis

et, dans une déclaration *urbi et orbi*, ferait connaître les motifs de son départ. »

M. Lloyd George, devant un tel argument, finit par céder : il était temps, grand temps, puisque — comme on l'a vu — cette série de scènes eut lieu le 25 juin et que le traité fut signé trois jours après[1].

On a quelquefois qualifié les négociations de la Conférence : « Le drame de la paix. » Les scènes précitées montrent qu'il n'y a peut-être là rien d'exagéré!

Attaques contre le ministère (10-15 *juin*). — Les quelques jours qui suivirent les fêtes de la Pentecôte furent aussi des jours de fièvre. Cette période d'attente, qui dura jusqu'au 22, se déroula dans une atmosphère particulièrement lourde à tous points de vue. Partout, la nervosité et l'agitation battirent leur plein. A la Chambre, sinon ouvertement, tout au moins dans les couloirs, — ce qui est encore bien plus dangereux, — les attaques contre le ministère reprirent, plus insidieuses et plus âpres que jamais. Tout était prétexte à critiques, et, comme le Président, plus absorbé que jamais par la Conférence, avait fait comprendre qu'il ne pouvait passer son temps à écouter les doléances de Messieurs les parlementaires, ceux-ci ne décoléraient pas. C'est à ce moment surtout que l'on cria « à la Dictature! » Quelques « amis » du Président commençaient à admettre qu'il était vraiment débordé, que, d'autre part, certains de ses collaborateurs, dans le ministère, étaient tout à fait insuffisants et qu'en conséquence il devenait nécessaire de procéder à un remaniement ministériel où, bien entendu, leur place était tout indiquée. L'un d'eux même, qui passait — et à juste titre — pour un des familiers de M. Clemenceau, ne se contentait plus éventuellement du ministère de la Guerre, qui, jusque-là, paraissait devoir lui échoir de droit, mais estimait qu'après la signature de la paix, le Président devait se retirer et lui passer la présidence du Conseil.

Tous ces bruits de couloir m'étaient rapportés par des amis à moi (de vrais, ceux-là, et qui n'avaient pour toute ambition que de bien servir leur pays), et j'en étais profondément écœuré. Je n'en parlais pas au Président, qui était d'ailleurs

1. Arrangement rhénan du 28 juin 1919, annexé au traité de Versailles.

renseigné à ce sujet par le cabinet civil. A quoi bon, pensais-je, lui retourner le fer dans la plaie? Puis, nous avions à nous occuper d'affaires plus sérieuses et plus intéressantes que toutes ces basses mesquineries. D'ailleurs, les hommes ne seront-ils pas toujours des hommes?

Ensuite, ce furent les grèves qui s'étaient apaisées à un moment, puis qui, après ces fêtes de la Pentecôte, reprirent à nouveau, surtout à Paris. J'eus, à ce sujet, de nombreuses entrevues avec MM. Loucheur, Raux et le général Berdoulat et, comme d'habitude, nous fîmes tous nos efforts pour que le Président n'eût à s'en occuper que le moins possible. Il y eut encore un soubresaut vers la fin du mois, mais, enfin, tout se calma.

MM. Wilson et Lloyd George contre le maréchal Foch. — Au Conseil des Quatre, le baromètre également tourna très vite à l'orage et avec beaucoup d'électricité dans l'air. Mais, cette fois, l'orage éclata contre le maréchal Foch.

M. Lloyd George était revenu de son voyage à Verdun assez souffrant. Par contre, cette leçon de choses avait produit son effet et M. Clemenceau le trouva presque transformé et animé, en tout cas, de meilleures intentions à l'égard de la France. Le voyage de Verdun, nous l'avons remarqué maintes fois, a toujours eu un effet des plus salutaires sur les illustres étrangers qui sont allés le faire. Et cela se conçoit d'ailleurs : ce sont la Marne et Verdun qui, au point de vue du monde entier, représentent les deux digues qui ont arrêté net la barbarie allemande. Ces points géographiques sont, en quelque sorte, le pendant des plaines catalauniques où les Huns, il y a deux mille ans, trouvèrent également quelqu'un qui leur cria : « On ne passe pas! »

Quant à M. Wilson, l'attitude insolente de la délégation allemande à la séance de Versailles et, d'autre part, l'acharnement que mettait le gouvernement allemand à retarder la signature de la paix, en présentant des arguments toujours inspirés par une mauvaise foi insigne, avaient fini par le rendre plus conciliant. Il commençait à se rendre compte qu'il ne connaissait pas les Allemands et qu'il fallait absolument, pour en finir avec ce traité de paix, descendre un peu des régions

de l'idéal pour se lancer dans celles de la réalité. Quoi qu'il en soit, M. Lloyd George et lui, en cette mi-juin, étaient très mortifiés, blessés même, des critiques que certaine partie de la presse française ne cessait d'adresser au Conseil des Quatre, surtout sur sa manière de travailler. A tort ou à raison, ils en attribuaient l'origine principalement au maréchal Foch et à son état-major, qui, évidemment, par leur intempérance de langage, prêtaient le flanc à cette accusation. Aussi, toutes les fois que le maréchal Foch fut appelé devant le Conseil pour fournir certains renseignements d'ordre militaire, les deux chefs de gouvernement américain et anglais lui firent-ils grise mine. Il y eut même, certain jour, un incident, auquel fut mêlé le général Weygand qui accompagnait le Maréchal, et que M. Clemenceau eut beaucoup de mal à arranger. En tout cas, en plusieurs occasions, M. Clemenceau dut prendre énergiquement la défense du Maréchal français, que MM. Wilson et Lloyd George traitaient assez durement.

Le 16, à 11 heures, j'allai trouver M. Wilson, de la part du Président, pour régler certaine affaire des plus urgentes et assez délicate; je le trouvai peut-être mieux portant que la dernière fois que je l'avais vu, mais, par contre, le regard me parut perdre, de plus en plus, de son énergie et de sa profondeur.

La réponse des Alliés aux contre-propositions allemandes (16 *juin*). — Ce même jour (16 juin) la réponse des Alliés aux contre-propositions que les Allemands leur avaient adressées fut remise officiellement au comte de Brockdorff.

Cette réponse, sous forme de lettre signée par M. Clemenceau *au nom de toutes les puissances alliées et associées*, constitue un document d'une portée morale énorme. C'est le réquisitoire le plus terrible, le plus juste et aussi le plus documenté qui existe dans l'histoire contre l'Allemagne, ses responsabilités et ses inqualifiables procédés de guerre

On ne pouvait être plus catégorique. Toutes les objections et contre-propositions des Allemands étaient rejetées en bloc.

La note fut remise aux Allemands à 18 h. 50 par M. Dutasta qui les informa qu'ils avaient un délai de cinq jours pour faire connaître leur réponse définitive.

Le lendemain, nos ennemis demandèrent un délai supplémentaire : quarante-huit heures de plus leur furent accordées.

Les pourparlers avec l'Autriche et la Turquie (16-17 *juin*). — Le soir de ce même jour 16 juin, le docteur Renner, chef de la délégation autrichienne, fit remettre à M. Dutasta les contre-propositions de son gouvernement[1].

Le lendemain 17, le Conseil suprême entendit la délégation ottomane, qui était arrivée à Paris le 12 et qui avait demandé à exposer, le plus tôt possible, ses revendications.

Damid Férid Pacha, chef de la délégation, exposa la thèse suivant laquelle les Jeunes-Turcs étaient complètement responsables de la politique suivie depuis cinq ans par la Turquie, et en toute justice le peuple turc ne pouvait en subir les conséquences. La délégation protestait donc, par avance, contre toute amputation d'une partie du territoire ottoman. Les Alliés trouvèrent évidemment qu'un tel raisonnement dénotait, chez leurs auteurs, peut-être une certaine naïveté, mais en tout cas une fourberie incontestable[2].

Un dîner à Chantilly (19 *juin*). — On était toujours très perplexe sur les intentions des Allemands qui continuaient — surtout dans leur presse et la presse américaine — à « bluffer » tant qu'ils pouvaient et à déclarer qu'aucun ministre allemand ne consentirait à signer de telles conditions de paix. M. Clemenceau était par contre convaincu qu'ils finiraient, comme toujours, par se soumettre à la volonté des Alliés, mais, suivant ses habitudes de véritable homme de gouvernement, qui ne veut rien laisser au hasard et cherche à prévoir les événements, à les dominer au lieu de se laisser conduire par eux, il tint à s'assurer lui-même que tout était prêt en cas de refus de Berlin. Le 19, nous allâmes donc à Chantilly dîner avec le maréchal Pétain.

Le Président était d'excellente humeur. C'était d'ailleurs

1. Les plénipotentiaires autrichens étaient arrivés à Saint-Germain le 14 mai.

2. Il est utile de rappeler que la délégation turque n'avait pas été convoquée à Paris par les Alliés : c'était elle qui avait adressé une demande instante pour être autorisée à s'y rendre.

toujours une grande joie pour lui d'aller passer quelques heures avec le Maréchal, dont il appréciait tout particulièrement la belle âme et la fidélité inébranlable à ses amis, surtout quand ils étaient malheureux. Dans l'auto, à l'aller et au retour, nous causâmes longuement, tranquillement, sans crainte des oreilles indiscrètes, de toutes les questions à l'ordre du jour. M. Clemenceau, je le vis aussitôt, était très au courant des intrigues parlementaires du moment et, notamment, des attaques qui se préparaient pour renverser le ministère. « Je sais parfaitement, me dit-il, qu'à la Chambre, on mène la campagne, sinon pour me renverser, tout au moins pour obtenir de moi que je quitte le pouvoir après la signature de la paix. Personnellement, je ne demanderais certes pas mieux et je passerais la main de très grand cœur, mais à qui? je ne vois véritablement personne pour prendre le gouvernail.

» Tout n'est pas fini. Avec mes trois compères du Grand Conseil, on aura encore du fil à retordre, d'autant plus que, comme vous l'avez vu, on revient souvent sur la parole donnée et sur des textes considérés par moi comme absolument définitifs. Ce qui est le plus curieux, — du moins pour le vulgaire, car, en ce qui me concerne, je suis fixé sur les trahisons politiques, — c'est que toute cette affaire est menée par un homme qui passe pour être mon ami et avoir toute ma confiance, et cet homme marche avec les personnalités militaires que vous connaissez également très bien. C'est lui, paraît-il, qui me succéderait à la présidence du Conseil. Mais vous avez pu l'apprécier. Il n'a aucune volonté, aucun caractère. Il est incapable de prendre une décision, même moyenne. Il ne tiendrait pas deux minutes devant des hommes comme Wilson et Lloyd George qui, chacun dans son genre, représentent « des énergies ». Ils se joueraient de lui comme un chat d'une souris. Et voilà tout ce qu'ils ont trouvé pour me remplacer! Ce n'est vraiment pas fort.

» Décidément, comme vous le répétez bien souvent : les militaires n'entendent rien à la politique, et c'est très heureux. Mais alors, qu'ils n'en fassent pas, qu'ils prennent Pétain comme exemple. Il n'en a certes jamais fait, et cela ne l'a pas empêché d'arriver Maréchal. Je sais aussi qu'un ou deux de mes collaborateurs, ministres ou sous-secrétaires d'État,

et ce sont, bien entendu, les meilleurs, ont manifesté l'intention de se retirer après la signature de la paix. Les motifs qu'ils invoquent sont d'autant plus respectables que l'un d'eux est venu avec moi sans aucune ambition personnelle. Il aurait pu faire beaucoup mieux. Je ne lui en voudrai pas. Je ne me souviendrai que des services rendus, mais je lui dirai quand même, s'il met son projet à exécution, que ce n'est pas à son honneur, car, lorsqu'on s'est attelé à une tâche comme celle-là et dans des moments pareils, on n'abandonne pas ainsi le chef d'équipe, surtout quand il est votre ami.

» Enfin, qu'amis et ennemis fassent ce qu'ils voudront. J'ai donné à mon pays, depuis que je suis au pouvoir, tout ce que je pouvais lui donner, et cela, à tous points de vue, santé, cœur et cerveau. Au cours des quelques mois pendant lesquels il a encore besoin de moi, je suis prêt à lui donner encore plus, et, bien entendu, tout ce qui sera nécessaire. Si le Parlement estime que, dès maintenant, on peut se passer de mes services, qu'il le dise. Je m'inclinerai sans un mot de récrimination : le pays jugera. Quant aux Allemands, je suis sans inquiétude; ils ont agi en sous-main auprès de nos Alliés et constaté qu'en ce moment il n'y a plus rien à faire. Par conséquent, à la dernière minute, ils mettront les pouces et signeront. »

Une fois de plus, je constatai que cet homme, à qui l'on avait fait si gratuitement une réputation de dureté et de sécheresse de cœur, était toujours pris précisément par ce cœur et qu'au milieu de toutes ces attaques, de toutes ces intrigues politiques, ce qui le touchait le plus et lui faisait vraiment de la peine, c'était de voir des hommes à qui il avait donné confiance et amitié parler ouvertement de le quitter, au moment où il avait besoin d'eux plus que jamais.

Précisément, dans cette deuxième quinzaine de juin, je souffrais à nouveau et presque sans répit de mes blessures, à un tel point que, moi aussi, j'avais tout naturellement pensé à demander au Président, après la signature de la paix, d'aller me soigner pendant quelque temps. Mais, à la suite de cette conversation, non seulement je renonçai pour le moment à mon projet, mais j'allai trouver les personnages qui avaient pensé à se retirer à cette époque et j'obtins finalement qu'eux aussi res-

teraient aux côtés du Président, tant qu'il aurait besoin d'eux.

A Chantilly, nous dînâmes à la villa Saint-Denis, habitation du maréchal Pétain. Le repas eut lieu en petit comité. Y assistaient seuls les commensaux habituels du Maréchal, c'est-à-dire le général Buat, le colonel Duchêne, les deux officiers d'ordonnance et, enfin, son fidèle chef de popote, le capitaine Molinié. Le dîner fut très cordial, très gai. On a quelquefois parlé de la froideur du maréchal Pétain et en particulier « de la chaleur peu communicative » des repas qu'il présidait. Ce fut peut-être vrai pour certaines agapes officielles, auxquels assistaient les gens qui ont répandu cette légende, mais, quand le Maréchal avait à sa table des personnes qui lui étaient vraiment sympathiques, il n'y avait pas de causeur plus gai que lui. C'était le cas ce soir-là, car M. Clemenceau, lui aussi, se sentant dans un milieu de toute confiance et d'affection sincère, était plus en verve que jamais. Il nous raconta maintes histoires, d'autant plus intéressantes pour nous qu'elles roulaient sur des contemporains des plus connus.

Après le dîner, on causa sérieusement. Comme toujours, M. Clemenceau mit le Maréchal au courant de tout ce qui se passait à Paris et lui posa ensuite des questions sur le projet d'opérations. Des réponses du Maréchal il résultait que l'accord était complet entre le commandant en chef des Alliés (maréchal Foch) et les commandants des armées alliées. Tout était prêt au point de vue matériel, munitions et ravitaillement. On pouvait donc attendre, en toute tranquillité, la réponse des Allemands, quelle qu'elle fût. Le Maréchal exprima simplement le désir que le maréchal Foch, conformément à ses fonctions de commandant en chef des Alliés, donnât des ordres d'ensemble, mais ne s'immisçât pas dans le commandement des différentes armées et, en particulier, dans celui de l'armée française. Il annonça enfin au Président qu'il avait l'intention de quitter Chantilly le lendemain pour se rendre à Metz où il allait installer son Q. G. Nous partîmes de Chantilly vers 10 h. 30 et, à minuit, nous étions couchés.

La période d'attente (20-22 *juin*). — Les journées des 20[1] et

1. Dans la nuit on apprit que M. Orlando venait d'être renversé. Motif : au cours des négociations à Paris il n'aurait pas soutenu avec assez d'énergie les

21 juin furent assez calmes. Je dis assez calmes parce que, si le Président et nous tous, de son entourage, avions, comme toujours, la confiance suprême et par conséquent « le sourire », par contre, à Paris, et cela dans presque tous les milieux, on était très nerveux. Aussi, pendant ces deux journées, fûmes-nous assaillis de visites et, malgré tous les subterfuges employés pour les éviter, nous fûmes bien obligés d'en subir quelques-unes.

Le Président lui-même eut beaucoup de mal à y parer et subit de tels assauts, à ce point de vue, que, dès le 20 au soir, il me déclarait que, s'il n'y avait rien de nouveau avant dimanche (le 22), il en profiterait pour s'enfuir et passerait la journée loin de Paris. C'était la première fois que cela allait lui arriver, mais ce n'était qu'en fuyant qu'il voyait la possibilité d'esquiver de tels coups... C'est ce qu'il fit d'ailleurs.

La journée du 21 se passa mal entre le Président et moi; nous eûmes plusieurs discussions, toujours les mêmes d'ailleurs, et peu graves, car, une fois qu'elles étaient passées, comme dans les ménages très unis, nous n'en étions que meilleurs amis. Il voulut me charger de questions assez délicates, complètement du ressort de certains ministres, sous prétexte que, traitées par eux, la solution ne lui avait pas donné satisfaction. Quand j'avais un peu de temps à moi, je m'en chargeais très volontiers, sachant que je faisais plaisir au Président, mais, à certaines périodes et, en particulier, à celle où nous nous trouvions, j'étais pris complètement, en dehors des affaires courantes, par le travail d'avancement (grades et Légion d'honneur). Comme j'essayais d'y apporter le maximum de justice, j'étais obligé de revoir moi-même tout le travail, afin d'être bien sûr d'en extirper toute trace de favoritisme.

Je répétai donc, une fois de plus, au Président, que lorsqu'on avait des collaborateurs insuffisants, eh bien! on les changeait. Il savait bien ce que je voulais dire par là et il connaissait les collaborateurs que je visais. D'où un certain froid entre nous. L'instant d'après, bien entendu, nous n'en parlions plus.

intérêts de l'Italie. On parlait de M. Nitti pour lui succéder, ce qui eut lieu en effet. M. Tittoni remplaçait en même temps M. Sonnino.

Ce soir-là, 21, à 21 heures, le maréchal Foch quitta Paris pour se rendre à son Q. G. à Kreuznach en passant par Luxembourg, où il devait s'arrêter pour régler certaines questions. Je m'entendis avec le général Weygand pour être constamment en liaison avec lui.

Les Allemands prêts à signer (22 *juin*). — Le 22 juin était un dimanche. M. Clemenceau, comme il en avait manifesté l'intention, partit pour sa campagne de Bernouville. Pendant son absence arriva une note de la délégation allemande à Paris faisant connaître, d'une part, que le gouvernement allemand avait accepté *en principe* les conditions de paix et enverrait, très probablement, la réponse officielle d'ici quarante-huit heures, et que, d'autre part, l'on serait très désireux de savoir vers quelle date pourrait avoir lieu, dès lors, la signature de la paix. Le Président rentra vers 5 h. 30; on lui remit aussitôt la note. Il se rendit chez M. Wilson où avaient été convoqués MM. Lloyd George et Orlando, et, à 22 heures, on répondait aux Allemands : 1° que trois ou quatre jours après la réception officielle de l'acceptation allemande, la paix pouvait être signée à Versailles; 2° qu'ils devraient faire connaître le lendemain 23, avant 7 heures du soir, s'ils étaient vraiment décidés (et non en principe) à signer le traité.

Bien que l'on fût prêt à tout, la joie néanmoins fut grande. Il y eut un véritable soulagement. On se rendait bien compte que les Allemands ne pouvaient rien faire de sérieux, mais ce que l'on craignait, c'était qu'ils trouvassent encore le moyen de tergiverser, de gagner du temps dans une intention que l'on ne voyait d'ailleurs pas très nettement. Or, l'opinion publique et tous les milieux influents étaient, à cette époque, très excités. Les nerfs étaient à fleur de peau. L'atmosphère politique était lourde d'électricité — et d'électricité négative. En somme, tout le monde avait hâte d'en finir. On ne se rendait pas encore compte des difficultés qu'avait eu à résoudre le Conseil des Quatre et on trouvait absolument extraordinaire que, six mois après l'armistice, la paix ne fût pas encore signée.

Coulage de la flotte allemande (21 *juin*). — A sa rentrée à Paris, le 22 juin, M. Clemenceau apprit que la flotte allemande, internée à Scapa-Flow, avait été coulée la veille par ses propres équipages. La nouvelle n'en était arrivée que dans la journée (le 22) bien que l'événement se fût produit la veille à midi. Les Anglais n'avaient mis aucun empressement à l'annoncer. A cela rien de surprenant. Mais ce qui surprit beaucoup M. Clemenceau, ce fut l'événement lui-même. Il ne put s'empêcher de manifester son mécontentement selon sa manière habituelle, c'est-à-dire un peu durement. En tout cas, et contrairement à certaine légende qui s'est répandue depuis, jamais il n'a accusé les Anglais « d'avoir permis, de propos délibéré, le coulage des navires allemands ».

Lors de son voyage en Amérique, en novembre 1922, certains journaux sont revenus sur cette légende, si bien que M. Clemenceau fut interviewé à ce sujet. Sa réponse fut très catégorique : « Tout ce que l'on rapporte au sujet de mon opinion sur Scapa-Flow est absolument faux. J'ai simplement déclaré et répété que les vaisseaux allemands avaient été placés sous le contrôle des Britanniques et que les équipages allemands avaient coulé eux-mêmes ces vaisseaux. Et c'est tout. Je n'ai jamais émis d'autre opinion. »

Cela était parfaitement exact. Je me rappelle fort bien, qu'au cours de cette soirée du 22 juin, M. Clemenceau, en présence des quelques familiers qui l'entouraient, — ils n'étaient pas nombreux, — avança que les Anglais auraient peut-être pu faire meilleure garde, tout en ajoutant : « Attendons d'ailleurs des renseignements complémentaires. Jusqu'ici, cette affaire est loin d'être claire. » Quand je fus seul avec lui, il me déclara qu'il allait immédiatement la soumettre au Conseil des Quatre et exiger des Allemands, pour une telle félonie, des réparations complètes. Puis il ajouta : « Peut-être avons-nous eu le tort de confier uniquement aux Anglais la surveillance de la flotte allemande. Ils n'avaient pas le même intérêt que nous à sa conservation et il est même évident que, d'un certain côté, cette solution bien allemande fait plutôt leur affaire. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. »

Faut-il rappeler que, d'après l'armistice signé le 11 novem-

bre 1918, « les navires de la flotte allemande, désignés par les Alliés, devaient être internés dans des ports neutres ou alliés et y demeurer *sous la surveillance des Alliés et des États-Unis*, des détachements de garde étant seuls laissés à bord? »

Or, ainsi qu'on l'apprit les jours suivants, les Anglais, en fait de détachements de garde, avaient toléré que ce fussent des marins allemands qui constituassent ces détachements. Ils n'avaient même pas pris la précaution élémentaire de placer au moins un piquet de soldats anglais à bord de chaque navire! Évidemment une telle insouciance ne pouvait qu'encourager les Allemands — avec leur mentalité si particulière — à chercher immédiatement tous les moyens de violer la parole donnée. Ils le firent.

La journée du 23 juin fut une journée d'attente. Tous les ordres furent donnés pour que l'on se tînt prêt, le lendemain, à célébrer, suivant les rites ordinaires, l'annonce de la paix : coups de canon, illuminations, retraite aux flambeaux, etc. Enfin, le 24, la réponse officielle allemande arriva. Je prévins aussitôt (à 19 heures) le maréchal Foch « qu'il pouvait revenir à Paris, mais que les Alliés — et cela montre le degré de confiance qu'ils avaient dans le gouvernement allemand — le priaient de laisser en place troupes et états-majors jusqu'à ce que la paix fût officiellement signée ». Même recommandation fut adressée au ministre de la Guerre italien, qui avait tenu prêtes à marcher quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

La destruction des drapeaux français à Berlin (23 *juin*). — Dans cette journée du 24 parvint également une autre nouvelle assez désagréable, surtout pour la France, celle de la destruction des drapeaux français pris par les Allemands en 1870 et qui, d'après le traité de Versailles[1], devaient être remis au gouvernement français.

Quinze drapeaux conservés à l'arsenal de Berlin avaient été emballés dans des caisses qui allaient être expédiées à Paris. Le lundi 23, dans l'après-midi, un officier et dix soldats de l'ancienne cavalerie de la Garde se rendirent à l'arsenal et

1. Qui venait d'être accepté officieusement par le gouvernement allemand.

demandèrent qu'on leur livrât ces drapeaux. Le gardien refusa, mais, menacé de mort, il finit par céder.

Les soldats, auxquels vinrent se joindre bientôt des groupes d'étudiants, emportèrent ces drapeaux devant le monument de Frédéric le Grand et les brûlèrent, pendant qu'eux-mêmes et la foule entonnaient le *Deutschland über alles*.

Ce nouveau défi fit certes beaucoup moins de bruit que le coulage de la flotte allemande à Scapa-Flow. Il était d'ailleurs moins important, mais il faut surtout se rappeler que la nouvelle en arriva le 24, c'est-à-dire à un moment où, chez les Alliés, on était tout à la joie, à la suite de l'acceptation du traité par les Allemands. On ne saurait dire que ce nouvel incident passa inaperçu, mais je ne pus, en ce qui me concerne, m'empêcher de faire remarquer à M. Clemenceau « qu'à mon grand étonnement il ne soulevait pas dans la presse française toute l'indignation à laquelle il aurait dû donner lieu ».

Les deux notes du 25 juin. — M. Clemenceau le reconnut et me déclara que lui, en tout cas, attachait à l'incident toute l'importance qu'il méritait et qu'il allait immédiatement prendre les mesures qu'il comportait. Il soumit la question au Conseil des Quatre qu'il avait réuni dès le 24 et, au cours de la séance du 25, fut rédigée la fameuse note relative aux deux incidents.

La note fut remise le 25 au soir à M. von Haniel, président de la délégation allemande qui siégeait à Paris, ainsi qu'une autre note relative à des menaces allemandes contre la Pologne.

Le 21 ou 22 juin les autorités polonaises de Posen avaient en effet intercepté la dépêche allemande que voici :

Posen, le 21 juin 1919.

Le gouvernement signera. Néanmoins Horsing proclamera pour la Silésie, Winning pour la Prusse occidentale et orientale[1], la guerre contre l'Orient. Le gouvernement s'y opposera officiellement, mais il soutiendra officieusement l'affaire par tous les moyens. Horsing a télégraphié aujourd'hui : « Envoyez-moi grand paquet à Breslau. »

1. Le commissaire Horsing devait diriger l'attaque des Grenzschützen en Silésie et Posnanie et le commissaire Winning en Prusse occidentale et orientale.

J'ai tenu à citer ce télégramme en entier parce qu'il symbolise bien la mentalité allemande : promettre tout ce que l'on voudra, mais chercher immédiatement par tous les moyens à ne pas tenir ses engagements. C'est l'âme allemande disséquée et très exactement mise à nu.

En tout cas c'était une véritable offensive contre tout le front polonais.

Le Conseil des Quatre, auquel M. Clemenceau avait soumis le télégramme intercepté, décida d'agir immédiatement auprès du gouvernement allemand pour bien lui faire comprendre que les Alliés étaient fixés une fois de plus sur « sa mauvaise foi ».

D'où la note suivante qui fut remise également le 25 juin au soir à M. von Haniel :

Les puissances alliées et associées estiment qu'il est nécessaire d'attirer l'attention du gouvernement allemand sur le fait que les autorités polonaises sont en possession de la dépêche officielle allemande ci-jointe montrant que le gouvernement allemand, tout en ayant l'intention de signer la paix, se dispose à prêter officieusement son concours, par tous les moyens en son pouvoir, aux mouvements locaux tendant à résister à l'établissement de l'autorité polonaise dans les territoires attribués à la Pologne, en Posnanie et en Prusse occidentale et orientale, ainsi qu'à l'occupation de la Haute-Silésie par les puissances alliées et associées.

En présence de ces renseignements, les puissances alliées et associées estiment qu'il est nécessaire d'informer le gouvernement allemand qu'elles le tiendront pour formellement responsable du soin de veiller à ce qu'à la date indiquée dans le traité toutes les troupes et tous les fonctionnaires indiqués par la Commission alliée soient retirés, et à ce que, dans le cas où il y aurait des agitations locales en vue d'opposer une résistance au traité, aucun appui ou secours aux insurgés ne soit admis à franchir la nouvelle frontière de Pologne.

L'occupation de la Ruhr. — Il est assez curieux de constater que l'occupation de la Ruhr fut envisagée dès cette époque et cela dans les conditions que nous allons rapporter.

A la séance du 24 juin, les Alliés, après avoir étudié les graves conséquences que pouvaient entraîner, d'une part, les nouvelles félonies allemandes (destruction de la flotte impériale à Scapa-Flow et des drapeaux français à Berlin) et, d'autre part, les intrigues contre la Pologne, se mirent d'accord — ainsi qu'on vient de le voir — pour préparer deux

notes demandant satisfaction immédiate au gouvernement allemand. La discussion fut longue, comme toujours, et c'est alors que M. Clemenceau proposa de prévenir les Allemands que, « dans le cas où ils ne se conformeraient pas aux *desiderata* des Alliés, on occuperait la région d'Essen ».

Cette proposition n'eut pas grand succès, ce dont se doutait bien M. Clemenceau, mais il tenait à montrer à ses « compères » — comme il me le déclara — que la France en avait assez de la mauvaise foi teutonne et était bien décidée à recourir, s'il le fallait, aux moyens extrêmes pour montrer aux vaincus qu'ils n'avaient qu'à se soumettre.

M. Balfour, en particulier, parut stupéfait et fit au sujet de cette proposition la remarque suivante[1] :

« S'il comprenait l'intention de M. Clemenceau, il préférerait qu'elle arrivât après la réponse allemande; de la sorte, si, comme ce sera probablement le cas, cette réponse n'est pas satisfaisante, les Alliés pourront agir et M. Clemenceau proposerait alors d'occuper Essen. »

M. Clemenceau, avec beaucoup de bonne grâce, n'insista pas et déclara qu'il se rangeait à cette opinion.

La signature de la paix (28 *juin*). — Le 28, eut lieu, à Versailles, la cérémonie de la signature de la paix. Je m'y rendis avec M. Clemenceau. Cette cérémonie historique a été décrite dans les moindres détails par les gazettes et revues. Comme toujours en pareil cas, je n'insisterai donc pas longuement. Nous nous demandions surtout quelle serait l'attitude de la délégation allemande. Le gouvernement de Berlin avait eu beaucoup de mal à la recruter. Tous les hommes politiques ou diplomates un peu en vue cherchèrent à se dérober, et, d'autre part, on ne pouvait pas envoyer à Versailles des hommes quelconques. Les Alliés n'auraient pas toléré une pareille incorrection. Ce furent enfin MM. Hermann Muller[2] et Bell, remplaçant le comte de Brockdorff-Rantzau, qui se dévouèrent.

1. Baker, *Différend franco-allemand*, p. 209.

2. C'était le même Hermann Muller qui, fin juillet 1914, était venu à Paris supplier les socialistes français de ne pas « marcher », affirmant que les socialistes allemands au Reichstag ne voteraient pas les crédits pour la guerre. On se rappelle qu'ils s'empressèrent de les voter.

Il faut reconnaître qu'ils furent absolument corrects. Ils étaient d'ailleurs très impressionnés par l'apparat de la cérémonie et ne purent arriver à cacher leur émotion. M. Clemenceau, pendant la séance, s'en aperçut très bien et, dans les paroles qu'il prononça, eut soin d'en tenir compte. Il ne dit rien pouvant permettre de penser qu'il cherchait à exploiter la situation. Son discours fut des plus modérés et digne d'un vainqueur.

Il faut bien reconnaître, par contre, que l'organisation même de la cérémonie fut plutôt défectueuse, malgré les instructions sévères de M. Clemenceau. Beaucoup de personnes du Tout Paris se trouvaient occuper des places pour lesquelles, certainement, elles ne pouvaient invoquer aucun titre. Ceux qui avaient surtout gagné la guerre, les militaires et, en particulier, les généraux, se trouvaient relégués à une place que le Président et moi, en arrivant, trouvâmes si étrange que nous dûmes nous occuper aussitôt de leur faire attribuer les rangs qui leur revenaient. M. Clemenceau, heureusement, avait eu l'idée de faire réserver une trentaine de places aux poilus. Sans lui, je crois qu'ils n'auraient même pas été représentés. Évidemment il avait fallu organiser cette cérémonie très vite, en deux ou trois jours, et, forcément, des erreurs et des omissions devaient être commises, mais, puisque l'on avait pensé aux belles dames de la noblesse républicaine, on aurait bien pu songer également aux poilus de la République (et, par poilus, nous entendons, comme toujours, simples soldats aussi bien qu'officiers).

Les tribulations de MM. Wilson et Clemenceau. — L'enthousiasme de la foule, qui se pressait en masses profondes autour du Palais de Versailles, était immense; la détente nerveuse s'opérait. On sentait très bien que tous ces gens étaient accourus, sans doute poussés par la curiosité, mais aussi et surtout parce qu'ils sentaient que l'affreux et long cauchemar était bien fini. C'était, cette fois, la vraie paix, la paix définitive. Ils exultaient... à un tel point même que, dans leurs transports, ils faillirent littéralement étouffer les chefs de gouvernement et surtout MM. Wilson et Clemenceau.

La cérémonie terminée, ceux-ci avaient voulu aller respirer

un peu sur la magnifique terrasse du château et jouir de ce merveilleux coucher de soleil que les étrangers viennent admirer de si loin. Je me joignis à M. Clemenceau et fis signe à l'agent de la sûreté qui nous accompagnait toujours de venir nous rejoindre. Je me méfiais de la foule qui, déjà, à l'arrivée, s'était ruée sur le Président. Bien m'en prit, car, à peine arrivés sur la terrasse, nous fûmes absolument submergés par des gens donnant l'impression de véritables fous, d'excellents fous d'ailleurs, mais capables de tout en ce moment. Je pus heureusement faire signe à quelques-uns de mes officiers qui, en se tenant par la main, organisèrent une chaîne protectrice, puis appeler le poste de soldats que je savais à proximité. Pendant quelques minutes, officiers et poilus réussirent à nous dégager. Mais alors tous les gens qui se trouvaient sur les terrasses voisines, apercevant ces remous sur la terrasse principale, s'y précipitèrent à leur tour, et, à partir de ce moment, il ne fut plus possible de lutter. M. Wilson, qui avait été rejoint par ses deux agents habituels, deux colosses, fut poussé jusqu'au bassin et allait y être précipité quand ces derniers arrivèrent à le jeter de côté et à lui éviter un bain forcé.

Quant à M. Clemenceau, avec l'agent de la sûreté, je faisais des efforts prodigieux pour l'orienter vers les autos qui étaient non loin de là, mais je n'y arrivais pas, et je voyais le Président changer de couleur; il commençait à étouffer. Enfin, le chauffeur, le fidèle Brabant, eut la bonne idée de foncer droit sur nous. La foule eut peur et recula. Il était temps; l'agent et moi, nous étions à bout de forces. Une fois le Président dans la voiture, la foule le suivit. Nous fûmes ainsi dégagés et dûmes aller nous asseoir un moment; nous étions haletants, perdant le souffle. Jamais, dans ma vie, je n'ai subi un pareil « passage à tabac », et cela par une foule animée plus que de bonnes intentions, d'un enthousiasme délirant. J'avais mes épaulettes déchirées, mes boutons de tunique arrachés et mes bottes tellement piétinées que je ne pus les remettre.

C'est beau l'enthousiasme, mais, quand il prend de telles proportions... il tourne à la folie furieuse.

M. Wilson, lui aussi, avait été délivré par son chauffeur

qui, imitant Albert Brabant[1], avait également lancé sa voiture droit sur la foule. Il y eut des chutes, des gens piétinés, mais le président des États-Unis put monter dans son auto. Il nous raconta plus tard que lui aussi, à ce moment-là, était à bout.

Les Quatre, ce jour-là, ne perdirent pas leur temps : ils profitèrent de ce qu'ils étaient tous à Versailles pour se réunir et travailler. On discuta, au cours de cette séance, des questions particulièrement importantes. Comme M. Clemenceau me le dit en voiture, en revenant, « il avait organisé cette séance à dessein, pensant bien que cette après-midi d'enthousiasme lui servirait à arracher à ses collègues quelques concessions favorables à la France ». C'est ce qui se produisit en effet. Le Président revint enchanté, à tous points de vue, de sa journée. Il me le dit d'ailleurs le soir, en me quittant : « Allons, mon vieux, voilà une bonne journée pour la France. Maintenant, le principal est fait. Quoi qu'il arrive, le reste ira tout seul. » L'avenir montra néanmoins à M. Clemenceau que ce jour-là, encore, il avait été cependant un peu trop optimiste : il avait compté, une fois de plus, sans la mauvaise foi allemande.

GÉNÉRAL MORDACQ

1. Le fidèle et dévoué chauffeur du Président qu'il n'a jamais quitté. Actuellement il est le gardien de la maison de Bel-Ébat, devenue propriété de l'État et qui sera toujours conservée telle qu'elle était à la mort de M. Clemenceau.

M. PAINLEVÉ
ET LA DÉFENSE NATIONALE

Lorsqu'on apprit, au début de 1910, que Paul Painlevé acceptait de remplacer Viviani comme candidat aux élections législatives dans le quartier des Écoles, l'impression produite dans notre monde de la Sorbonne, chercheurs et étudiants, fut faite surtout de surprise et de regret.

Certes, nous connaissions l'intérêt passionné qu'il apportait, malgré son labeur acharné d'homme de science, aux affaires publiques et nationales. Nous savions le temps et le talent qu'il avait dépensés dans les œuvres d'éducation populaire telles que l'Association philotechnique. Nous avions entendu sa parole ardente et généreuse dans le grand drame qui, à la fin du dernier siècle, avait déchiré la conscience française. Et nous venions récemment d'applaudir, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, la parole d'un illustre homme d'État vantant « la crânerie souriante et la joyeuse intrépidité » avec lesquelles M. Painlevé « était descendu, quand il le fallait, sur la place publique ».

Mais nous savions aussi ce que Paul Painlevé valait comme chercheur, nous savions ce que la Pensée humaine en marche pouvait espérer lui devoir. Par la profondeur de ses découvertes mathématiques, comme par la clarté, la justesse et la pénétration de son esprit philosophique, n'était-il pas désigné pour recueillir le flambeau qui déjà s'échappait des mains défaillantes du grand Henri Poincaré? A travers le

prodigieux enrichissement des Sciences physiques, c'est lui, pensions-nous, qui nous servirait de guide, en jouant un rôle de premier ordre dans l'élaboration des théories nouvelles si audacieuses, qui devenaient nécessaires pour mieux comprendre et pour mieux maîtriser le monde matériel.

A ce regret intellectuel s'en ajoutait un autre : nous envisagions avec peine le risque de perdre, ou du moins de voir s'éloigner le grand ami, que sa simplicité, sa bienveillance, la prodigalité avec laquelle il semait ses idées, avaient rendu si sympathique et aux élèves et aux maîtres des grandes Écoles.

Dans un sentiment moins égoïste, en raison même de notre affection, nous nous demandions avec inquiétude, quel accueil réservait à Paul Painlevé cette carrière mouvementée dans laquelle il entrait. Comment supporterait-il l'épreuve électorale dans un quartier de Paris où les batailles politiques étaient particulièrement violentes? Et, cette épreuve surmontée, comment s'adapterait-il à des conditions si différentes de celles auxquelles son esprit était accoutumé?

Le savant, mathématicien ou physicien, part de principes et de faits précis et simples dont sa raison tire à loisir les conséquences logiques. Dans l'action politique, il faut choisir, et choisir vite, entre de grands risques. Les problèmes à traiter sont trop vastes et trop complexes pour se laisser épuiser par des formules rigoureuses.

La solution qu'on adoptera comme la meilleure, il faut la déterminer par des motifs où certes la raison et la logique ont leur part, mais où interviennent aussi une appréciation rapide de l'importance relative des éléments en présence, un sens aigu des probabilités et des possibilités, bref une sorte de vaste intuition *synthétique* dont il faut être doué par nature, et qui comporte toujours des chances d'erreur. De plus, comme en définitive on doit manier des hommes, il importe encore de posséder une intuition *psychologique* dont n'a pas besoin le chercheur qui se consacre à la Science objective.

Ces dons peuvent parfaitement être réunis à ceux qui font un grand savant. Mais il est au contraire des esprits puissamment doués logiquement et totalement dépourvus d'une telle intuition, ce qui les rend hésitants et timorés dans l'action. Il en est d'autres chez qui cette intuition porte toujours à

faux, d'où des erreurs fondamentales dans la décision, sans qu'il soit toujours facile de distinguer la part du hasard dans la non réussite.

L'exemple de notre grand astronome Laplace est connu de tous. Le Premier Consul voulut en faire un Ministre et un Sénateur, mais au jugement même de Bonaparte, il apportait dans ses fonctions « l'esprit des infiniment petits », et il apparut à ses collègues du Sénat comme un « ergoteur ». Ce logicien à outrance fut estimé un « esprit faux ». Mais au contraire, quand une intuition clairvoyante, sachant hiérarchiser et sacrifier les détails, s'unit à de puissantes facultés logiques, celles-ci donnent à l'intelligence qui les possède, des ressources d'action incomparables; et c'est Lazare Carnot, l'organisateur de la Victoire.

A vrai dire, nous savions bien, nous, les amis de Painlevé, qui l'admirions déjà non seulement comme savant, mais pour tous les dons si variés de son caractère et de son esprit, qu'il réussirait sûrement au moins de façon honorable dans la direction nouvelle où il se lançait. Mais il fallait plus qu'un succès « honorable » pour compenser le ralentissement de ses recherches et la perte subie de ce fait par la Science. Cette condition a-t-elle été remplie? L'esquisse que j'entreprends ici montrera, je l'espère, à ceux qui en doutent encore, que l'action politique exercée par Paul Painlevé, notamment à certaines heures graves, a été si importante et si décisive qu'il faut répondre affirmativement à la question posée. Et sans doute, il me serait difficile de faire de l'homme politique un éloge plus haut.

***

Élu député de Paris après une lutte ardente et bien accueilli dans ce Parlement, où toute valeur vraie a des chances de succès rapide, Paul Painlevé trouvait aussitôt, comme rapporteur du budget de la Marine, l'occasion de jouer un rôle de premier plan dans les questions de Défense Nationale, qui lui semblaient urgentes, et pour lesquelles ses connaissances techniques le désignaient particulièrement.

Les problèmes à résoudre étaient multiples et complexes :

fallait-il accroître ou diminuer le calibre des canons — attribuer l'importance dominante à l'armement, à la protection ou à la vitesse, — fallait-il multiplier les submersibles et sous-marins, — fallait-il concentrer notre flotte ou la répartir entre les fronts de mer qui risquaient d'être attaqués, — fallait-il croire à l'aviation maritime? Tous sujets sur lesquels les discussions entre techniciens étaient passionnées. Et quelle autorité pouvait avoir en de telles questions celui que certains critiques désignaient, sans au reste lui contester ses qualités de savant, comme un « théoricien perdu dans des questions abstraites »?

Cependant ce théoricien prenait parti, combattait et faisait modifier certaines décisions du Conseil Supérieur de la Marine, réclamait les gros calibres d'artillerie, annonçait (non sans exciter les sarcasmes) que les futurs combats navals s'ouvriraient non plus à six mais à plus de dix kilomètres, écrivait sur les sous-marins des pages réellement prophétiques, demandait une aviation maritime importante, enfin préconisait et réussissait à faire aboutir (malgré tous les obstacles) la concentration de notre flotte de haut bord dans la Méditerranée.

Il n'est pas un de ces points sur lesquels la guerre ne lui ait donné raison. Et j'incline à penser que cette justesse dans les prévisions générales est la qualité essentielle de M. Painlevé, homme politique.

Cette qualité, il en avait d'ailleurs déjà donné la preuve, lors de la naissance de l'aviation. Dès les premières envolées, — auxquelles il avait tenu à prendre part, — il affirmait l'intérêt pratique et immédiat de l'*aéroplane*, que presque tous regardaient encore comme une curiosité dangereuse et sans emploi utile. Avant même d'être parlementaire, il avait obtenu par sa propagande et son action personnelle le vote du premier budget d'aviation, bien modeste encore, et dès 1910 il n'avait pas hésité à demander la mise en construction rapide d'une flotte de mille avions militaires.

Car son horreur de la guerre ne lui masquait pas le péril possible et peut-être imminent, ni la nécessité de rester sur ses gardes. « Malheur », écrivait-il en décembre 1912, en conclusion de son rapport sur le programme naval, « malheur au

peuple qui, pour traverser ce défilé périlleux de son histoire, laisserait, trop confiant, tomber trop tôt ses armes ».

Je me souviens d'une interview donnée par lui en février 1912 au cours d'une enquête entreprise par un journal[1] sur ce sujet : « La Guerre est-elle un bien? Est-elle un mal? Peut-on l'éviter? » Tandis que la plupart des prophètes d'avant-guerre prévoyaient, si la catastrophe éclatait, une aventure brusquée de six semaines ou de trois mois, M. Painlevé annonçait, lui, que la guerre entre deux nations occidentales entraînerait certainement une longue conflagration générale entre des forces *immenses et presque égales*. Il montrait la civilisation se déchirant, le vieux continent couvert de soldats, l'activité sociale suspendue, tous les travailleurs, dont le labeur quotidien nourrit les peuples, appelés sous les armes, bref une accumulation inconcevable de désastres et de ruines.

Aussi, dès août 1914, la forme que revêt la guerre ne le surprend pas et ne fait que stimuler son énergie. « Je me rappellerai toujours, lors de la ruée de Von Kluck », m'écrit un de mes amis présent à Paris au début de septembre 1914, « ce trio de volontés farouches formé par trois hommes venus de points bien différents de l'horizon politique : Vaillant, le vieux *communard* de 1871, Galli, le compagnon de Déroulède, et Painlevé. Je n'ai pas oublié non plus l'affiche apposée sur nos murs la veille même de la bataille de l'Ourcq et signée Painlevé ».

Celui-ci allait bientôt connaître l'honneur et le péril de figurer parmi les conducteurs de la Nation au cours de la tragique et grandiose épreuve. En 1915, il devenait Ministre des Inventions et membre du Comité de Guerre. C'est alors que, rappelé du front pour faire partie de son Cabinet, je participai à l'organisation du nouveau service et que commença aux côtés de M. Painlevé une collaboration de quinze mois pendant laquelle j'ai pu apprécier ses méthodes de travail et de décision et les qualités qui le caractérisent dans l'action, qualités qui allaient se manifester au cours de toutes les grandes heures de 1916 et 1917 auxquelles il s'est trouvé mêlé.

1. *Le Monde illustré* du 24 février 1912.

***

Me sera-t-il permis ici d'opposer quelques preuves indiscutables à l'absurde légende qui représente comme irrésolu et de volonté faible un homme dont l'esprit de décision et la force de caractère se sont manifestés avec éclat dans tant de circonstances dramatiques?

Certes, il est fatal que la personnalité des hommes politiques soit déformée par les passions et les inimitiés : c'est leur lot, et ils doivent avoir assez de philosophie pour ne pas s'en étonner.

Mais cette déformation peut s'exercer en deux sens opposés. Elle peut, et c'est l'ordinaire, pousser à l'extrême les caractéristiques de la véritable personnalité. Beaucoup plus rarement, il arrive aussi qu'elle défigure cette personnalité *au rebours* de ses caractères essentiels : tel est le cas de M. Painlevé.

Il existe, on le sait, un type traditionnel du savant, du mathématicien surtout : c'est un être absorbé, silencieux, rentrant dans une conversation par un *coq-à-l'âne*, sans contact avec la vie réelle, « dans la lune » suivant le terme vulgaire. Or, M. Painlevé est mathématicien; s'il ne ressemblait pas (oh! pas du tout) à ce type, il avait tort et il fallait bon gré mal gré l'y conformer. La chose ne coûta pas grand effort d'imagination; toutes les vieilles anecdotes sur Ampère qui traînent depuis un siècle dans les ana furent époussetées, et remises abondamment en circulation.

« Que ce cerveau vif et prime-sautier d'où les idées jaillissent sous une forme précise, lumineuse, souvent saisissante », a écrit un jour Robert de Jouvenel, « puisse être représenté comme un esprit confus, au langage embarrassé, c'est vraiment une gageure. Mais la légende essentielle propagée par les adversaires de M. Painlevé est celle de l'irrésolution. Il flotterait indéfiniment, d'après eux, entre les solutions opposées sans en adopter aucune, et par faiblesse de volonté, autant que pour couvrir sa responsabilité, s'entourerait d'avis innombrables, donnant successivement raison au dernier parlant. Les plus indulgents le comparent à M. de Freycinet, si intelligent, disait-on, qu'il voyait trop bien le pour et le contre de toute décision et par scrupule intellectuel n'en prenait aucune. Or, il est difficile d'être plus rigoureusement à l'opposé de la vérité. »

Et en effet c'est plutôt le reproche inverse qu'on pourrait adresser à Paul Painlevé avec plus de raison ou du moins avec plus d'apparence de raison. Car il n'est pas d'homme qui soit plus solitaire et plus prompt dans la décision, en présence de circonstances graves ; et il n'en est pas qui assume plus pleinement les risques et les responsabilités de cette décision. Les *conseilleurs* qui croient le faire aisément changer d'avis sont dupes de sa courtoisie, car, une fois ses desseins arrêtés, il ne s'en laisse pas détourner. Cela non par entêtement, mais parce qu'ayant médité les éléments du problème, il est rare qu'on lui apporte quelque argument qu'il n'ait pas pesé.

Tout cela, ceux qui ont travaillé à ses côtés le savent; mais les faits parlent mieux encore que les opinions particulières.

J'en voudrais énumérer quelques-uns particulièrement significatifs, non pour en discuter le fond, mais à cause de la volonté dont ils témoignent.

Il en est un qui est bien connu, c'est la rapidité de sa décision lorsque éclate le coup de tonnerre de Caporetto. La nouvelle est à peine arrivée à Paris, que, sur l'heure, tandis que l'Angleterre hésite encore, six divisions françaises sont acheminées sur le front italien. Le dialogue qui s'échangea ce jour-là entre le Ministre de la Guerre et le général Pétain, appelé au fil direct, est resté célèbre :

— Combien pouvez-vous envoyer, d'urgence, de divisions en Italie?

— Six divisions.

— Quand pourront-elles partir?

— Dès que j'en aurai reçu l'ordre.

— Je vous le donne.

C'est immédiatement aussi que M. Painlevé invite le général Foch à partir sans délai pour le Grand Quartier Général italien. Puis en quelques heures, il persuade l'État-Major britannique d'expédier au delà des Alpes cinq divisions anglaises, aussitôt après les divisions françaises.

« Geste impulsif », ont dit certains critiques, « geste sentimental qui a bien tourné, en tout cas geste exceptionnel dans la carrière de M. Painlevé ». Au contraire, geste naturel et qui correspond à son tempérament.

Cette décision d'octobre 1917 n'est à aucun degré une

impulsion, elle lui est imposée instantanément par sa raison. « Si le front italien », a-t-il écrit lui-même, « pouvait être rétabli, rien n'était perdu; si le désastre là-bas était irrémédiable, ce n'est pas six divisions de plus sur le front français qui eussent changé la fortune des Alliés ».

Cette constance dans la décision que la réflexion lui a dictée, elle apparaît dès le début de sa vie politique, par exemple dans la discussion des questions maritimes que nous avons rappelée ou dans le débat sur la loi de trois ans.

En 1913, au cours de ce débat, M. Painlevé dépose une proposition portant à vingt ans (au lieu de vingt et un ans) l'âge de la conscription. Ce projet donnera jusqu'en octobre 1915 trois classes présentes sous les drapeaux sans que, jusqu'à cette date, la durée du service actif soit augmentée d'un jour.

La Commission de l'Armée de la Chambre le repousse à l'unanimité moins une voix, celle de son auteur! Mais celui-ci persiste, et quand des difficultés surgissent, provoquées par l'application de la loi de trois ans aux soldats libérables en octobre 1913, M. Painlevé reprend sa proposition, et bien qu'il soit seul encore à la Commission de l'Armée, la fait adopter par la Chambre.

Le rôle de M. Painlevé dans le choix, en 1917, de Foch et de Pétain n'a point à être rappelé. Mais je veux insister sur une autre circonstance de la même époque.

A l'été de 1917, l'opinion générale en France et chez les Alliés est convaincue de l'impossibilité de transporter en Europe une puissante armée américaine.

« Comment, disent les idoines, 500 000 hommes traverseraient-ils l'Atlantique, et atteindraient-ils nos côtes infestées de sous-marins allemands? »

Or, en juin 1917, quand le général Pershing arrive à Paris, ce n'est pas seulement 500 000 c'est un million de soldats (pour juillet 1918), que M. Painlevé, ministre de la Guerre, réclame au Président Wilson, qui les promet.

Pour tenter l'exécution d'un projet jugé par eux à peu près irréalisable, la plupart des techniciens préconisent la surprise par traversée rapide de bateaux *isolés*. D'accord avec l'amiral Lacaze, M. Painlevé fait prévaloir la méthode des convois, gardés par des contre-torpilleurs. Le succès lui donne raison.

Il est un autre épisode peu ou mal connu de la Grande Guerre où éclate plus peut-être que dans tout autre l'esprit de décision de M. Painlevé, poussé cette fois au dire de certains jusqu'à la témérité. Depuis décembre 1915, la trahison éventuelle du roi Constantin constituait un péril mortel pour l'Armée d'Orient et entravait tous ses mouvements et tous ses projets. Mais jusqu'en juin 1917 les circonstances n'avaient point permis aux Alliés de s'entendre contre ce péril. Pour y mettre fin, il fallait que quelqu'un prît sur ses épaules les responsabilités nécessaires.

Les prédictions sinistres ne manquaient pas parmi les diplomates alliés accrédités là-bas. « Plutôt que de laisser partir le roi », disaient-ils, « les *Epistrates*[1] verseraient le sang à flot dans Athènes ». A l'heure même (12 juin 1917) où le plan de M. Painlevé aboutissait et où Constantin, sans qu'un coup de fusil eût été tiré, acceptait de s'embarquer, un télégramme anglais arrivait au gouvernement français, attirant l'attention de celui-ci sur les graves responsabilités qu'il encourait, et que le *Foreign Office* se refusait à assumer, ne pouvant partager l'optimisme du Ministre de la Guerre français (M. Painlevé) « qui affirmait que le royalisme s'effondrerait, à Athènes, comme il s'était effondré dans les Iles ».

« Tout est bien qui finit bien », disait philosophiquement lord Balfour après l'heureuse issue. « Laissez-le faire, répliquait M. Lloyd George; c'est l'homme le plus énergique de toute la guerre. »

« Qu'auriez-vous fait, demandait-on un jour à M. Painlevé, si vous n'aviez pas réussi? — J'étais sûr de réussir. — Et si pourtant vous vous étiez trompé? — J'aurais été sacrifié. Mais les risques de l'échec étaient si faibles et les conséquences du succès si importantes que c'eût été une faute grave de ne pas tenter l'entreprise ».

Cette fermeté dans le dessein, cette ténacité logique au service d'une conception d'ensemble, sont donc des vertus maîtresses qu'aucun esprit juste ne peut refuser à Paul Painlevé, et qui apparaîtront de plus en plus évidentes à mesure que sera écrite une histoire plus impartiale de la guerre et de l'après-guerre.

Je sais bien qu'on ne les lui conteste guère dans le domaine

1. Troupes royalistes.

technique. On admet sans peine qu'il a fait triompher d'importants progrès. Or, c'est au contraire dans l'élaboration des plans d'ensemble qu'éclate surtout cette alliance d'une intelligence qui conçoit largement et d'une logique puissante qui coordonne.

Qu'on se reporte, pour s'en convaincre, à la politique de guerre pour l'année 1918, telle qu'elle fut exposée aux commissions parlementaires en septembre et en octobre 1918; à ces quatre formidables programmes d'artillerie lourde, d'obus à gaz, de milliers d'avions, de milliers de tanks, aboutissant simultanément à la même échéance de juillet 1918, date où la présence escomptée du million de soldats américains permettrait de commencer avec toutes chances de succès la grande offensive libératrice. Ces programmes, auxquels rien ne fut changé par la suite, ce fut le mérite de M. Loucheur de les réaliser dans le délai prévu.

Cette force de coordination, nous la retrouvons à des heures moins tragiques dans l'organisation du service d'un an : forces mobiles, soldats de carrière, *disponibles*, gardes républicains mobiles, prévisions pour l'époque des classes creuses, autant d'éléments et de conditions qu'il s'agit d'agencer, d'accorder entre eux, pour protéger à la fois la sécurité de la Métropole et la paix des France d'outre-mer, en tenant compte des leçons récentes du Rif.

La souplesse du nouveau système militaire lui permet par ailleurs de se perfectionner, d'évoluer, de s'adapter aux circonstances futures et aux progrès.

Paul Painlevé doit, à coup sûr, à sa formation scientifique sa faculté si évidente d'embrasser l'ensemble des problèmes. Ceci ne va pas sans une contre-partie que je veux dire, car ce n'est point un panégyrique que j'entreprends ici; j'essaie de « faire vrai ». A ne voir que l'essentiel, il arrive qu'on oublie ou qu'on néglige des détails dont l'exécution, cependant nécessaire, se trouvera ainsi confiée à des sous-ordres parfois insuffisamment contrôlés. Il peut arriver alors que l'exécution se trouve sur quelque point inférieure à la conception générale. Ainsi s'explique sans doute le jugement, où il entre d'ailleurs beaucoup d'admiration et de sympathie, que portait après la guerre sur l'ancien président du Conseil un des orateurs les plus fins de la Chambre : « Curieux homme, il a

réussi toutes les grandes choses et raté toutes les petites. »

Une antinomie analogue apparaît également quand on étudie Paul Painlevé comme orateur. Certains de ses discours sont profondément émouvants et du plus grand effet; alors que d'autres semblent ne pas l'intéresser lui-même et de ce fait ont une action médiocre. « Orateur inégal », a écrit M. Gaston Riou, « timide au Forum ». Il est à coup sûr à cette inégalité des raisons de fond : probité et précision intellectuelles, recherche trop exigeante du mot juste ou de l'expression nuancée, haine de l'à peu près et des déclamations faciles. Mais il est une autre raison qui tient simplement peut-être à un entraînement trop tardif, accompli surtout dans les réunions publiques, alors qu'il est tout différent de s'adresser à une foule ou de s'adresser au Parlement; à l'aise dans une réunion publique violente M. Painlevé n'aborde pas la tribune de la Chambre sans une sorte de nervosité et d'appréhension. Il appartient à cette classe d'orateurs qui ont besoin d'être comme soulevés par les idées qu'ils ont à exprimer ou par les sentiments, favorables ou contraires, qu'ils provoquent chez l'auditoire. Un parlementaire me disait récemment qu'il n'oublierait jamais un Comité secret tenu à l'une des heures les plus tragiques de 1917, où le Ministre de la guerre Painlevé avait dressé toute l'Assemblée autour de lui : « Son éloquence était une flamme. » Au contraire telle intrigue de couloir utilisant un sujet médiocre ne rencontrera chez lui qu'une résistance indifférente et comme lassée.

Deux traits importants manquent encore au portrait que j'ai tenté de tracer. L'un d'eux est le courage alerte, « l'intrépidité souriante », je dirai presque le goût du péril, d'où en conséquence le mépris pour toute lâcheté, sentiments qui ont toujours existé à un haut degré chez Paul Painlevé, mais que la guerre lui a permis, nous le savons, de prouver tant de fois sans qu'il parût même y songer.

L'autre trait, qui, malgré les divergences de doctrines, l'apparente avec le grand cœur généreux qu'a été Jaurès, est, en même temps que l'invincible indignation contre toute injustice, une incapacité complète de haïr et d'injurier l'adversaire que l'on combat. A ce trait, tient certainement la fière tenue objective de ses études sur divers moments de la

guerre, études[1] qui resteront comme de belles pages d'histoire.

Cet article, quelque incomplet qu'il soit, donne, je crois, une idée assez exacte de la personnalité si riche, si variée, si attachante de M. Painlevé. On conçoit comment son patriotisme garde, même dans les circonstances les plus graves, un accent d'humanité, et comment son sens des possibilités s'associe aux aspirations les plus généreuses; on conçoit aussi comment sa formation scientifique lui inspire des expressions lapidaires pour définir, aux heures décisives, la politique qu'il estime s'imposer.

S'agit-il, en 1917, de traduire ce qu'on appelait alors « les buts de guerre de la France » : « Peut-on parler de buts de guerre, « s'écriait-il, » quand il s'agit d'un pays qui, pendant quarante-quatre ans, malgré ses blessures ouvertes, n'a rien épargné pour éviter à l'humanité les horreurs de la guerre?...

« *Nos revendications sont indépendantes du sort des batailles;* elles sont celles du droit même. La victoire leur permettra de triompher; elle ne saurait les accroître. »

Et sur la question d'Alsace-Lorraine :

« Le retour à la France de l'Alsace-Lorraine n'est point une conquête ou une annexion; c'est une *désannexion.* »

On n'a point oublié sa réponse, devant le monument de Lafayette, à l'apostrophe fameuse : *Lafayette, nous voilà!*

« Les fils de Washington n'ont pas voulu que la France fût un bûcher sublime qui illuminerait le monde en se consumant. »

La paix venue, quels mots d'ordre il sait donner à la politique de rapprochement entre les peuples!

« Est-ce que les nations d'Europe doivent ressembler éternellement à des voyageurs réfugiés dans une auberge peu sûre, et qui passeraient la nuit les yeux grands ouverts, à tâter leurs armes sous leurs manteaux? »

Mais point de désarmement *unilatéral.* Rappelons-nous le discours de 1927 à la bataille de la Marne :

« Dans l'état actuel du monde, où fermentent encore tant de forces mauvaises, une France désarmée serait pour certains non pas un exemple, mais une tentation. »

Je m'arrête et je me prends à réfléchir qu'une anthologie de telles formules, cueillies à travers la vie active de Paul

1. Voir notamment : la *Revue de Paris* (janvier, février et mars 1922) et le volume intitulé : *Comment j'ai nommé Foch et Pétain.*

Painlevé où elles abondent, serait plus évocatrice que tous les commentaires[1].

Je voudrais pourtant ajouter quelques mots sur un sujet auquel j'ai personnellement beaucoup réfléchi, et essayer de définir ce qui aux yeux de l'homme de science doit être un des rôles essentiels de la Politique.

Nous croyons, avec Pasteur, que la Science finira par avoir raison de l'ignorance et de tous les fléaux qui désolent l'humanité. Nous croyons, nous *savons* que le prodigieux essor de la civilisation moderne est issu de la Recherche et de la Découverte scientifiques. Nous croyons, nous *pressentons* que cet essor, qui s'accélère sans cesse, n'est encore qu'un commencement et que Recherche et Découverte, — cela d'autant plus vite que la société saura mieux les y aider, — multiplieront prodigieusement la richesse humaine et changeront de plus en plus profondément les conditions de notre vie. Aux *Politiques*, c'est-à-dire aux « organisateurs », d'utiliser à chaque instant au mieux ces conditions nouvelles : ce qui n'ira pas toujours sans difficulté, comme on le voit aujourd'hui par les complications qu'entraîne un peu de « surproduction ». Aux *Politiques* notamment d'empêcher que, par une folie qui n'est pas encore hélas! devenue impossible, la puissance humaine, démesurément accrue se transforme en cause de ruine, de guerre et de mort et, après avoir engendré toute civilisation, entraîne, par une contradiction qui serait un suicide, la destruction de toute civilisation. Aux *Politiques* en un mot, de travailler selon un plan mouvant, changeant constamment avec le progrès scientifique, pour réaliser indéfiniment plus de bonheur humain, dans la Paix, la Justice et la Fraternité : triple idéal, que nous avons conscience de n'avoir jamais ni trahi, ni oublié. Nous saluons en Paul Painlevé l'un des hommes qui ont le mieux combattu pour cet idéal, et dont nous pouvons encore le plus espérer.

JEAN PERRIN
Membre de l'Institut, Prix Nobel.

1. Un recueil des principaux discours et des articles de M. Painlevé paraîtra prochainement chez Calmann-Lévy.

POÈMES

RÉMINISCENCES

Paris bleuâtre rit dans l'air frais d'un matin
Où la brume nocturne encore de la Seine
Flotte à travers la rue ensoleillée et pleine
D'un changeant tumulte argentin.

J'ai vécu dans cette humble et profonde ruelle,
Au dix-huitième siècle, en l'un de mes aïeux,
Et l'on criait des échaudés, je me rappelle,
En bas, dans le fracas joyeux.

Et les femmes portaient des bonnets, des marmottes,
Ainsi qu'au *Benedicite* du vieux Chardin,
Et dans ma cheminée un dernier feu de mottes
Fumait vers un proche jardin.

Et toujours, les cris des marchandes enrhumées
M'arrivaient sous mon toit d'ardoise en plein ciel bleu,
Tandis que des maisons les arbres, des fumées,
Montaient en se courbant un peu.

Réminiscences, d'où surgissez-vous dans l'âme,
De quel mystérieux secret d'hérédité?
En ce coin de Paris j'ai vu, je le proclame,
Sous Louis XV, entre le Louvre et Notre-Dame,
Tels matins vaporeux d'été...

VOYAGE A CUBA

Extases des vingt ans sur les côtes d'Espagne,
Je vous retrouve encor dans ma tiède saison,
En ce dernier et grand voyage où m'accompagne
Ma vie au loin comme un sillage à l'horizon.

Méduses, globes mols, blocs de gelée errante,
Marsouins aux dos vernis qui s'arquent en plongeant,
Et vous, poissons volants à l'aile transparente
Que le soleil irise ou cuirasse d'argent,

Mouettes qui planez de biais, tournant la tête
Sans cesse, avec un brusque et fiévreux mouvement
Où l'on voit luire, noirs, vos petits yeux en quête
Du poisson sur qui vous fondez obliquement,

Et vous, chers alcyons, posés entre les vagues
Aux deux bords divergents du sillage étalé,
Attendant avec des coups d'aile et des cris vagues
Que l'essaim des oiseaux plus forts soit envolé,

Et toi, monstre de mer, tortue épaisse et grande
Qu'après maint signal fait, qui nous sembla troublant,
Un soir, nous apporta pour l'échange et l'offrande
Le canot d'un vieux brick qui manquait de pain blanc,

Souvenirs, souvenirs de ma jeunesse, ô charmes,
Vous revenez soudain, après trente ans courus,
A mes yeux étonnés qui retiennent leurs larmes
Pour ne pas diluer vos détails reparus!

Je retrouve l'odeur de la peinture blanche
Sur les cadres aux draps étroits, le léger bruit
De l'eau glissant sur la paroi quand la nef penche,
Le geignement du mât dans la cale, la nuit,

Les rêves accoudés à la lisse qui monte
Et baisse tour à tour sur l'infini du ciel,
Le vent qui se divise à la proue et raconte
Tout ce qu'il vit sur mer en son tour éternel,

Et vous balancements aux nuits de houle, course
Du grand mât qui dans l'ombre, au gré du doux roulis,
Oscille lentement là-haut sur la Grande Ourse,
En berçant son fanal dans les astres pâlis!

Mais, plus magique encor des splendeurs du tropique,
Plus exaltante à qui s'approche du tombeau,
Je retrouve en toi, Mer, cette atmosphère épique
Où tout ce que l'on voit est plus grand et plus beau!

O voyage, patrie éparse du nomade
Qu'est chaque homme depuis le migrateur lointain,
Oubli pour l'affligé, guérison du malade,
Lyrisme des jours mûrs lorsque le cœur s'éteint!

Mais, douceurs ou splendeurs de la mer pathétique,
Lorsque je vous connus pour la première fois,
Ma vie était devant comme un autre Atlantique :
C'est à l'arrière, hélas! qu'aujourd'hui je la vois,

A l'arrière où, doré naguère, mon bel âge
Sombre avec le soleil empourpré sous les eaux,
A l'arrière où ma vie est ce rouge sillage
Que suivent d'un vol blanc mes souvenirs, oiseaux!

ÉTERNITÉ

Car je t'aime, Éternité.
(NIETZSCHE.)

Minuit. Autour de moi Paris s'endort, brisé...
Par delà le jardin, sur un toit ardoisé,
La pleine lune épanche et moire comme un fleuve
Sa clarté moribonde et pourtant toujours neuve.
Et j'entends, à travers le silence arrêté,
Gronder, comme un torrent divin, l'Éternité.
Ah! dans la vie étrange, immense, folle, prompte,
Il n'est que cette idée indicible qui compte,
Cette idée apparue en nous, tel soir muet
Où tout ce qui marchait, bourdonnait, remuait

Dans le jour d'où sans cesse un cri nouveau s'élance
Semble se condenser brusquement en silence,
Lorsque jaillit ce cri dans l'âme qui se tait :
— Il aurait pu ne rien exister, et tout est!

***

Des hommes au loin vont et viennent parmi l'ombre;
Des voitures par place avec un grand bruit sombre
Se hâtent, emportant des couples enlacés :
Sur le trottoir, traînant leurs pauvres pieds lassés,
Des mendiants sans lit chancellent par ces rues
Où les causes de deuil, un moment apparues,
N'ont pas même le temps de pousser jusqu'au cœur.
Là-bas d'un entresol éclairé, sort un chœur,
Une musique où rêve un monde légendaire.
Près de la grille, au pied d'un pâle lampadaire,
Un ivrogne se conte, aveugle aux curieux,
Une suite de longs malheurs mystérieux.
C'est cette chose atroce et grande, auguste et vile,
L'univers monstrueux qu'est une grande ville.
Qu'est-ce que tout cela pour cet homme isolé
En qui soudainement l'Être même a parlé?

***

O stupeur! tout, autour de moi, tout est de l'être!
Le monde et moi, le même infini nous pénètre;
Chaque chose est ma sœur en l'être souverain,
— Et ce grain de poussière est mon contemporain!
Dans le temps innombrable où le hasard nous trie
Nous avons tous les deux *Maintenant* pour patrie;
Nous dansons, lui petit auprès de moi géant,
Sur la crête du même flot de l'océan!
Aujourd'hui, du profond des immenses durées,
Nos deux formes se sont en ce lieu rencontrées :
Il est là, près de moi qu'emplit ce sourd émoi,
Il est absolument, il est autant que moi,
Et rien ne pourra faire en l'abîme de l'âge
Que ce soir ma pensée inquiète, au passage,

Ne se soit pas posée et fixée un instant
Sur ce grain qui déjà dans l'air s'en va flottant,
Avec le mol duvet et le vol de la mouche,
Au gré d'un souffle vague exhalé de ma bouche!

***

L'Éternité! jadis, on la mettait là-bas,
Dans une ombre où plus tard aboutiraient les pas,
Dans un lieu souterrain à la fois et céleste...
C'était comme un étrange et miraculeux reste,
Comme, au bout de la vie âpre, et la prolongeant,
Un grand jardin heureux aux fruits d'or et d'argent.
L'Éternité, c'était l'au-delà de la tombe,
Lieu vague où rebondit dans l'azur ce qui tombe,
Où tout revit plus beau dans des cieux interdits :
L'Éternité, c'était alors le Paradis...
Mais nous, nous l'avons fait descendre sur la terre,
Nous l'avons confondue avec le grand mystère
Qui gît sous l'univers réel et le sous-tend;
Aujourd'hui nous l'avons incluse dans l'instant :
C'est l'étoffe dont est faite chaque seconde,
C'est le dedans de l'âme et le dessous du monde!

CONSOLATION

Ne te plains pas. Ta calme vie
S'assoupissait parmi la joie.
Elle allait égarer sa voie
Dans un vain bonheur, assouvie.

Quelque adversité, de son sel,
Saura rendre ton cœur plus pur :
Le vent du nord froidit le ciel,
Mais en y rapportant l'azur!

LOINTAINS BLEUS

Lointains bleus qui jadis me parliez de bonheur,
Je vous ai retrouvés peints au bas des cieux vastes.

Peu s'en faut, à vous voir si bleus, si purs, si chastes,
Que je n'écoute encore votre appel suborneur,

Que je ne croie encor vos promesses perfides
Mais si douces au cœur soudain ensorcelé,
Et qu'en tenant ce fil d'azur au ciel ourlé
Mon âme ne poursuive encor les Édens vides!

Je me souviens des temps presque voisins encore
Où je ne pouvais pas entr'ouvrir mes fenêtres
Sans vous imaginer, châteaux pleins de beaux êtres
Dans des parcs verts où le bonheur est couleur d'or,

Des parcs où d'un jet d'eau monte la gerbe ailée,
Des parcs si beaux qu'on croit, sous leurs feuillages lourds
Que c'est là le pays qu'on désirait toujours
Et que toute la joie est au bout de l'allée!

Illusions d'amour et de félicité
Qui cerniez l'horizon de vos tendres nuances,
Quand, tout jeune et sensible aux moindres influences,
Je voyais votre houle onduler dans l'été,

Molles inflexions aux profondeurs magiques
Qui semblez prolonger vos courbes dans nos cœurs,
Vous qu'accoudé par les jours chauds lourds de langueurs
Je contemplais pareil aux captifs nostalgiques,

Lointains bleus, beaux témoins, insidieux amis,
Je crois encor, toujours aux choses que vous dites,
Je regarde toujours vos terres interdites
Et j'attends le bonheur que vous m'avez promis!

FERNAND GREGH

CAPTAIN O. K.[1]

IX

— Non, Madame. Permettez-moi de vous expliquer.

Un sourire affina les traits olivâtres du banquier Daniel Lévy : la lueur bienveillante éclaircit les noirs yeux en amande.

Singulière figure! En pénétrant dans le sang africain, la race sémite avait busqué le nez, arqué les sourcils, redressé le front. Les millénaires d'inquiétude et d'intelligence, la soif de domination, l'esprit d'entreprise que représente une ascendance juive, introduits dans la variété d'hommes la plus simple, la plus primitive, en avaient rebâti la façade charnelle. Cette joie qui, autour de l'homme de couleur, colore le monde, se complétait visiblement chez Dan par une volonté tenace. Croisement de nègre et de juif? Tantôt, dans les paysages subtils indiqués par les cils ombreux et les plis des paupières, s'édifiait une astuce à triple étage; tantôt, aux narines et aux lèvres charnues, bien dessinées, frémissait une irrépressible bonté. Parfois aussi, — comme il arrive dans toutes les races, mais, plus souvent chez les métis, — l'abîme sans fond.

— Puisque votre mari a emprunté à la Compagnie sur sa police d'assurance, vous n'avez plus droit, lors du décès, au montant intégral de cette police. Il ne vous est dû que la différence entre le capital assuré et le prêt.

Mrs. Compass, sans répondre, regardait l'homme et les choses. Sur les instructions formelles de Dan Lévy, en cas de

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er, 15 avril.

réclamation, on avait introduit la plaignante dans ce cabinet directorial qui est le Saint des Saints de chaque Société.

La pièce : un cristal à angles aigus, implanté dans le ciel comme un éclat de verre dans une plaie. Tout y apparaissait d'une fraîcheur raffinée, neigeuse, exquise : depuis la glace de la fenêtre jusqu'à la blancheur des peintures, des biseaux de la porte aux étiquettes des classeurs, du faux col de l'homme à la tranche de sa semelle. Rien d'obscur que la face du Noir. Et encore, les traits et les volumes étaient-ils indiqués, sur le vert bouteille de la peau huileuse, par un tel glissement de reflets, clartés liliales et violettes, qu'en vérité le banquier semblait attendre de devenir blanc.

Nouvelle conversion qui n'eût point été la première du souple Dan Lévy...

Au-dessus du Président de l'Assurance assis en chair et en os, un grand portrait à mi-corps intriguait, en effet, Mrs. Compass. Qui pouvait être ce vieillard aux cheveux blancs, en robe blanche? Elle ne reconnaissait aucune des effigies que l'on voit d'ordinaire à la place d'honneur chez les Noirs. Ni ce Lincoln qui abattit la fédération esclavagiste. Ni Roosevelt, le premier président des États-Unis qui reçut à sa table un nègre. Ni le président actuel du redoutable pays qui, vu sous un certain angle, n'est autre que le plus civilisé des États noirs.

— Bien, — fit Alma Alméa. — Toutefois, puis-je dire?

— Dites, — prononça la figure olivâtre.

— L'assurance était une dette de la Compagnie, eh?

— Assurément.

— Et vous avez prêté à mon pauvre mari sur cette dette?

— En effet.

— Bien! Ne pouvez-vous, maintenant, me prêter sur sa dette à lui?

— Oh! — s'écria le président.

Quelque habitué qu'il fût à voir ses frères de couleur introduire la fantaisie en matière de finances, l'idée d'une telle cascade d'emprunts lui cassait les bras.

Il contempla longuement cette femme, fragment de la malheureuse race qu'il tentait de guider vers le bien-être.

Jadis Moïse, son ancêtre, n'avait-il pas conduit tout un peuple à la Terre promise? Moïse, il est vrai, marchait à pas

libres dans le désert, tandis que les chefs du peuple noir s'avancent sur le sol même de l'esclavage, à travers l'Égypte démesurée qu'est le Sud des États-Unis... Cette femme de cordonnier, avec son enfantine rouerie, son violent désir et les idées baroques hachées dans sa caboche de laine noire! Les deux ambitions les plus frénétiques du monde — celle du juif et celle de l'esclave — lui attaquèrent le cœur, ainsi que dix fois par jour. Chez Dan Lévy, ambitions nobles. Non, ce n'était pas pour lui-même que, poussant bien loin ses études, surveillant tous ses actes, toutes ses attitudes, depuis la coupe de ses vestons jusqu'à celle de ses phrases, il avait, sept ans auparavant, obtenu le plus haut poste fédéral de l'État de Louisiane : l'inspecteur du port de la Nouvelle-Orléans se trouvait pour la première fois homme de couleur. L'inspecteur le plus actif, le plus efficace, le seul honnête que l'on eût jamais vu : tous, là-dessus, étaient unanimes! Ce n'était point davantage pour lui que, prenant en main une société d'assurances nègre, à la veille de la déconfiture, il en avait redressé les activités, décuplé la clientèle, et, enfin, qu'il avait bâti ce building. Rien du méchant building pour nègres, tel celui, qu'Alma Alméa visitait le matin : mais construction du dernier modèle, où il dressait un personnel exclusivement noir à la cadence du travail yankee.

Ému d'une pitié profonde, Dan Lévy se tourna vers le grand portrait, comme vers un conseiller.

C'était le portrait du pape.

Quand Dan avait décidé de se faire chrétien, — en un désir de conformisme qui n'eût guère été de mise à New-York ou à Chicago, villes « possédées par les juifs », mais s'expliquait à la Nouvelle-Orléans, — il avait opté pour le catholicisme. Sans doute, prestige du culte pratiqué par les anciens maîtres. Mais aussi, en passant l'Atlantique, cette religion n'a-t-elle pas pris un air libéral assez inattendu?

Le protestantisme, en Amérique, s'est tellement épaissi, s'est laissé contaminer de façon si profonde par le fétichisme de l'argent, par l'adoration du succès, par la férocité de la vertu, que, là-bas, le catholicisme semble retourner à ses origines, redevenir la religion des humbles et des opprimés. S'élevant au-dessus des barrières qui prétendent séparer les

races, au-dessus des mesquins interdits de sexe et d'alcool, et de la basse respectabilité qui suffisent à tant de sectes, la religion romaine fait, outre-mer, figure presque révolutionnaire. D'ailleurs, le calcul n'avait pas été mauvais pour Dan : de puissantes influences irlandaises l'avaient plus d'une fois discrètement aidé dans sa carrière.

— Impossible! Demandez à n'importe qui! — trancha-t-il.

Puis, avec largeur :

— Mais voyons, chère madame, cela ne m'empêchera peut-être pas de m'occuper moi-même de votre cas.

Un employé entra. Peau couleur de pain d'épice, énormes arcades sourcilières, espèce de rire perpétuel et hagard. De quelle race — Igarra, Ouolof ou Sousou? — cette figure qui, dans la blême pénombre de la jungle africaine, eût été magnifique : musculeuse nudité, oreilles percées, bouclier de cuir et sagaie? Dans la rigide société d'assurances, déchet humain toléré par bonté. A force de prestige, Dan Lévy en tirait un rendement passable.

L'employé apportait à la cliente les quelques dollars qui restaient dus. L'arrivée de ce guerrier nègre en complet veston et la naïve déception de la quémandeuse faisaient mal à l'apôtre.

— Bien. Bien. Combien avez-vous d'enfants?

— Deux pauvres orphelins, — répondit-elle avec soumission. — Le petit Théodore est à l'école. Aurora vient d'entrer au Collège malgré son jeune âge.

Ici, Alma Alméa épongea ses yeux qui s'étaient remis à ruisseler, puis invoqua le Seigneur en levant les bras. Sans y songer, elle esquissait ce balancement d'avant en arrière, dont elle avait subi le rythme durant la veillée funèbre.

Dan était bien loin d'elle. Un nom l'avait jeté dans de cruels souvenirs. Il y avait eu, huit années auparavant, une petite Aurora Lévy : ingénue et drôle comme un cabri noir. Elle s'était avancée dans la brume où l'on s'égare à jamais, elle avait franchi cette immense porte où vont tour à tour s'assombrir les générations des hommes : les noires et les jaunes et les blanches. Depuis ce temps-là, nul frère de race dont un enfant portait le nom d'Aurora ne s'était en vain adressé à Dan. Habitude qu'il cachait adroitement, comme une tare.

— Et quel est l'âge de cette petite Aurora? — demanda-t-il néanmoins, malgré lui.

— Quatorze ans. Une si bonne fille. Et qui aimait tant son pauvre père!

Quatorze ans! L'âge qu'aurait à présent l'autre Aurora.

Dan, avec l'air dégagé qu'il savait prendre pour dissimuler sa touchante manie, saisit sur son bureau un bel âne d'ivoire. Ses doigts jouèrent avec le poli de la pièce.

Caresser ce bibelot? C'était pour Dan la façon de rappeler à lui sa lucidité, sa maîtrise.

Chacun sait qu'en Amérique le symbole du parti démocrate est l'âne : comme l'éléphant celui des républicains, parti presque invariablement adopté par les Noirs. Or, faire entrer dans l'obédience des démocrates — c'est-à-dire dans le camp même des ennemis — toute une fraction de la race noire, depuis plus de soixante ans aveuglément fidèle au souvenir de Lincoln: telle était l'idée tactique de Mr. Lévy. Établir ainsi, entre gens de couleur, un clivage pareil à celui qui existe entre Blancs? Ce n'était pas là diviser vraiment ses frères, mais créer un efficace moyen d'adhérence à l'autre race. Puis, dans n'importe quelle vicissitude, être à même de négocier un ralliement au parti vainqueur? Eh, eh, politique positive! Donc, Dan Lévy, flattant de ses doigts sombres et grêles le fétiche de la démocratie américaine :

— Bien! Bien! Vous m'avez dit que votre mari travaillait à...

— Cordonnier, Mr. Lévy. Notre échoppe était rue Dumaine.

— Oh? Mr. Compass? Rue Dumaine? Mais je me rappelle! Je l'ai bien connu jadis! Une des figures loyales de notre population noire.

— Ou-i, assurément, — fit la veuve, ébahie.

Son mari n'avait jamais parlé de cette haute relation.

— Un homme craignant Dieu, — acheva Lévy, tombant plus juste qu'il n'imaginait. — Madame, l'assurance ne peut rien de plus, mais, de ma part, pour la femme d'un vieil ami, voici.

Il plongea la main dans le bureau et tendit un billet de cent dollars.

Alors, Mrs. Compass de fondre en larmes. Elle se souvint

du dentiste : à travers les eaux qu'épanchait son visage, elle glissa un regard nu et prometteur vers le banquier. Mais Mr. Lévy était un homme trop occupé. Et, de plus, sincèrement un homme « propre ». Suivant l'exemple au moins extérieur des Blancs d'Amérique, il reléguait l'amour parmi « les basses fonctions du corps », comme on dit volontiers là-bas. L'offre de Mrs. Compass ne reçut en réponse qu'un glacial sourire olivâtre au-dessus du parfait faux col.

Cependant, ce ne fut pas sans orgueil ni sans soulagement que la veuve franchit la porte. Elle étreignait maintenant, dans son sac, ce qu'il fallait à ce cadavre dont le « double » la poursuivait.

***

Toute une heure encore, l'esprit de Dan Lévy nagea, intrépidement, dans un inépuisable Zambèze de paperasses. Il agrippait des noms et des chiffres, plongeait à la recherche des intentions secrètes, infatigable comme un bras de champion, le paraphe de sa signature coupait hardiment le courant, toujours dans l'axe du but. Néanmoins, une sorte de musique basse, triste et lourde continuait à vibrer en lui. Était-ce le bizarre deuil de Mrs. Compass? Était-ce le souvenir d'Aurora? Vers quatre heures, le flot de documents tarit enfin.

Cette heure marquait, pour le banquier, l'une des charnières de ses journées. Redevenu soudain haut fonctionnaire, il se jetait en auto et se faisait conduire au bâtiment des douanes. Ce jour-là, il demeura sur son fauteuil. Tant pis! Quelques minutes sans travail!

Sa main se glissa dans un tiroir. Elle en ramena une liasse, classée avec soin, comme un dossier d'affaires.

Il y avait, dans cette liasse, d'abord des photographies. Une fillette menue, au teint sombre, que Dan contempla fidèlement. Puis une vieille négresse, pipe aux dents, traits ravinés : le portrait actuel de la mère de Dan. Puis, image ancienne, déjà déteinte, une figure de jeune Juif où se lisait en vérité assez de ferveur et de finesse pour suffire à deux races. Le métis n'avait jamais connu son père naturel; tantôt mort, tantôt disparu, tantôt retourné en Europe, dans les

récits toujours changeants de la vieille femme. Jadis, les grands-parents Lévy — habitaient-ils Chicago, New-York ou Baltimore? personne ne le savait plus... — avaient fait inscrire ce rejeton de hasard sur un registre rabbinique et s'étaient quelque peu occupés de son enfance, avant de s'éclipser à leur tour.

Au-dessous des portraits, toute une pile de journaux jaunis, plus que séculaires. Des bandes transparentes en recollaient les plis usés.

Dan Lévy tenait de sa mère — elle ne variait point là-dessus — qu'il y avait bien longtemps, l'aïeul de celle-ci, un Noir nommé César, s'était enfui de la plantation. Repris huit jours après. Les maîtres avaient été miséricordieux : César s'en était tiré avec une quinzaine de marques, longues de sept à huit pouces, sur le dos. Le banquier rouvrit l'*Ami des lois et le Fanal du Commerce* du 6 mai 1820. Longtemps abonné de cet Opéra Français dont les refrains, naguère, retentissaient à travers les États du Sud avant que, dans une Amérique devenue sèche, il ne flambât un beau soir comme le dernier bol de punch, Mr. Lévy comprenait fort bien notre langue. La langue de Cavelier de la Salle et de ce marquis de Bienville qui, en 1718, traça le premier « carré » de la Nouvelle Orléans.

Vingt piastres de récompense à qui ferait arrêter le « *nègre César, cinq pieds, un demi-pouce : une large cicatrice sur la joue.* (Sans doute quelque coup de cravache...) *Il porte un vieil habit brun et des pantalons d'oznaburg* ». Et Dan s'enivrait de ces mots terribles qui achevaient le signalement : « *Il baisse les yeux en parlant.* » Le banquier, alors, ne manquait pas de regarder la porte avec un ardent désir : il eût voulu qu'un Blanc entrât, et le fixer du regard, juste dans les prunelles.

Mais, faute de visiteur blanc, le regard de Dan se bornait à suivre la triste kyrielle des « Avis de Fuite ». « 50 *piastres de récompense payées pour un marron du nom de Peter : vingt-cinq ans, quoiqu'il ait l'air plus âgé. Il a emporté avec lui beaucoup de hardes, parmi lesquelles se trouve un habit de drap noir et une veste de bombazelle usée...* » Puis il dépliait des journaux anglais. Vente de nègres : « *adonnés à la fuite et à la boisson... A vendre jeune négresse créole : dix ans environ, enceinte, bon caractère.* »

Quand Dan se leva, il avait derrière lui tout un peuple persécuté... Deux peuples peut-être.

Dan Lévy se tourna vers le portrait du pape. Cette fois, il le dévisagea. Ne fallait-il pas éprouver son audace sur cet homme blanc, le seul qu'il eût à sa portée? Il lui adressa un long sourire peu agréable.

Ce fut avec la fierté de remplir, lui aussi, un sacerdoce, qu'il traversa, l'œil vigilant, les bureaux de sa Compagnie. Étrange Terre promise en effet! Tout un pays de travail accéléré, succédant pour la race noire aux plis immobiles des terres, aux fleuves paresseux, engourdis dans la vase. Bien! Dactylos, employés, faisaient pleuvoir comme grêle lettres et chiffres. Sérieux, activité des taches noires, grises, jaunâtres ou chocolat des visages et des mains.

Il descendit par l'irréprochable ascenseur. Puis monta dans la lourde et coûteuse automobile. Mieux encore que le demi-frère d'Annie, il savait que, sur ces machines, avait peiné toute une multitude de Blancs. Mieux que lui encore, il laissa son imagination voir en eux des esclaves... Eh, n'allait-il pas monter, tout à l'heure, — et avec permis de conduire, — sur une autre machine, celle de l'État? N'était-il pas un des premiers hommes de couleur à occuper, en Amérique blanche, un poste directorial?

X

Les dix fanfaristes nègres, coiffés de superbes hauts de forme et vêtus de smokings sans gilet, s'avançaient sur deux rangs, dans la pauvre rue. Dix faces noires, joues gonflées ou crispées, sur les éclairs des cuivres. Elles soufflaient dans les trompettes et les saxophones un cantique tonitruant et lugubre : le fracas se déchirait aux angles des façades. Somptueuse visite de la mort à ce misérable quartier nègre, à ces basses habitations de bois, dont la peinture gris clair ou vert d'eau, tout écaillée, s'en allait en poussière.

Pas un Noir n'est resté dans sa case. Des enfants curieux encombrent la chaussée ; chaque visage des adultes qui se pressent au bord des trottoirs distille sa goutte de tristesse, comme un tronc de pin surchauffé, sa goutte de résine.

Au bout de la rue, dans la méchante petite avenue, la maison du mort rayonne de cris funèbres. Les deux étroites pièces sont bondées. Voisins, amis, famille. Petite Aurora, Petit Théodore, et les oncles, et les tantes, et, tant que les murs peuvent en contenir, une foule noire que pavoisent de vieux noms, français surtout, quelques-uns espagnols ou britanniques. Les Legrand et les Picou, les White et les Leblanc, les Roméro, les Watts, les Porree. Voici Mrs. Truche, Mrs. Lockette, Mr. Cobette, Mr. Robinette, groupe de couleur sous-marine, brun verdâtre comme des fucus : la nacre des yeux sécrète non des perles, mais des larmes. Mrs. Gargamie, la mégère aux paupières obliques, semble naître de la nuque cuivrée de Mr. Chambler, Mr. Chinn, refoulé dans un coin, prie, verni de sueur, tel un fétiche en ébène poli. L'idée de la mort défait tous les visages. Dans le capitonnage de satin blanc, la figure émaciée du cadavre est seule à donner un exemple inhumain d'indifférence. Alma Alméa, sanglotante, apostrophe son époux. Oh, elle le savait! et tout le monde le savait! il était bien meilleur qu'elle. Puis de s'évanouir quand les porteurs viennent clore et soulever le riche cercueil.

Et les noires et lourdes autos s'ébranlent derrière l'auto funèbre : large caisson, orné de rideaux de tôle. Le cortège glorieux et sinistre arrête, aux croisements des rues, les voitures des Blancs impatientés. Tant d'histoires pour s'en aller mettre en terre un sac de charbon! Ils posent tout de même le pied sur la pédale de débrayage. La religion n'absout-elle pas ce désordre de la circulation? puisque Lord Christ, dans son ignorance des mœurs américaines, eut la naïveté de mourir pour toutes les âmes, fussent-elles de couleur.

***

L'austère temple baptiste, nu et badigeonné à la chaux. Petite Aurora est assise sur le second banc du chœur.

Hier, au cours de chimie du Collège, elle avait si paisiblement écouté une leçon quelque peu sommaire et fantaisiste! Dans ce local sale, négligé, poudreux, peinture souillée, robinets oxydés, flacons vides aux bouchons moisis, ne voyait-elle pas la science la plus sublime? Un Blanc se fût étonné de

l'incurie et de l'abandon, s'il avait oublié quel effort un tel essai peut représenter, au sortir de la vie primitive et de l'esclavage... Ensuite, par le grand escalier de bois dont les marches craquent, l'adolescente s'en était allée vers le hall du dernier étage : libre asile où faire un peu de musique et rêvasser dans l'étouffante chaleur qui s'amasse sous le vitrage, montant de toute l'Afrique éparse à travers la bâtisse. Alors, comme elle chantait, le vieux directeur à blanche barbiche venait à elle et la regardait avec tant d'hésitation et de bonté qu'elle avait compris tout de suite.

Aurora, depuis hier, a versé bien des larmes! Elle croyait ne plus pouvoir pleurer. Mais la musique de l'harmonium rouvre la source entre les paupières. Quand les sons grandissent, doux et sombres, et font vibrer sa poitrine, il semble à la jeune fille que, comme jadis, son père la berce entre ses bras. Son nez, tout enflé à force de moucher, lui paraît, par instants, long comme un groin de porc. Puis, entre le dos de ses voisines, elle voit confusément tourner l'église. Tout se mêle : cette église, le collège, la mort, et ce groin qui se raccourcit et se rallonge...

Assis auprès d'elle, Petit Théodore, lui aussi, retourne en idée à l'école : monde qui possède si profondément l'enfance de toute race! Il passe devant la salle où les filles apprennent la couture et la cuisine; il entre dans la classe d' « architecture ». Un maître au visage chocolat fait exécuter, avec un loyalisme naïf, la copie agrandie de ce Peau-Rouge gravé sur les *nickels* américains. En l'honneur de l'Amérique, la race esclave cherche sur la monnaie des oppresseurs les effigies de l'autre race pourchassée et détruite... Petit Théodore, docile, aide à gâcher le plâtre. Et l'odeur fade de la pâte qui gante ses mains (si elles pouvaient toujours rester blanches comme ça!) se mêle à l'image des larges dos qui obstruent devant lui, tout petit, la vue du temple. Puis, à son tour, le voici dans les bras du mort, qui l'étreint. Mais, lui, il se défend avec terreur, avec colère : il voudrait crier...

***

Le révérend Adam Jolicœur, silhouette massive, debout, bien en vue : le chœur du temple est surélevé de trois marches.

Le rival — l'harmonium — s'est tu. L'ample creux de la nef et ses échos sont maintenant à lui seul, Jolicœur. Et aussi ces poitrines côte à côte rangées, sur lesquelles il va frapper, comme sur les barres d'un xylophone.

Il regarde. L'édifice achève de s'emplir. Il regarde, et, déjà, — comme chez les orateurs blancs, — les vagues de l'inspiration déferlent en lui. Elles marquent, sur le sable de son esprit, des lignes précises qui dessinent la limite de leur incursion : abandonnant, par places, un butin arraché aux profondeurs.

La face parfaitement noire de Jolicœur élargit des mâchoires de conquérant : le front élève une tour aiguë. La lippe, fendue de grandiose façon : n'est-ce pas là l'essentiel? En n'importe quelle race, l'homme des tribunes? Un artiste chez qui l'animalité, gueule et geste, tient, bien avant l'esprit, la première place : ainsi les jarrets et le souffle chez le danseur. Quoi? le sens des mots? Non point : la sonorité des syllabes! Dans la parole en public, les idées mêmes doivent passer à l'état musculaire. Aussi, le parangon du prédicateur, c'est l'homme de couleur, c'est le nègre.

Le révérend Jolicœur commença, d'une voix basse, pourtant nette, qui détachait avec soin les dentelles, faisait chuinter les sifflantes. C'était sa façon de donner à son larynx et à sa poitrine un premier exercice. Tâter le volume de la salle, avant de la bourrer d'amples déploiements sonores.

Donc, aujourd'hui, un triste devoir s'imposait à lui. Dans cette laborieuse paroisse « colorée » de la Nouvelle-Orléans, un des fidèles les plus méritants venait d'entrer dans la paix du Seigneur. Il laissait derrière lui une épouse, la femme forte de l'Écriture, et des enfants, qui, cessant d'élever les mains vers cette haute instruction qui libérera la race noire, les tendaient désespérément vers le cercueil où reposait un père. (Ici, de premiers sanglots répondirent au pasteur.) Ce fidèle laissait aussi maints amis : « Toutes ces âmes de couleur, il avait loyalement chaussé leurs pieds pour un laborieux chemin. » Oui, Compass ne s'était-il pas fait d'innombrables amis?

Des *hnhn* de divers tons, caverneux ou aigus, longs ou doux, résonnèrent dans l'assistance. La mâchoire de l'orateur éleva

la lèvre inférieure. Allons, l'épaisseur commençait à s'émouvoir!

Eh bien, cette âme chrétienne s'était réservé un ami plus précieux encore : Dieu lui-même! Marquant un temps d'immobilité, Jolicœur désignait la voûte de l'église... Avec une régularité trop rare dans cette ville, Mr. Compass, durant une si longue maladie, n'avait pas fait tort à la paroisse d'une seule cotisation. Oui, jusqu'à la dernière semaine! Et même, en avance de trois jours, Mr. Compass continuait à payer du fond de son cercueil.

— Cet homme-là, un homme simple? Moi, je dis, un habile homme! N'est-ce pas là, en effet, amasser dans le ciel un solide capital? Car croyez-vous, mes frères, que Dieu tienne ses comptes avec irrégularité? Croyez-vous que le Seigneur, qui a créé trente-six mille espèces animales ou végétales, toutes différentes, et sait leurs noms dans toutes les langues humaines et connaît je ne sais combien de pays — rivières, caps et villes — et de planètes et d'étoiles, soit un administrateur négligent? Croyez-vous qu'il perde la mémoire, comme les débauchés qui fument des cigarettes?

— *Oh, no!* — s'écriait-on de tous côtés dans la foule. De même que pour les *hn hn*, il y avait les *oh* rauques, et les *oh* sonores, les âpres et les soupirés et les gutturaux, et ceux qui naissent de l'arrière-nez, et ceux qui semblent sortir des lombes.

Nul doute, chaque versement du « pauvre Compass » était inscrit sur le Grand Livre!

— Chaque versement aussi que vous faites, mes chers frères, est classé là-haut, parmi la liste complète de vos mérites et de vos péchés, dans l'immense building à mille et mille étages dont vous voyez, la nuit, briller les fenêtres. Oh, mes frères, ce n'est pas une sinécure, un *job* pour paresseux, que d'être un Ange du Seigneur! Oh, les chants et danses et le phonographe du dimanche ne sont pas toute la vie des Anges. Pour eux, pas de journée de huit heures! Pliant les ailes et relevant leurs manches de chemise, ils tapent à toute allure, du matin au soir, sur les touches dorées de machines à écrire extra-supérieures. Qu'ils se rappellent cela, les dix-neuf paroissiens de cette église qui, eux, sont en retard sur leur cotisation. Moi, qui ne suis qu'un pauvre homme, je peux les

compter de ma place... S'imaginent-ils que Dieu ne les découvrira pas?

Ici, Jolicœur, fouillant du regard les recoins de l'église, comme des poches, fit peser un lourd silence. Il jouissait de voir blêmir les faces des retardataires.

— Sachez-le donc : le Seigneur, Président du Trust des Trusts et chef de l'Universelle Assurance, n'aime pas à être volé.

Oui, tous les fidèles paieraient leur prime céleste! Mais, au fond d'eux-mêmes, ils espéraient bien ne jamais devenir les laborieux Anges du Seigneur... Des *oh no* et des *Gloires!* de plus en plus musicaux bourdonnaient de toutes parts. Cela commençait à dessiner un rythme étrange.

Cependant, Jolicœur passa la main sur son visage. Ce fut comme s'il s'était enlevé la face pour en mettre à la place une autre, crispée, terrifiante. Il l'abaissa peu à peu.

Il semblait regarder à travers le sol, avec une silencieuse horreur.

— Je vois, — dit-il enfin, — je vois!

Il se tut, de nouveau. L'effroi se répandait dans l'assistance. *Seigneur aie pitié! Aide-nous!*

— Cheveux roux et dents de sanglier, les Démons, assis aux Salons de Rhum de l'Enfer. Ils ont suspendu, derrière eux, à des patères numérotées, les tridents à piquer les âmes dans les chaudières, et joyeusement boivent dans des crânes. Soudain, tous font silence! Qu'est-ce qu'ils écoutent? Le haut-parleur de l'infernale radiophonie!... Déjà ils apprennent que notre cher frère, Mr. Compass, est mort, et ils grincent des dents avec appétit... Mais Lord Christ leur interdira de s'assouvir.

— *Oh yes! Oh yes!*

Des syllabes pleines de componction sifflaient. L'épouvante ou l'extase au visage, plusieurs fidèles avaient fermé les yeux.

— Regardez, — commanda Jolicœur.

Le prédicateur tira de sa poche une boîte d'allumettes. Il fit craquer l'une d'elles.

— Voyez un être que brûle le péché... Ah, ah! explosion de joie tout d'abord. Mais la flamme commence d'attaquer. Cette flamme : on dirait un chameau, un éléphant, un dragon.

Elle ronge. Elle dévore. Regardez! un tigre couché sur la conscience qui noircit, qui se tord.

Dramatiquement, le révérend lâcha l'allumette charbonnante.

— Ainsi que notre incombustible frère Compass, résistez au mal! Ayez sans cesse recours au Seigneur : qui possède le grand extincteur à incendie! Un jour, avec la Mécanique à laquelle il a donné Son Propre Brevet, Il viendra se pencher sur les flammes de l'enfer. Mais ce n'est pas assez de l'attendre. Mes frères, pendant que nous sommes encore sur terre, allons tous à Sa rencontre.

L'homme se démenait : la sueur du front coulait dans ses yeux, la bouche écumait. Il marqua sur une jambe, puis l'autre, un rythme. Un piétinement sourd se fit dans le chœur, puis gagna jusqu'au dernier rang le sombre troupeau. Chacun heurtait le sol du talon, trépignant sur place. Tramp, tramp! Troupe immobile, en marche pour l'éternité. Les uns se frappaient la poitrine, d'autres se tapaient sur les cuisses. Des cris, des sanglots, des chants, fusaient de toutes les profondeurs de l'église.

— Plus fort, plus fort! Priez plus fort, — adjura l'orateur, saisi à son tour par un tremblement.

Et voici que, de nouveau, s'éleva la musique de l'harmonium, accompagnant le chœur. Sur toutes les autres, une voix de jeune fille, pure, cristalline. Elle semblait jaillir jusqu'au zénith, puis retomber de tous côtés, comme fait l'azur. C'était une des nièces du pauvre Compass qui chantait. Un sanglot, tout à coup, brisa la suprême modulation. Il se fit un tumulte derrière le pasteur : la chanteuse s'était évanouie. Des cris s'élevèrent. Alma Alméa et le petit Théodore se ruèrent sur le cercueil qu'ils frappaient du poing, appelant le mort. Deux femmes se tordaient sur le sol, les yeux révulsés.

Oh, on se souviendrait de cette belle cérémonie!

Panique, au bord du néant? Sans doute, et contagion du cri et de la folie. Pourtant, comme les sanglots de ce pauvre auditoire s'adressent sincèrement au défunt! Que d'émotion vraie! En trouve-t-on autant dans des obsèques à New-York, à Londres, à Paris? Chez le Blanc — surtout s'il est riche — la mort détruit, plutôt qu'un être, une fonction :

rouages ou pièce d'apparat... Privilège acquis à l'individu, par l'humilité d'une race : quand un nègre meurt, ce n'est rien d'autre que cette grande chose, une vie humaine, qui a été détruite.

Derrière un pilier, sanglotait un homme à puissante carrure, Ben Pipkin, redescendu, le matin même, du Nord.

XI

— Mr. Curtiss est occupé. Il ne pourra vous recevoir que tout à l'heure. Attendez, s'il vous plaît.

Que voulait donc ce porteur de Pullman, déjà venu le matin? Non, les Canadiennes ne le feraient pas asseoir à l'office! On en avait assez, de ces nègres! Et l'on poussa le visiteur dans le hall.

La veille au soir, après l'enterrement, Ben Pipkin avait revu Alma Alméa. La maison attestait encore la catastrophe : plancher que jonchaient des feuilles et des pétales piétinés, meubles hors de leur place coutumière. On y respirait encore une fade odeur.

La veuve faisait étalage d'allures tragiques, où se décelait de l'inquiétude. Elle allait parfois regarder à la vitre, comme si elle se fût attendue à quelque visite dangereuse. Elle semblait tout ensemble se hâter de partir, et se perdre en digressions calculées.

— Que de tristesse, Mr. Pipkin! Quel deuil! Beaucoup d'amis, mais nulle aide.

Oh, elle trouverait bien, pour elle-même, un abri et du travail : la blanchisserie du vieil oncle Garum, à Bâton-Rouge. Mais qu'allaient devenir ses enfants, leurs études? Si seulement elle avait l'argent de ce maudit bracelet! Ici elle paraissait approcher du but secret de son discours, attendre que Ben devinât. Pourtant, elle arrêta la main qui, dans le veston, se glissait vers le portefeuille. Mr. Pipkin, elle l'avait bien vu dès le premier jour, était son meilleur ami. Mais pas cela!

Ben ne put jamais comprendre comment, au bout d'une heure, il s'était laissé glisser dans une poche certain paquet mystérieux.

— Un bijou abandonné par un homme jeté en prison. Un trésor qui n'est plus à personne...

Personne, autour d'elle, n'était capable de faire argent de cela : ni sa famille, trop bavarde, ni cet imbécile de Texas. Pour elle, elle avait trop peur! Ben n'en tirerait-il qu'un ou deux milliers de dollars ou même quelques centaines... Avec ses voyages continuels, c'était si aisé! Il se débarrasserait du bracelet n'importe où, à Philadelphie ou New-York. Ce n'était pas pour elle, mais pour des orphelins. Les yeux nacrés de la femme luisaient et dansaient : elle souriait maintenant de tout près, l'air ingénu.

« Captain O. K. » avait ensuite passé une nuit abominable. Désensorcelé, il commençait à voir clair dans cette espèce de guet-apens. Elle n'avait pas dit un mot d'Annie, pas un! Il se demandait s'il y avait eu quoi que ce fût de vrai dans cette histoire de lettres. Donc, à cette heure, lui, Pipkin, ferait figure de recéleur. Des voix de tribunal et des échos de temple résonnaient en lui; des poignes de policemen s'abattaient sur son épaule... Enfin, au petit jour, il retrouva la paix, ayant pris une décision vertueuse qu'il mâcha comme un merveilleux chewing gum. Il accomplirait le vœu du mort : rendre le bracelet au *boss*. Alors, en effet, tout redeviendrait correct, tout serait O. K.!

Donc, Ben Pipkin s'en était venu vers la villa des Curtiss. Non seulement le bracelet en poche, mais, dans la poitrine, le gros pilier derrière lequel il s'était tenu à l'église, et la vibration de l'orgue dans les côtes! Et, dans la gorge, les belles paroles avec lesquelles il allait opérer la restitution. Pour parler avec plus de dignité, il avait endossé un veston neuf. Il refuserait la prime promise par les Curtiss, les six cents dollars. Il les ferait remettre à Petit Théodore et Petite Aurora...

C'est ainsi que Ben, assis dans le hall, croyait baigner en une lumière rassérénée, purifiée, morale : noble irradiation, où il sentait blanchir peu à peu son teint obscur... Cependant, à mesure que l'attente se prolongeait, l'histoire qu'il avait naïvement forgée lui apparaissait de moins en moins vraisemblable. Ce voyageur repentant, monté en wagon à New-York, descendu à Philadelphie, sa taille exiguë, un peu voûtée, son

accent du Sud, son costume gris, sa cravate bleue : tous ces détails soigneusement combinés semblaient fuir de son crâne par d'invisibles trous. Il se sentait à sec comme un poisson sur une plage, à l'idée d'un policier sévère, aux insidieuses questions.

***

Cependant, des voix et des bruits de tasses venaient du salon, séparé du hall par une simple portière. Ben entendait les tintements de métal et de porcelaine, accompagnant des intonations diverses. Musique qu'une oreille de nègre est seule capable de percevoir. Subitement rasséréné, il eût volontiers dansé de joie! Que de plaisir il allait faire!

De l'autre côté de la portière, on avait peu à peu haussé le ton : sans doute les maîtres supposaient-ils le visiteur à l'office. Ben entendit, Ben ne put pas ne pas entendre une voix d'homme du Nord affirmer, aussi nasale que si les syllabes, en montant de la gorge, prenaient en effet le nez à témoin.

— ... Damnée affaire... Tout à fait la marque de cette sale race, ont reconnu les inspecteurs de police. Mais comment amener sans preuve suffisante un accusé au juge? Il leur va falloir libérer ce nègre...

Une autre voix d'homme plus fine, plus mordante, avec l'accent du Sud :

— Eh, vous le reconnaissez enfin, cher Mr. Curtiss : tous voleurs, menteurs et puants! Vous n'avez pas été longtemps à vous convertir aux idées du Sud. Ne vous ai-je pas dit, dès votre arrivée ici, que...

La voix, plus grave, devenait indistincte. Ben imaginait assez le reste de la phrase.

Il faut l'avouer. Les meubles du hall, qui, l'instant d'avant, hospitaliers et confidentiels, entouraient avec sollicitude le généreux Pipkin, lui parurent opérer un mouvement de recul. Fauteuils de Blancs, tableaux de Blancs, vases de Blancs : tous complices! Et les murs eux-mêmes : murs d'un logis de Blancs. Dehors, ce soleil-là était-il aussi le valet des Blancs?

— ... Tout effort est inutile. Je dis, inutile! — opina, d'un timbre aigu, un larynx de femme. — Ces nègres, qui se sont introduits ici, dans ce continent tout neuf...

— Pas précisément venus de leur gré, je pense, et peut-être y restent aujourd'hui pour notre juste châtiment, — riposta avec l'accent du Sud une autre voix féminine, un peu usée, mais dont la délicatesse agréait à l'oreille de Ben.

— Voyez-vous, le seul remède à la question noire...

Ben, ici, n'entendit pas. Seulement une protestation et les brutaux éclats de rire des hommes.

— ... Cela ferait crier les journalistes du monde entier. Ils appelleraient cette exécution : un massacre.

— Alors?

— Alors? Les expédier tous dans une île?

— Ou les renvoyer dans leur Afrique?

— ... chirurgicale... empêcher leur multiplication...

— Dick, taisez-vous! Vous êtes impropre!

Le signal d'une auto qui tournait l'angle de Cadix Strect couvrit tout à fait les paroles. Ben Pipkin ne put saisir que la péroraison :

— Aux lois et aux mœurs d'empêcher un affreux mélange de race, qui ferait de ce pays un autre Brésil. D'abord, préserver la pureté de notre sang!

— ... difficile...

— Oh, dans le Sud, nous savions les maintenir à leur place, — fit la voix délicate. — Si le général Lee, notre héros, avait été vainqueur, et qu'une Fédération du Sud indépendante (Ici, encore une auto)... vous ne seriez pas aujourd'hui encombrés de nos nègres. Notre État aristocratique aurait réglé la question avec tact... Cela, et beaucoup d'autres possibilités ont été abolies quand le Nord...

Plusieurs phrases perdues pour Ben, puis un long silence. Sans doute, de la gêne. Les gens du Nord n'aiment pas à entendre évoquer les rêves de la Sécession. Il y a donc encore de vieilles gens pour songer à ces chimères de jadis? La conversation fit un détour sur un autre territoire. Pièces de théâtre. Prochains concerts. Pourtant, on ne tarda pas à revenir au grand sujet. La réconciliation du Sud et du Nord se faisait aux dépens de l'éternel ilote.

— ... Voyez-vous... grandes qualités de votre Nord.... Mais trop idéaliste. Maintenant que le nègre est monté vers l'Est et que vous voilà envahis à votre tour — fit cette généreuse voix

de femme à laquelle s'était complu le brave Pipkin — nous pourrions vous enseigner la façon, nous, du Sud. Car je dis que nos nègres nous aiment. Et que nous les aimons, mais oui... (Ici, passage d'auto)... Comme vis-à-vis d'un animal. Il n'y a qu'à les traiter d'un peu haut, comme des chiens. De très bons chiens.

Ben rougit, à la façon des Noirs : chez eux, les traits se gonflent et le globe de l'œil s'injecte de sang. Certes, il avait déjà saisi de telles conversations, par bribes, dans les Pullman. Mais repasser d'un seul coup toute la leçon, toute l'atroce leçon des Blancs, juste à ce moment où...

Il toussa, d'abord discrètement, puis plus fort.

Un des Blancs, Mr. Curtiss, apparut à la portière. Bah! le nègre n'avait pas dû entendre... Et qu'importe, s'il avait entendu! Est-ce qu'on se gêne pour parler devant un fox-terrier?

***

L'homme noir, respectueusement incliné se montra au seuil du salon. Mr. Curtiss l'y avait appelé d'un geste : quatre mots à jeter à ce tonneau de houille, comme on lance une poignée de papiers dans un poêle. Pas besoin pour cela de quitter ses hôtes!

Le Noir souriait. Il semblait déborder d'une étrange gaîté. On eût dit qu'il mâchait ses propres dents, comme des amandes savoureuses.

Il y avait dans le salon quatre Blancs. Avec les Curtiss, un vieux couple. L'homme montrait un teint brouillé de bile, et sans doute sa femme était-elle « la dame au ton bienveillant »... Une de ces anciennes familles de Louisiane, qui ont des logis nobles et simples, des meubles coloniaux de l'avant-dernier siècle, fleuronnés et torses, des portraits d'ancêtres à cheveux poudrés, des vases et des pendules Empire ou Louis XVIII. Des familles qui parlent deux langues et où l'on aime à recevoir, à lire, à broder, à causer généalogie. La vie y serait élégante, indulgente et douce, si, parfois, l'on n'y avouait, — avec tant de gentillesse, — quand il s'agit des humains à peau noire, certaines « idées du Sud »... Hélas, dans

le salon des Curtiss, salon « américain » celui-là, brillaient des meubles luxueux et tout neufs, s'entassaient des coussins extravagants, rivalisaient des couleurs audacieuses.

Avec la tolérance du mépris, les visages blancs observaient, sur cette face obscure dont ils ne déchiffraient pas l'ironie, la sempiternelle joie des gens de couleur. Toujours enchantés, ces nègres! Seuls les Blancs savent être à la fois comblés de biens et mécontents, satisfaits et désagréables.

— Je demande pardon à votre bonté... à votre bonté grande. Je pouvais attendre... Désolé de vous troubler! Je venais chercher des nouvelles de miss Annie Trudeau, cette jeune fille injustement accusée par la police.

Le Noir s'était offert le luxe de cette phrase, qu'il articula de fort nette façon.

Elle parut exorbitante.

— Voyons, vous vous nommez bien Pomkin?... Patkin?.. — fit M. Curtiss, interrogeant sa mémoire. — Vous êtes porteur de Pullman, je crois?

— Il ne vous appartient heureusement pas d'apprécier la police de l'État, juge Patkin, — lança, de très haut, l'homme du Sud, qui avait fait deux ou trois pas vers le nègre.

Juge! Il est fort plaisant de jeter ce titre à un Noir lorsqu'il prétend assumer un air grave.

— Excusez-moi, je ne suis pas juge. Mon nom est Benjamin Pipkin, porteur de Pullman, en effet. Je me trouve actuellement en service sur le Train du Croissant.

— Eh, eh, professeur, — poursuivit l'homme du Sud, qui, décidément, voulait s'amuser, — il semble que vous portez particulier intérêt à cette jeune fille.

— Je ne suis pas davantage professeur... — rectifia Ben, redoublant d'agressive humilité. — Miss Annie m'appelait parfois « Capitaine »; c'est un titre qu'elle me donnait en souriant, je dois dire.

Il continua, suavement, avec une insolence merveilleuse :

— Donc, « Colonel », si vous pouviez me faire savoir...

— Comment osez-vous! — s'écria l'homme, avec fureur. (S'il avait tenu une cravache, Ben eût eu la figure cinglée.) — Vous, face de charbon!

— Oh, ne vous fâchez pas, Harry, prenez-le en souriant, —

pria la vieille dame, qui semblait honteuse de cette scène.

— La dame a raison. Les dames ont toujours raison, — apprécia Ben, avec philosophie. — Et, comme il n'y a aucune nouvelle, je me retire tout de suite. Je venais seulement... seulement pour demander cela, — fit-il avec onction, comme s'il se délectait à ces mots. — Pour rien d'autre... rien d'autre...

XII

Lorsque les pas de Ben l'eurent porté jusqu'à l'Avenue Saint-Charles, il monta dans le premier tramway. Il se souciait bien d'un but! Fuir, n'importe où, mais s'éloigner de cette ville, de ces Blancs!

Ce fut avec fierté qu'il se rangea parmi les places destinées aux Noirs. Ne remportait-il pas de son expédition deux trophées? L'un, le glorieux souvenir de ce qu'il avait osé dire; l'autre, le bijou qu'il eût été assez naïf une demi-heure auparavant pour rendre à ces goujats! Sa charpente lui semblait toute rebâtie : la colère et l'orgueil lui avaient changé les os même. Ce fut en un état véritablement lyrique que, dans le rapide véhicule, il dépassa — oh, sans le savoir — et les rues à numéros qui vont de la 9e à la 6e, et Sainte-Mary Street, et Felicity Road, et, mieux appariée à la disposition de son esprit, cette suite de rues qui portent le nom des Muses : Uranie, Polymnie, Euterpe, Terpsichore... (Elles y sont toutes les neuf.) Le monument de Lee, ambitieuse statue de l'échec, sur un socle démesuré, l'irrita : cette vue lui rappelait trop la conversation qu'il avait surprise... Bah, Sud ou Nord, esclavage ou exploitation : dispute des Blancs, toujours sur le dos des Noirs!

Pourtant, en arrivant à Canal Street, — sorte de Cannebière de la Nouvelle-Orléans, — le rythme des tramways, les automobiles lancées comme des obus par l'énorme canon de la rue, les trolleys aériens, tels des fils de la Vierge, les magasins bondés de denrées, les enseignes criardes, les passants innombrables, tissant on ne sait quoi de leur va-et-vient, comme des navettes; tout cela, œuvre des Blancs, l'étonna pour la première fois. Ne revenait-il pas à l'Amérique, après un bref voyage dans un continent intérieur d'où la

race blanche était exclue? Pour la première fois, il discernait la forme du Nouveau-Monde, cette création puissante et magnifique. Mais, pour la première fois aussi, il se sentait, par la faute des Blancs, séparé de leur civilisation. Il eût voulu mesurer chaque objet et chaque idée. Un témoin? Eh, mais oui! Ces gens le lui avaient dit : professeur et juge.

Descendu de tramway, il marchait, plein de bonheur malgré tout, dans l'air clair et bleu, dans cette lumière superbe, qui, après les brumes encharbonnées du Nord, lui apparaissait plus émouvante que jamais. S'enfoncer dans le quartier des buildings, ces tours magiques, ces féeriques remparts, passer au pied de cette Hibernie, la banque aux trente étages, qui élève un donjon sur un temple, et une coupole sur le donjon. Certes, ces fortifications-là défendaient un argent qui lui était étranger. Mais comme son regard aimait à jouer sur les façades! Merveilleux tohu-bohu d'affaires — navigation, coton, fruits, tissus — durement dressées en magasins gigantesques.

Comme il errait depuis longtemps, il se trouva devant Jackson Square, sur la vieille Place d'Armes. Il considéra longuement le Cabildo, mairie de l'ancienne ville espagnole, et la cathédrale Saint-Louis. Des façades basses et sévères : ordre hostile venant d'une race d'Européens qu'il ne connaissait pas. Puis, il traversa le vieux « carré français ». Simplicité, modestie, mélancolie de ces vieilles choses qui n'avaient pas réussi! Tout cela lui semblait moins amusant, pas assez extérieur, pas assez brutal. Oui, ces fétiches-là n'étaient pas assez barbares! Le *Captain* se reconnaissait, après tout, quelque chose de commun avec les Anglo-Saxons d'Amérique, malgré la différence de couleur. Un peu la même façon de voir les choses...

Tant d'idées bizarres et confuses l'attaquaient à la fois! Elles perçaient à l'envi son crâne épais. La pensée : une effraction. Le monde qui pénètre dans l'homme... Néanmoins, alourdissant peu à peu sa marche, un malaise commençait à lui venir de certain objet logé dans une poche, sur la hanche. Cet objet qu'il avait oublié un temps, maintenant insupportablement dur et lourd, lui gonflait la fesse droite, et, à un degré moindre, toute la moitié droite du corps.

Non! Jamais ces Blancs-là ne reverraient le bijou dont la volonté du Seigneur, en toute justice, les avait privés. Mais, d'autre part, impossible pour lui, homme probe, de négocier le produit d'un vol, fût-ce à l'intention de deux orphelins. Certes, cet argent-là ne leur eût pas porté bonheur!.. Une si vive horreur le prenait à la seule idée d'Alma Alméa, que, pas un instant, il ne songea — ce qui eût été si simple — à rapporter chez elle le bracelet, puis à fuir... Il s'était chargé de l'affaire? Tant pis! Mais, cette fois, il ressentait le besoin d'en finir entièrement...

La pérégrination de Ben, sans qu'il y songeât, l'avait conduit au grand Club nègre de la Nouvelle-Orléans : le *Bienville*. C'est là qu'il avait coutume de passer le plus clair de son temps, lorsqu'il séjournait dans la Cité du Croissant.

Il gravit non sans fierté, l'escalier du fastueux édifice, naguère pauvre trou à rats, depuis peu rebâti de neuf. Il était sorti de sa rêverie, et regardait autour de lui, cherchant conseil dans les circonstances.

Crépues ou lissées à l'huile, les têtes des membres du Club reposaient, s'assemblaient, ou passaient sur un décor qui eût semblé le plus féerique des rêves aux esclaves des plantations.

Le grand hall d'entrée : portes d'acajou ciré, sol de marbre, murs blancs, et, au plafond, les coupes blanches des luminaires auxquels, sur le sol, faisait écho une superbe file de crachoirs blancs. Au premier étage : le luxueux auditorium de sept mille pieds carrés : lueurs lisses du plafond comme du plancher, colonnes et piliers drapés aux couleurs américaines. Puis le salon avec le piano mécanique, le phonographe et la T. S. F. Et le riche billard. Et le bar pour « boissons douces ». (Parmi les vernis américains adoptés par la race noire, celui de la sobriété.)

Captain O. K. s'avança jusqu'à la bibliothèque. Y trouverait-il quelque inspiration? Il aimait tant les mots, mais seulement à l'état de paroles. Ces ouvrages alignés qui tournent le dos — ventres pleins de lettres, entrailles savantes — en imposaient à l'homme du Pullman. Si, du moins, ils avaient contenu des coupons de voyage, aller et retour, pour le pays de la certitude! Mais le seul livre apte à donner de telles réponses, c'est la Bible! Ben ne se rappelait pas y avoir rencontré la moindre

affaire de bracelet. Au surplus, il se sentait intimidé, dans cette pièce austère, par l'onction polie des tables, la profondeur des fauteuils, les verdures insolites des vases, et la lumière fine, presque intellectuelle, des fenêtres aux rideaux légèrement dessinés.

Enfin, après de longues hésitations, un homme repeint, retapissé, nettoyé par le vide, ivre d'eau glacée et de vertu, un progressif Américain — de couleur noire, hélas! — ayant néanmoins devant soi le plus brillant avenir et d'immenses perspectives de « service », descendit les degrés du perron.

Parbleu! Rien de plus facile que de se débarrasser à jamais de ce passé d'esclave — mensonge et vol — qui gonflait sa poche.

Le *Bienville-Club* ne se trouve qu'à sept ou huit « blocks » du Mississipi.

***

La nuit était venue. A la lumière des lampadaires, le porteur, gigantesque stature, se dirigeait à pas rapides vers le fleuve.

A mesure que Ben approchait d'un des globes électriques, l'ombre rectiligne et sans fin qu'il traînait derrière lui, ainsi qu'un passé plus long que toute mémoire, s'abrégeait, prenait forme humaine, puis rentrait en lui par les talons. Crise d'un instant : l'ombre se réfugiait dans les aisselles et entre les cuisses. Soudain, naissait devant lui une autre silhouette noire : le nègre futur. Quelle prompte croissance! Comme ce profil se saisissait vite de l'obscur infini!

Le drame recommençait de lampe en lampe. Mais Ben l'ignorait. Ben ne sentait, autour de soi et sur soi, que cet abominable bracelet. Le larcin à présent lui taraudait la fesse, comme un énorme abcès, comme une tumeur. Par moments, il attaquait brusquement l'intérieur du corps, montant et descendant de la hanche aux omoplates, selon les secousses des pas, ou se logeait dans la gorge à la façon de ces boules nerveuses que certains malades s'efforcent en vain d'avaler... Ah! Ah! On allait se délivrer de cela!

Autant il y avait, malgré ces affres, de plénitude, de soli-

dité dans la démarche éléphantesque de Mr. O. K., — tête haute, talons qui se plantent fortement au sol, ventre qui pointerait un peu, si les épaules n'affirmaient tant d'ampleur, — autant, derrière lui, à cinquante pas, une autre silhouette d'homme de couleur se trouvait attaquée par l'instabilité et le vide. Ce n'était pas boiterie, à la façon de Tex, mais démarche inégale comme celle de l'hyène. Ou plutôt il y avait, entre les jambes, trop d'air mal acquis, comme entre les quatre pattes d'un chien errant.

Cet homme-là, tantôt, avait rôdé et guetté autour du *Bienville-Club*. Il suivait maintenant le porteur, qui se hâtait trop vers le but pour regarder derrière soi.

Ben franchit la dernière avenue, celle qui longe le fleuve. Plus de trottoir de ciment. Des terrains vagues. La pénombre. Au fond, une pente confusément revêtue d'herbe blafarde. Le haut talus de la « levée », — œuvre colossale qui se prolonge sur des dizaine de milles, — est complété, au centre de la Nouvelle-Orléans, par des parapets et des quais : mais, dans les faubourgs, les terrassements arrivent jusqu'au fleuve.

Le porteur, ayant traversé le sommet de la digue, descendit droit vers le Mississipi.

Il se trouva tout d'un coup dans les ténèbres. La pente était fortement déclive. Les semelles glissaient sur les herbes Il dut ralentir, prendre garde. Impossible de distinguer la rive.

Il s'arrêta un moment.

Seules, sur l'autre bord du Mississipi, quelques lointaines lumières décelaient au regard, par quelques reflets fugitifs, l'énorme fleuve. Mais les narines sagaces de l'homme flairaient une autre atmosphère, plus humide; ses oreilles percevaient des distances liquides, d'innombrables murmures, toute la rumeur que peut faire une fuite immense et fluide.

C'était là un autre monde, non seulement sauvage, nocturne, secret, mais oublieux, mais exempt de comptes. Ben aspira les profondeurs ténébreuses et sourit. Par le large courant, toutes les ombres de ces derniers jours se vidaient à jamais!

La main de Ben chercha dans la hanche. Il rompit la ficelle du petit paquet. Ses yeux se faisaient à la nuit : pourtant, à peine distinguait-il le papier blanc. Il tâta le cercle lourd, hérissé de pierres, qui avait tant pesé à son corps. Comme, à présent, il le trouvait léger! Il ne pouvait même pas le voir dans sa paume. C'était ce rond de métal, ce démon incapable de remuer, de parler, dont les ruses avaient fait tant de mal! A cette heure, l'homme le tenait sans défense.

Ben sourit encore et, de son bras épais, lança l'objet au-dessus du fleuve, comme une pierre, aussi fort qu'il put. Il connut une singulière transe durant le trajet aérien. Ce bond allait-il être sempiternel? Il imagina un bijou ailé et malfaisant, planant à jamais au-dessus du monde. Horreur! Enfin les ténèbres répondirent par un *plouk* lointain.

C'était fini.

A l'instant, la hanche de Ben fut guérie. Toutes les maisons de la Nouvelle-Orléans étaient repeintes à neuf. Tous les rails d'acier, en U. S. A., brillaient comme des galons d'argent. Tous les voyageurs, à la fois, tendaient des pourboires généreux... Oh, c'était un tout autre monde que le monde libéré de ce damné bracelet! Et tant d'histoires abolies! Plus d'Alma Alméa, ni de Tex, ni de Curtiss, oh, même plus d'Annie Trudeau!

Ben, un rire muet jusqu'aux oreilles, écoutait avec ivresse le tourbillonnant murmure des profondeurs. Il voulut élever vers le Tout-Puissant une prière de reconnaissance. Il ne trouva que l'oraison dominicale.

« Libère-nous de la tentation, et délivre-nous du mal. Amen. »

Allons, la piété avait dit son mot! Dès lors, tout était parachevé.

Ben, pourtant, aurait cru que cela se passerait de façon plus extraordinaire, plus solennelle. Tout déjà se réduisait à des mains vides. Son acte n'eût-il pas dû être souligné par un roulement de tambour? Ou par un trémolo d'orgue? Pourquoi pas un sermon, qui l'aurait cité en exemple, lui, Ben, modeste et rougissant au pied de la chaire?...

Lentement, comme à regret, il se tourna vers la levée.

Sur la masse noire du talus qui se profilait sur le ciel vague-

ment éclairé par la ville, une silhouette, debout et immobile, regardait.

***

Ben tressaillit, recula d'un pas. Il avait oublié la pente, et faillit tomber. N'apercevait-il pas Satan lui-même? Ou l'âme du bijou volé? Ce fut du moins ce qu'il y eut dans sa première angoisse. Puis il réfléchit : peut-être un policier en filature? Ce témoin l'avait vu jeter quelque chose. Mais, dans une telle obscurité, la main gauche sait-elle ce que la main droite confie à l'abîme?

— Belle promenade au bord du fleuve, hé? — ricana l'homme, qui se mit à descendre vers la berge.

L'accent nègre, et cette molle dégaîne? C'était rassurant. Pourtant l'inconnu, entré dans l'ombre, lâcha encore un bizarre éclat de rire. Ben, un instant, sentit un danger, ainsi que, dans les ténèbres, à distance, une chauve-souris perçoit l'obstacle.

— Oui, belle promenade, — répondit Ben. — Un temps meilleur qu'hier, vieil homme!

Le son de sa propre voix achevait tout de même de le réconforter. Il ajouta, débordant soudain de satisfaction (oh, le monde continuait à être guéri!) :

— Tout est correct.

— Oui, tout est correct, — grommela l'individu, à deux pas de lui maintenant, — pour ceux qui escroquent les bijoux des femmes, tandis que les gars qui ont fait face au risque se rongent le poing en prison!

— Rhody! Vous êtes Rhody Bebelle!

Un objet brilla dans les lignes incertaines de la silhouette.

— Haut les mains!

Pénible aventure que d'être fouillé par une main qui voyage sur votre corps, tandis qu'une autre vous presse le canon d'une arme sur la poitrine. Il est pourtant au monde peu de situations auxquelles on ne s'habitue en une demi-minute.

L'agresseur devenait furieux.

— Damnation! Vous, porc!

Il poussa un hurlement, et aplatit la main sur le feutre du

chapeau. Mais non! il ne sentait pas, là non plus, le dur cercle de métal.

Il grogna redoutablement.

— Caché le bracelet sur la levée? Enterré, parbleu! Dites où, sinon je tire.

— Homme, un terrible danger pour l'âme, ce bijou! Mais ce n'est plus à moi qu'il faut le demander.

— A ma sœur? Ce matin, cassé tous les os de son corps... Vous, inutile de mentir. Vu Jolicœur. Nierez-vous ce que dit un révérend? Devant lui, vous juriez avoir rapporté mon bijou au *boss*. Suis-je un enfant à la mamelle? Vous avez gardé l'objet pour vous! Attention! Je compte jusqu'à dix. Une, deux, trois, quatre...

Captain O. K. sentit le canon peser plus fort contre ses côtes : de même qu'on voit, à nuit close, une grosse planète prendre tout son éclat dans le firmament. Cependant, d'un éclair, toute la trame ourdie par Alma Alméa se dessinait dans son esprit. Cette fois, il comprit tout... Le colosse se vit joué par la femme, comme il venait d'être surpris par l'homme.

— Moi, votre bracelet d'enfer? Mais je viens de le jeter à l'eau. Vous avez vu : c'était cela que je lançais... Et ainsi, mon cher frère, nous voilà, vous et moi, débarrassés de péché.

Ce canon contre la poitrine! Si Ben avait pu se dissoudre dans l'ombre, fondre dans le ciel comme un avion! Toujours mains levées, il se sentait peu à peu gagné par une agilité merveilleuse, mais virtuelle... Il connut soudain que le revolver venait de quitter sa faction. Rhody, stupéfait, avait laissé tomber le bras.

Une poigne formidable s'abattit sur l'épaule du chauffeur. Le coup de feu partit en dehors : l'instant d'après, Rhod, avec un cri de douleur, laissait l'arme choir dans l'ombre, Dieu sait où.

— Je vous écraserai, punaise! Jamais plus n'approchez de moi! Jamais plus, ni vous ni les vôtres!

Ben, d'une de ces poussées qui feraient démarrer un tramway, avait envoyé à quatre pas son adversaire. Il s'en fallut de peu que Rhod ne roulât dans le fleuve qui épanchait inépuisablement, auprès des deux hommes au souffle haletant, au cœur enflammé, son noir silence.

Une voix pleurnicharde s'éleva dans les ténèbres :

— Idiot! Dix mille dollars! Dix mille! Idiot! Idiot! Et deux mois de prison! Et mon bras cassé!

Ben hésitait. Ne fallait-il pas secourir cet homme? Cependant il piétinait sur place. Son talon, par grand hasard, heurta quelque chose de sonnant et de dur. Le revolver. Il ramassa l'arme.

— Je crois que je devrais vous tuer. Mais mieux vaut que le revolver rejoigne le bracelet!

De nouveau, le bruit d'un plongeon dans le fleuve. Dans l'obscurité, la voix, de plus en plus lamentable.

— Mon bras cassé, mon pauvre bras cassé!

Il semblait à Ben que l'ombre et la voix se rapprochaient de lui. Puis, un nouveau ricanement retentit, et, terrassé par un choc subit, le colosse, une douleur aiguë au côté gauche, roulait à son tour sur le talus oblique.

Une chance pour Ben que d'avoir dans la poche, sur la poitrine, un portefeuille bourré de papiers! Le coup de couteau, dirigé droit au cœur, dévia en éraflant les côtes. Autre chance que d'avoir pu agripper son ennemi et que, dans la chute, le poids de son propre corps immobilisât précisément le bras armé! Il fallait empêcher Rhod de libérer ce bras-là.

Le souple adversaire se tordait au-dessous de Ben. Le porteur ressentit, vers l'aisselle un déchirement atroce : Rhod mordait. D'une secousse, il arracha de lui cette mâchoire : devenu furieux à son tour, sa main chercha le cou.

Couché sur l'homme, face à face, il en sentait le souffle chaud : il ne voyait rien du visage, absolument rien. Sa main, à tâtons, saisit la gorge. Une singulière joie — point celle que donne la perspective du salut, car cette joie-là était, en même temps, atrocement douloureuse — inonda Ben d'une sorte de brûlure. L'homme, au-dessous de lui, commençait à râler. Ben serra encore. Quelque chose craqua dans sa paume, comme un os de poulet. Et, sous son corps, l'autre corps cessa de bouger.

Ben s'assit dans l'herbe noire. Le monstrueux fleuve coulait dans l'ombre à trois pas de lui. Pendant une minute peut-être, Ben, haletant, n'eut pas d'autre idée que de se sentir respirer, de sentir en soi, du cœur jusqu'au bout des

membres, ce courant qui circule chez tous les hommes. Il vivait! Son adversaire n'avait pas pu l'assassiner.

Il toucha la tête laineuse. Elle roulait au gré de la main, comme celle d'une poupée de son. Dommage qu'il n'eût pas pu voir les yeux, les yeux blancs! Il avait ouï-dire qu'ils saillent de si étrange façon chez les étranglés et les pendus... Ainsi, ce mort lui devait encore quelque chose : la vue de ses globes exorbités. Mais il s'agissait de se défaire au plus vite du cadavre.

Ben parcourut du regard le faîte du talus. Cette fois, personne. Rien que la confuse lueur de la ville illuminée.

Quand il abaissa les yeux, la forme qui gisait dans l'herbe lui parut plus ténébreuse encore.

Le porteur imaginait qu'ayant pris la dépouille de Rhod par les pieds, il la ferait tournoyer au-dessus de sa tête : il l'enverrait au loin dans le fleuve, retrouver le bracelet et le revolver. Mais, malgré sa force, l'homme du Pullman trouva le colis étrangement lourd et encombrant quand il eut saisi les jambes.

— Damnation! — fit-il sans scrupule, bien que d'ordinaire il tint pour immoral l'emploi de ce mot.

La tête pesait. Les bras étaient ingouvernables : ils refusaient de quitter cet absurde sol déclive.

— Vraiment, — murmura Ben, — vous pourriez mieux vous tenir!

Il fallut qu'il empoignât le cadavre à bras le corps pour le jeter au fleuve. L'eau fantôme rejaillit : envoyant sur Ben de l'eau réelle, ce qu'il n'aurait pas imaginé.

Il contemplait l'invisible courant, qui charriait une énigme de plus, lorsqu'un bruit de machine le fit tressaillir. Un vapeur, chargé de lumières, remontait le Mississipi.

Les rangées de hublots scintillaient comme les pierres d'un bijou. Il y avait précisément un feu vert, comme une émeraude. L'infernal bijou allait-il reparaître?

Le porteur se prit à rire. Homme, revolver et bijou habitaient désormais au fond de l'eau... Qu'ils s'arrangent ensemble!

Ben, ayant grimpé le talus, aperçut la rue qui l'avait mené à la berge : une rue complice. Il fit un crochet pour en prendre une autre. Son pas était devenu curieusement souple, pour

un homme de sa corpulence. Sa mâchoire semblait avoir augmenté d'épaisseur.

Au premier passant qu'il rencontra, il s'arrêta net, avec un frisson de terreur. Il sentait le besoin de se cacher : comme s'il avait cessé d'être homme, pour appartenir à une autre espèce, redoutable et guettée.

XIII

Dans l'avenue mal éclairée, sous le ciel obscur, la petite maison du cordonnier apparut enfin, toute blême, couleur d'angoisse. Ben, comme un enfant, observa qu'elle se faisait plus grande à mesure qu'il approchait. Oui! Quand il arriva au seuil, elle était plus haute que son front, plus large que l'envergure de ses bras.

Dans cette hauteur et cette largeur, il trouvait quelque chose d'hostile. Et surtout, de même que le fleuve s'était, à l'improviste, montré véritable en lui jetant de l'eau à la face, de même, la blafarde cahute, planche à planche, avec ses joints, ses fissures, sa peinture qui s'écaillait, était en bois réel, invraisemblablement réel. Ben en même temps constatait, avec une singulière intensité, sa propre existence, comme s'il eût été dédoublé. Il se vit lui-même, debout, doué d'il ne savait quelle évidence, sur la marche de ciment du seuil. Que venait-il faire chez Mrs. Compass? Il ne savait pas. Pourtant, il avait fallu qu'il vînt. Il lui fallait entrer là.

La transparence du store décelait de la lumière chez le cordonnier. Néanmoins, seule la porte répondit, lorsque Ben frappa de l'index : « Hak! hak! »

Ben, plus fortement, de la paume, interrogea le panneau : « Houm! » Cela faisait terriblement de bruit! Le porteur, inquiet, vérifia d'un coup d'œil la chaussée et les façades de l'avenue. Tout était désert. Le ciel nocturne, là-haut, coulait vaguement, comme le Mississipi.

Alors Ben, comme s'il avait respiré dans un tel souvenir une bouffée de colère, abattit le poing sur cette boîte creuse. A travers le bois, soudain jaillit un chuchotement furieux. Ainsi la voix d'une âme, enfermée, ensevelie, sortirait d'un cercueil.

— Vous allez finir! Sinon je crie, j'appelle les voisins, la police.

La police! Ben recula d'un pas.

Mais la voix fit encore :

— Vous n'auriez jamais dû sortir de prison. Gare à vous, Rhod!

Le temps d'un éclair, il sembla au colosse que l'ombre de Rhody s'agrippait à lui de nouveau, désespérément. Le fantôme allait-il lui voler son visage?

— Ce n'est pas Rhod, Mrs. Compass! Ah, mais non, ce n'est pas du tout lui! C'est moi, Ben Pipkin!

La porte, à l'instant, s'entr'ouvrit : ce qui fit une colonne de clarté. Un Ben aux puissantes épaules passa au travers. Et voilà! Il se trouvait dans la salle à manger, éclairé par la lampe. De nouveau, l'incontestable réalité. Le cube creux de la pièce : plafond, parois ornées de photographies, plancher. Et la table et l'armoire, avec les taches et les veines du bois.

La femme, ayant avec soin verrouillé la porte, vint à lui. Il sursauta, croyant revoir Rhody. Un Rhody femelle, seins pointant dans un caraco. Même menton aigu, mêmes pommettes saillantes : tout à fait celui qui, tantôt, oscillait mollement, tête et bras vagues, sur le talus. Visage de famille! Cette apparition eut la durée d'un éclair. Le personnage de Mrs. Compass reprit le dessus.

— Il est venu ce matin. Voyez ce qu'il a fait!... La brute!

Elle montrait une chaise déboîtée, des verres cassés, de la vaisselle en miettes. A l'angle de l'œil, au menton, aux poignets, des meurtrissures violacées.

— Ah, ah! Il a pu dénicher un diamant, — joliment bien caché pourtant, collé sous un plat, — il n'aura pas les trois autres, ni les émeraudes! Mais prenez garde, cher Ben! Rhod a un revolver. Il vous cherche.

Ben rit. Une prodigieuse gaîté résonna dans toute la largeur de son coffre.

— Il m'a trouvé! Et il n'y a plus de revolver! Et il n'y a plus de Rhod!

Il ouvrit, dans l'espace, devant le visage d'Alma Alméa, terriblement, des mains immenses. Elle recula, puis, en un souffle :

— Tué, comment?

— Eh, il voulait me tuer, lui! Je n'ai pas eu peur. Serré son cou. Maintenant, il boit au fond du Mississipi. Voilà!

Aux yeux de la femme, le fleuve nocturne semblait sourdre en chaque pli de cette large face, ruisseler majestueusement de ces épaules invincibles. Elle ébaucha une sorte de trépignement ainsi que la veille, à l'église, parmi l'assemblée. Ce frère maudit, depuis trois mois, son esprit, comme une chauve-souris, avait assez voleté autour d'elle : s'accrochant par une patte au plafond de chaque nuit!

Elle partit, à son tour, d'un rire inextinguible.

— Hi! hi! hi! il boit! Qu'il boive tout le fleuve s'il veut! M. Rhody, vous ne frapperez plus votre sœur. Vous ne la volerez plus.

Pas d'erreur, au moins? Rhod était-il vraiment entré dans l'eau noire? Quoi? La tête la première!

Elle ouvrit l'armoire et sortit une bouteille, riant toujours.

— A la santé de Rhody!

Le rhum emplit les verres. Un long trait de feu descendit dans l'homme et dans la femme. La case s'élargit d'un mètre. Chaque objet avait coûté un dollar de plus.

Un gaillard a renversé la tête, au-dessus d'un dossier de chaise : une hilarité lui fend la face. Que, dans ses yeux, passent la lueur nue des yeux féminins, les nuages des seins, que l'ampleur d'une croupe le frôle, eh bien, il étend le bras, il tire un peu. Voilà qu'il a une femme sur les genoux.

Elle riait de nouveau, avec une bizarre supériorité.

— On sait vous tromper, vous, les hommes! Ce n'est vraiment pas difficile... Tenez, vous ne devineriez jamais où j'avais caché le bracelet jusqu'avant-hier? Là!

Elle montra la lampe du plafond.

— Fait un abat-jour avec le cercle de platine et cinquante *cents* de satin... Puis allumé la lampe au nez du mari et des policiers... Oh, vous, vous m'épouserez, — chuchota-t-elle. — Rien qu'avec l'argent des diamants, sans compter les émeraudes, nous achèterons une maison à porche et colonnes, comme les Legrand.

Ben, oubliant tout, répétait :

— Sûr, sûr.

— Venez, — dit la femme.

Elle s'était levée, et le poussait devant elle, dans l'arrière-pièce.

L'arsenal des drogues garnissait encore le bout de la table. Le souvenir du mourant et celui du pasteur qu'il avait vus dans cette même chambre — toutes les intrigues de cette odieuse femme! — traversèrent l'idée du porteur, gâtant sa double ivresse. Mais déjà le couple roulait sur le lit de Mr. Compass.

Soudain, comme tantôt dans la lutte sur le talus, une douleur aiguë perça le côté de Ben. La plaie faite par le couteau de Rhod s'était rouverte. L'homme rouvrit aussi les yeux. Et voici que ce corps, contre lequel il soutenait un étrange combat, était le corps même de Rhody. Témoin le menton aigu, les pommettes saillantes. Décidément, cet ennemi qui reparaissait sans cesse n'avait pas été assez tué!

Ben éleva la main, grande ouverte, sur la face du fantôme. Ce geste emplit d'épouvante Alma Alméa. Mais en vain essaya-t-elle d'échapper à l'étreinte.

La figure du porteur était devenue effroyable. Il descendit les doigts vers le cou de la malheureuse, et commença de serrer. Cette bouche qui se tord, ces traits qui enflent, les yeux qui saillent, blancs, énormes... C'était bien là ce qui manquait à l'adversaire — dont il n'avait pas vu la dernière grimace — pour être mort tout à fait. Cette fois Ben, avec une horrible curiosité, guettait l'événement pour n'en rien perdre. Les dents apparurent, les prunelles immenses doucement glissèrent vers le haut. Il en avait fini avec le Démon!

***

Un temps. Et Ben se releva, seul, de ces ténèbres, pour lui provisoires.

Il vacillait, tel un bœuf mal assommé. Il ne pouvait se tenir debout. Malgré l'horreur que lui inspirait cette forme immobile, il dut se rasseoir à ses pieds, au bout du lit.

Qu'était-il donc arrivé? Il n'y comprenait rien.

Il chercha, dans sa mémoire, à repasser les dernières minutes : comme s'il pouvait, désormais, changer quelque chose! Les

images tenaient inexorablement les unes aux autres, tout d'un bloc, comme les wagons d'un train. Il était aussi impossible de les disjoindre que, pour le spectateur penché sur un pont avec sa femme et son petit garçon, de séparer, fût-ce du regard, en pleine course foudroyante, les Pullman du « Train du Croissant ». Maintenant, le train avait passé, faisant vibrer toute chose, ébranlant le monde d'une prodigieuse secousse, puis avait disparu dans l'horizon. Que restait-il sur les rails?... Un cadavre. Celui d'une femme.

Mort par accident?

Non. Pour n'importe quel juge, et pour Ben lui-même, il n'y avait pas là accident, mais crime. Ben était un assassin : un de ces êtres abominables mis définitivement hors l'humanité par les révérends et les journaux. Pourtant, il n'avait rien voulu de mal. Assassin? En quoi avait-il changé? Il respirait de même façon. Son cœur battait de même. Même nombre de doigts. Même coupe carrée de ses ongles pâles. Cependant l'ongle du pouce était cassé. Il avait dû se briser sur... Ben frémit. Il se trouvait, désormais, de l'autre côté d'une terrible limite : limite aussi nette que celle du Blanc et du Noir.

Tout l'effort de l'homme, l'effort à demi aveugle, n'est-il pas précisément de créer ces limites arbitraires? Celles des frontières, celles des partis, celles de la morale. Il faut bien qu'il soit sûr de penser, sûr de savoir quelque chose!

Les faits s'embrouillaient dans la tête de Ben : un vertigineux chaos entre ses tempes qui battaient. Tout à coup, il devint impossible au meurtrier de rester si près du cadavre. Il se leva pour sortir de l'événement : par une nécessité non moins inéluctable que celle qui l'y avait introduit.

Il avait eu tout à l'heure, dans l'idée, un train imaginaire. Il lui semblait maintenant être à l'intérieur de ce train-là. Il était emporté, à toute vitesse, par la chambre funéraire... Eh, pas en ordre ce compartiment! L'homme du Pullman se tourna vers sa compagne de voyage. Il remit la tête sur le traversin, avec bonté. Tous bien mous, et la tête diablement lourde, dans cette famille!

Puis il tira la couverture sur le corps, et la borda sous le matelas, dextrement, du tranchant de la main.

Les souliers étaient culbutés sur le plancher, talons en l'air.

Il les ramassa, et, tour à tour, les fit vivement reluire, d'un coup de coude. Puis il les glissa sous le lit, l'un à côté de l'autre, comme il faisait la nuit, pour les voyageurs de son wagon.

— O. K., — fit-il avec un lambeau de satisfaction, avant de sortir, sur la pointe des pieds.

***

Une telle mise en scène devait fort intriguer la police. Cet ordre imposé à l'aspect du crime, les « outrages » subis par la malheureuse, le sang du meurtrier tachant l'un de ses seins, quelle aubaine pour la presse! Puis il y eut une extraordinaire découverte : sous un fragment de plat, dans de la poix de cordonnier, l'empreinte en creux d'un gros diamant que les experts attribuèrent au fameux bracelet. Par malheur, cette histoire de sexe, de meurtre et de vol ne se passait qu'entre Noirs... Ce qui en diminuait l'intérêt.

A l'enquête, les langues des voisins s'étant déliées, les inspecteurs apprirent la venue de Rhod chez sa sœur, au matin du meurtre, les coups, les menaces. Deux ou trois superbes empreintes digitales confirmaient ces dires. Pourquoi ne pas inculper d'inceste et d'assassinat l'ancien prisonnier, trop tôt libéré?... Il se trouva que personne dans l'avenue n'avait vu Ben, ni le soir du crime, ni la veille : son nom ne fut même pas prononcé.

Des mariniers repêchèrent dans le Mississipi le cadavre de Rhody Bebelle, la face et le cou mangés par les poissons. On trouva, dans un gousset, le diamant auquel adhérait encore un peu de pâte noire. Le fleuve, lui-même, parut avoir répondu au juge.

Les Curtiss, excédés de tant d'horreurs, demandaient le silence. L'affaire fut classée.

LUC DURTAIN

(*La fin dans le prochain numéro.*)

OMBRES NOIRES[1]

DANS LES SAVANES DE L'OUBANGUI-CHARI

LE CARGO

C'est le bagage que, durant ses randonnées à travers la brousse, l'on transporte avec soi. Chaises et fauteuils pliants, lit-picot, matelas, couvertures, moustiquaire, cantines à linge et à vêtements, caisses de vivres et de boissons, batterie de cuisine, vaisselle, colis divers, plaque de tôle pour la cuisson du pain, boîtes de farine, seau-douche et tubs en toile caoutchoutée, sac à linge sale. Tout le capharnaüm d'un perpétuel déménagement suivi d'un continuel déménagement, fouillis disparate et hétéroclite que remorquent à leur suite ceux qui errent au long des routes et sur les pistes du Centre Afrique.

Comment désigner ce mélange pittoresque et innommable? Comment, en un mot, parler de ces caisses, de ce linge, de ces cantines, de ce bric-à-brac pour bazar de ghetto? Dire : mes bagages? Mes affaires? Mes colis? Non, car il y a aussi, par-dessus tout cela, le cuisinier, le marmiton, les boys, — toute la gent domestique qui vit avec tout ce chargement, qui s'y incorpore, qui en est inséparable! Alors, dire : mes caisses et mes domestiques? Trop long, et puis... et puis trop vague aussi.

Alors on dit, englobant tout à la fois choses et gens, ce simple mot : mon cargo!

Et cela suffit!

1. M. Jean d'Esme, le romancier et explorateur bien connu, rentre d'un long voyage de près d'un an en Afrique Équatoriale Française, au cours duquel il a visité le Cameroun, l'Oubangui-Chari, le Tchad, le Congo et le Gabon.

Les notes que l'on va lire font partie d'un ouvrage qu'il publiera prochainement chez Duchartre. (N. D. L. R.)

BANGUI-LA-VERTE

Lente coulée gris rougeâtre de l'Oubangui, coupée entre la montagne de Zongo et le mont du Tchad par le bouillonnement écumeux des rapides. Sur la face lisse des eaux, profils renversés des arbres du Congo belge répétés en face par les images inversées des frondaisons de la rive française.

Avenues de palmiers, d'arbres à pain, de manguiers. Rues pleines d'ombre et de soleil au bord desquelles s'éparpillent les maisonnettes blanches à toit de tuiles ou à couvertures de tôle. Verdure et fleurs. Monuments crépis à la chaux : palais de justice, hôtel du Gouvernement, hôpital, Mission catholique, cathédrale, cercle.

Grouillement d'indigènes sur la place du marché qu'encadrent les factoreries aux larges vérandas. Nègres, Haoussa, Européens. Bicyclettes, pousse-pousse, monoroues, chevaux et automobiles.

Activité de la vie européenne parmi la nonchalance braillarde des noirs.

Terrain d'aviation et villages indigènes. Contrastes et pittoresque de la civilisation blanche au cœur de l'Afrique.

C'est Bangui-la-Verte, nichée parmi ses fondaisons au bord de la rivière qui vit, aux âges héroïques, — il y a quarante ans à peine, — passer les conquérants du centre africain : Dolisie, Liotard, Mangin, Bretonnet, Gentil, Marchand, Baratier.

LE TIPPOY

Un fauteuil entre deux brancards. Au-dessus du fauteuil, un toit de paille en forme de voûte. Aux extrémités des brancards et dans leur axe, en avant et en arrière du fauteuil, une courte perche que deux hommes porteront sur leur tête ou sur leurs épaules.

Moyen de transport archaïque et charmant lorsque les porteurs habiles et bien accouplés s'en vont d'une marche glissée, à peine cadencée, et souple, le long des pistes molles.

Instrument de supplices inédits lorsque les tippoyeurs, en un horrible trot saccadé, vous brinqueballent à travers la plaine brûlée, vous heurtant aux branches épineuses de la brousse mimosée, vous balançant impitoyablement et vous secouant sans répit d'un bout à l'autre de l'étape.

Et l'on s'en va à travers le rude paysage africain, lisant et rêvant benoîtement, ou se cramponnant farouchement, les dents serrées et le corps meurtri, selon que le destin bienveillant ou hostile vous aura doté d'une équipe convenable ou d'un attelage inexpert.

C'est le tippoy!

FEUX DE BROUSSE

Dès les premières chaleurs, les noirs ont mis le feu à la brousse. Les longues colonnes de fumée montent en tourbillonnant vers le ciel éclatant. Par grandes nappes pourpres les flammes que pousse le vent s'étalent et s'enchevêtrent.

Des milans et des éperviers tournoient au-dessus des embrasements, guettant les petits « la viande » que l'incendie aura surpris et grillés.

Sur des centaines de lieues l'Afrique brûle et flambe et crépite! C'est une immense catastrophe, un cataclysme irrémédiable! Erreur. C'est tout simplement le printemps qui se prépare.

L'incendie à peine éteint, l'herbe courte et drue pointera ses nouvelles pousses sur le sol que les cendres ont fertilisé.

Au-dessus de la glèbe noire, hérissée de buissons grillés, les arbres dressent leurs troncs calcinés, — squelettes à l'écorce grillée et noire que l'on croirait morts, — mais où, là-haut, à l'extrémité du fût noir, les branches commencent à reverdir de tous leurs bourgeons.

Et, à travers l'Afrique tout entière, voici l'époque du renouveau, du doux et tendre épanouissement de la nature rajeunie; le temps aussi où, à travers le pays débarrassé de l'inextricable fouillis végétal qui l'étouffait, les bêtes et les hommes vont reprendre leurs errances aventureuses.

LE PROSPECTEUR

On le rencontre dans les coins les plus broussailleux, dans les villages les plus isolés. Il traîne derrière lui sa petite caravane et son cargo réduit au strict nécessaire — une tente, quelques vivres, ses outils, son « picot ».

Il s'en va sous la braise fluide du soleil et sous les averses et les tornades, de ravins en torrents, à travers la brousse

sans grâce, fouillant des trous, lavant une batée, prenant des repères et suivant à travers plateaux et vallées la coulée de l'or.

Çà et là, il plante ses piquets; une planche clouée à un tronc d'arbre ou, au bout de quelque perche, et portant les inscriptions fatidiques : la catégorie du minerai à exploiter, son nom et la date.

Puis il rentre avec ses échantillons à la recherche des capitaux ou de la Société qui lui permettront d'exploiter sa mine.

Oui... mais, avant de tomber sur la poche ou sur le filon exploitable, avant de rencontrer le trésor qui réalisera le rêve qui hante ses nuits et torture ses jours, que de vaines errances, que de privations et de souffrances!

A trente ans, hâve, décharné, le sang injecté de bile, le foie pourri, les veines charriant la fièvre, il est usé.

Et, s'il s'obstine, il mourra, d'une lamentable agonie, assommé par la bilieuse, ou rongé par l'abcès au foie, dans quelque coin, sans secours et sans espoir, concluant une vie de chien par une mort de rat crevant dans son trou ignoré.

Pour deux qui ont réussi, combien ont succombé?

LE DERNIER SULTAN NOIR

Fils de Rafaï, et descendant d'une longue lignée de tyranneaux conquérants qui se taillèrent un royaume, Hetman porte aujourd'hui le dolman blanc impeccable, les souliers vernis et le képi à feuilles de chêne des administrateurs coloniaux.

Il dit :

— Les habitants du Sultanat... son commerce... ses ressources...

Son père, voici quarante ans à peine, disait :

— Mes esclaves... mes richesses... mon commerce...

Car, en ce temps proche et déjà lointain, le Sultanat, c'était le Sultan; le sol, ses produits et ses habitants appartenaient à Rafaï — à nul autre que lui et à lui seul!

Hetman, commandeur du Nicham-Iftikar et de quelques autres ordres analogues, et en outre chevalier de la Légion

d'honneur, n'est plus, en l'an de grâce 1930, qu'un parfait fonctionnaire.

De la royauté que lui léguèrent ses ancêtres, il ne lui reste qu'un titre et qu'une garde vaudevillesque, dans laquelle sont venus échouer tous les vieux uniformes en haillons des armées de terre et de mer françaises, une pauvre garde si carnavalesque et si lamentable qu'on en rirait si l'on ne songeait pas à tout ce qu'elle dénote d'amoindrissement et de résignation de la part de ce Sultan qui, au lieu d'être, comme ses ancêtres, le maître tout-puissant d'un peuple et d'un royaume, se contente de ne plus être, au milieu de son fief diminué, qu'un correct et fort sympathique *gentleman of colour*!

LES SABLES JAUNES DU TCHAD

LE CHARI

C'est le fleuve du Tchad, l'artère vitale du grand pays brûlé et sableux.

Entre ses rives plates bordées d'un mince ourlet de verdure grise, il coule, vivant et lumineux, pareil à un long ruban soyeux que l'éclatante lumière lustre de reflets vifs et que le dur soleil brode de paillettes étincelantes.

Des bancs de sable, couleur de miel et de blé mûr, encombrent son lit. Des caïmans y somnolent, abandonnant leur échine rugueuse à la brûlure du jour. Des bandes compactes d'oiseaux, — marabouts, grues couronnées, canards, sarcelles, aigrettes et pique-bœuf, — s'y abattent, que dérangent les grandes pirogues faites de morceaux rapportés et cousus. Leur envol peuple alors le vaste ciel éblouissant d'une nuée tourbillonnante qui s'étire, se fond, pour se condenser plus loin et se poser à nouveau sur quelque autre banc de sable dont la blondeur et la tiédeur l'attirent.

Sur les berges, qui, de loin en loin, se relèvent en une falaise pâle, des silhouettes de villages fortifiés profilent leurs murs blancs et les crénelures de leurs « tatas » massives.

Une lourde pirogue de pêche avec son avant carré erre sur

le fleuve, et son filet, entre les deux grands bras triangulaires, s'abaisse lentement vers les eaux grises.

Des groupes de femmes, la jarre sur la tête, remontent des berges, et les troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, après avoir bu, regagnent, dans le crépuscule mauve et or, les villages proches.

De temps à autre, descendant de la brousse, des antilopes rousses et méfiantes viennent boire avant que tombe la chaude nuit bleue propice aux embuscades des fauves.

FORT-ARCHAMBAULT

Gentil montait à la conquête du royaume de Rabah, à l'assaut de ce Tchad calciné, immense et mystérieux, dont l'occupation devait souder en un seul bloc formidable nos deux empires africains du Niger et du Congo.

Sur sa route, pour assurer son retour, il fonda Fort-Archambault, comme il avait fondé Fort-Crampel, plus bas. C'étaient les grands gîtes d'étape de son cheminement, les deux maillons essentiels de la chaîne des postes échelonnés de Brazzaville au lac Tchad.

Sur les bords du Chari, aux rives plates, au courant encombré de larges bancs de sable blond où s'abattent les vols innombrables d'oiseaux blancs, le poste érige ses bâtisses éclatantes. Au-dessus du sol sableux et brûlé, quelques arbres projettent des ombres clairsemées. En face, s'enfonçant vers les terres, c'est l'étalement des huttes de la ville indigène.

Les rues, se coupant à angle droit, de chaque côté de la large avenue du Tchad, compartimentent l'agglomération en carrés et en rectangles où grouillent les Saras, les Haoussas, les Arabes du Salamat, les Ouadaïens, les Baguirmiens, les Bornouans, — poussière de races et marqueterie de peuples s'agglomérant en ce chef-lieu important, situé aux confins des terres tchadiennes islamisées et des pays oubanguiens fétichistes.

Autour de ces « quartiers » se dresse une muraille de paille tressée, un *sécot*, derrière lequel s'abritent les huttes.

Et, au-dessus des étranges murs de sparterie, c'est un hérissement brun de toits de paille coniques d'où monte une vague rumeur.

TOMBES

Elles ont été creusées dans un peu de ce sable brûlant et jaune du Tchad, sur les bords du Chari, en un recoin de Fort-Archambault.

Une petite muraille de briques, crépie à la chaux, les entoure. Sagement alignées les unes à côté des autres, elles allongent leurs stèles grisâtres et parallèles.

La même croix en fer et le même écriteau les ornent, — simples, — et noires.

Ce sont les tombes de Bretonnet et de ses compagnons, lesquels furent massacrés sur le coteau rocheux de Togbao par les hordes de Rabah, sultan du Tchad.

Là-bas, dans le cimetière européen de la ville, sur le mur blanc où se balance l'ombre noire d'une branche, une plaque de marbre porte cette inscription :

A la mémoire
de
HUBERT LATHAM

Il fut tué par un buffle sur la terre tchadienne...
Plus loin, dans un autre recoin, d'autres tombes...
22 ans... 27 ans... 30 ans...
Bilieuse... Paludisme... Insolation...
Les hommes... les bêtes... le climat!...

Trois rudes ennemis, — trois pourvoyeurs de ces humbles tombes que l'on creuse dans un peu de ce sable brûlant et jaune du Tchad.

LA BALEINIÈRE

Coque de tôle au long de laquelle clapote l'eau bourbeuse des marigots et que raclent rythmiquement les manches des pagaies ou les perches des « pousseurs ». Chimbeck de paille formant cabine où l'on gèle à l'aube après avoir rôti tout le reste du jour. A l'arrière, les douze rameurs piochent à coups de pagaie l'eau rougeâtre, ou bien arc-boutés à leur perche poussent le lourd esquif. Les berges défilent avec leur ourlet de buissons grillés.

Sous le chimbeck, le lit Picot, le fauteuil transatlantique et la table pliante meublent une pièce disparate, tout ensemble

et tour à tour selon les heures, salle à manger, bureau, salon et chambre à coucher.

On remonte les rivières et on les redescend.

A l'avant, les boys et le cuisinier ont établi leur campement : bruits de vaisselles et fumée du foyer sur lequel mijote la popote.

C'est l'habitation flottante — cinq pieds carrés — où vivent ceux qui, au long des cours d'eau, s'en vont à travers l'Afrique équatoriale accomplir leur humble et dure besogne.

FORT-LAMY

Morceau de désert mijotant au soleil. Capitale du beau Tchad brûlé, sableux, étrange et vivant.

Le long du Chari, les « tatas » aux murs de boue séchée, aux donjons carrés et crénelés, et les maisons de la ville européenne égrènent leurs blancheurs. Sur le large boulevard qui borde le fleuve, dans l'ombre des seuls grands arbres de la ville, la statue de Lamy perpétue le souvenir du vainqueur de Rabah — le souvenir de sa gloire et de sa mort aussi sur ce sol qu'il paya de sa vie.

Fort-Lamy-la-Blanche, Fort-Lamy-la-Calcinée, avec ses rues sablonneuses, ses grandes places arides et flambantes, bordées de maigres mimosas au feuillage chlorotique et rare.

Fort-Lamy, carrefour de tant de routes au long desquelles défilent toutes les races du Haut-Nil, du désert libyen, du Niger, du Sénégal, et du Centre Afrique.

Fort-Lamy, où chaque coin de rue, chaque placette et chaque demeure offre un pittoresque spectacle :

Sultans au fin visage passant au milieu de leur escorte d'hommes-liges, sur leur cheval caparaçonné, précédé de leurs joueurs de trompette ou de tympanons;

Beautés du Ouadaï, assises en des poses hiératiques dans leur « déglaba » sur le dos des grands chameaux pelés;

Fathmas arabes de Adger-Lamyssi avec leur pur visage impassible et brun, qui vous considèrent au fond de leur « déglaba » que balance le pas lent du bœuf porteur;

Foulbés, Bororos, au type efféminé, aux traits allongés et délicats, avec leurs larges yeux dont les longs cils sont « faits » au khol;

Haoussas diserts et mercanties, empaquetés dans leurs « boubous » pareils à d'immenses sacs, aux poches inépuisables;

Fezzanais adipeux et à peine teintés, détenteurs du commerce de détail, commis voyageurs du désert tchadien, obséquieux, roublards et bonasses;

Fakis ascétiques au beau visage grave, professeurs des écoles islamiques, faisant ânonner aux petits Arabes les versets du Coran;

Et l'innombrable grouillement de bœufs, de chameaux, de moutons et de chèvres;

Et le fourmillement des femmes, des enfants, des petits artisans travaillant à leur établi en rebord de la chaussée ou au fond de quelque cour secrète et pleine d'ombre...

Fort-Lamy, bruyante et pittoresque, que le soleil incendie dès l'aube et jusqu'au crépuscule, ou que la nuit encoupole d'un immense ciel léger, transparent et profond.

Fort-Lamy-du-Tchad, si vivante et si joyeuse, mais si triste aussi et si lamentable et laide, — par ses demeures européennes, lépreuses, croulantes, abandonnées, où l'on campe plutôt qu'on n'habite!

Fort-Lamy, morceau de désert mijotant au soleil, capitale du beau Tchad brûlé, sableux, étrange et vivant...

Fort-Lamy que j'aime — et dont j'ai honte!

LES PÈLERINS DE LA MECQUE

Accourus de tous les recoins de l'Afrique centrale, ils se sont rassemblés à Fort-Lamy. En attendant que leur groupe soit assez nombreux pour entreprendre la longue course qui, à travers les sables de l'Afrique et de l'Arabie, les conduira jusque dans la Ville Sainte, ils vivent dans le village des pèlerins établi spécialement pour eux sur les bords du Chari, à deux kilomètres de la ville. Pour rassembler le pécule nécessaire à leur rude randonnée, ils font le trafic du bois, approvisionnant la capitale tchadienne de fagots qu'ils s'en vont recueillir à travers la brousse desséchée. Ils attendent là, six mois, un an, ayant quitté leur lointain village depuis deux, trois, cinq et sept ans parfois.

Puis, lorsqu'ils sont prêts, lorsque leur groupe est suffisamment nombreux, l'administration les autorise à prendre

leur route. Et ils s'en vont, longue file hétéroclite, dans un grouillement de femmes, d'enfants et de bêtes, les plus démunis à pied, chargés de paquets invraisemblables, les autres hissés sur des bourricots, sur des bœufs porteurs ou sur des chameaux.

Vivant d'une poignée de dattes, d'une cuillerée de bouillie de mil, s'abreuvant aux cours d'eau, aux mares ou aux puits, ils traverseront les grands déserts calcinés. Et, sous l'effroyable brûlure du soleil ou dans la chaude et belle nuit gonflée d'ombre bleue et tissée de clarté lunaire, ils cheminent côte à côte, riches et pauvres emmêlés, soutenus par le mirage de la capitale religieuse du monde musulman, qui se dresse devant eux avec son immense mosquée à arcades que surmonte une forêt de coupoles et que dominent les sept minarets géants...

Ils avancent, sans souci des souffrances et des privations, égrenant les cadavres sur leur route, oublieux des distances et du temps, tout entiers absorbés dans leur rêve et songeant sans répit à la Caasba où repose la miraculeuse Pierre noire et autour de laquelle ils tourneront sept fois pour mériter le titre envié entre tous de Hadji.

BOUBOU, MARCHAND HAOUSSA

Il arrive sous la véranda, en courant. Sec, agité, volubile et vif, il se débarrasse de son immense chapeau pointu, de son énorme baluchon de toile noire, déballe sa pacotille, l'installe sur le parquet, s'accroupit devant, crache, jure qu'il va nous faire des prix défiant toute concurrence et que, dans Fort-Lamy, dans le Tchad, et même dans toute l'Afrique, il est, très exactement, et miraculeusement, le marchand qu'Allah nous destinait!

— Peaux d'iguane... Une pour 40 francs. Y a n'a vingt. Si tu prends tout, je te laisse chaque pour 35 francs! — Ti veux pas? Alors, 30 francs, dernier prix... fini... Barka! Dernier prix, Allah! Ti pas vouloir encore? Combien toi dire? 12 francs une peau? Ah! Ah! Ji... Fini... Toi, même chose Sheitan! Ji... Peux pas... Non... Non...

Il lève les bras au ciel, se tord, gesticule, rit, grimace, jure et marmonne des prières à Allah! — Mahomet est son Prophète! — se lève, se rassied, rafle sa camelote, refait son

ballot, enfourne mille objets dans l'inépuisable poche de son boubou, s'éloigne tout en continuant de marmonner, puis, revenant brusquement sur ses pas, reprend sa place, déballe à nouveau sa pacotille, la range devant lui, nous tend son paquet de peaux.

— C'est bon... 12 francs une... Ji ti donne, prends! Mais gagner ji peux plus! Fini... Boubou tout perdu... plus moyen manger...

Il brandit à présent des « marcoub » de cuir beige, des bottes de chevreau rouge, des souliers à fond jaune cru incrustés de cuirs multicolores.

— Pour ton la pied... les souliers et les bottes jolis beaucoup!

— Et celles que nous avons commandées hier, Boubou?

— Le cordonnier pas fini « coudrer »! Ce soir j'apporte! Des coussins? Zéventails? Œufs d'autruche? Des « boubous » jolis, pas cher. Regarde... Regarde... Beaucoup bien pour ta Madame... Pas cher! 800 francs.

— Tu es fou!

— Allah! 800 francs! Regarde, lui brodé partout! Tout le monde à Fort-Lamy connaître Boubou. Tout le monde acheter... Gouverneur, Colonel, Général, acheter...

Il enfile le vêtement brodé semblable à un sac, en rejette un pan sur son épaule, fait la roue, et parle... parle... parle...

C'est une bourrasque de gestes, un torrent de mots, un flot d'interjections, de cris, d'exclamations, de rires, de jérémiades, d'offres, de protestations indignées, d'invocations à Allah!

Et, tout en raflant l'argent que nous lui tendons, tout en le comptant et en le recomptant minutieusement, tout en plongeant au fond de son immense poche pour y rechercher la monnaie à nous rendre, Boubou parle... parle... parle...

Et, après avoir rassemblé son magasin ambulant, il s'en va, comme il était venu, trottant, gesticulant, et vitupérant, agité, nerveux, volubile et... triomphant!

Car nous constaterons, dès qu'il aura disparu, qu'en fin de compte il nous a écoulé, sans que nous nous en apercevions, tant il nous a ahuris, vingt objets dont nous n'avions que faire — et à des prix exceptionnels... pour lui!

LE LÉON-BLOT

Haletant, poussif, asthmatique, couturé de mille cicatrices, rafistolé de cent rapetassages, peint et repeint, il s'essouffle péniblement tout le long du Chari. C'est un humble petit bateau, ponté à l'arrière : cinq mètres carrés environ, qui tiennent lieu alternativement de cabine, de salon, de salle à manger et de pont-promenade.

Tout le reste de son flanc suffit à peine à enfermer l'encombrante et archaïque machinerie. Il monte encore au lac Tchad, s'échouant aux bancs de sable, se déhalant, repartant, s'enlisant à nouveau et s'élançant de plus belle.

Un vieux petit bateau, si souvent réparé, pièce après pièce et plaque de tôle après plaque de tôle, que, semblable au couteau de Jeannot, il continue à être lui, tout en n'ayant plus un seul des boulons, ni un seul des organes qui le composaient à l'origine.

Quand même, sur sa vieille carcasse rongée par la rouille et secouée par tant d'échouages, il porte ce nom glorieux : *LÉON-BLOT*.

Car c'est lui qui, en 1895, le premier, pavillon de France en poupe, pénétra dans le lac Tchad.

LE LAC TCHAD

Il est quarante fois plus vaste que le lac de Genève — et cent fois plus étrange — avec ses rives incertaines, ses berges de papyrus et d'herbes qui ne sont plus l'eau et qui ne sont pas encore la terre.

Entre les spongieux amas végétaux, des couloirs d'eau zigzaguent, s'enchevêtrent, revenant sur eux-mêmes, tournant en cercle, s'achevant brusquement en cul-de-sac, s'étranglant en minces ruelles encombrées de toute une végétation flottante que froisse et courbe la coque de la baleinière.

Puis, la nappe liquide que le moindre vent soulève en vagues sèches, brutales et formidables, s'étale, toute grise sous le ciel de plomb ou scintillante et couleur de cobalt sous le ciel d'un bleu ardent.

De grandes îles l'encombrent, tout un archipel d'îlots faits d'herbes, de branchages et de papyrus arrachés aux rives et agglomérés sur un bas-fond par les bourrasques et les courants.

C'est le lac qui s'étrécit un peu chaque année sous la poussière envahissante de ses vivantes berges.

Ce fut longtemps aussi le lac mystérieux dont on était arrivé à douter qu'il existât et vers lequel convergèrent, cinquante ans durant, les curiosités et les convoitises européennes.

C'est le lac qui consacra la gloire de Gentil et la célébrité du *Léon-Blot.*

AU CONGO

LE CONGO

Il naît là-bas, du côté des grands lacs, pour venir se déverser dans l'Atlantique en une formidable coulée de cent vingt mille mètres cubes à la seconde. Sur 4600 kilomètres il traverse l'Afrique Centrale de l'est à l'ouest, puis du nord au sud. Et le réseau des innombrables affluents qui viennent noyer leurs eaux dans les siennes lui fait drainer un bassin de plus de cinq millions de kilomètres carrés — un bassin où la France tiendrait dix fois.

Tout cela, vous le trouverez dans les manuels de géographie.

Ce que vous n'y trouverez pas, c'est la magique attirance, le merveilleux envoûtement que ce fleuve exerça, durant tant d'années, sur tant d'imaginations! Ce que les manuels ne vous diront pas, ce sont les assauts successifs qui lui furent livrés et la farouche et longue résistance qu'il leur opposa.

Pour qu'il fût vaincu, pour qu'il consentît à livrer son secret, il a fallu que vinssent le lui arracher des hommes comme Livingstone, Cameron, Brazza et Stanley!

Quel autre fleuve peut s'enorgueillir d'avoir eu d'aussi célèbres découvreurs acharnés à résoudre l'énigme de sa naissance d'abord, puis le mystère de sa longue course à travers l'Afrique sauvage et ténébreuse, dans la pénombre verdâtre de la grande forêt équatoriale?...

AU FIL DU COURANT

Dans le bruit clair du ressac de ses roues à aube que rythme en sourdine le pilonnement de ses machines, notre bateau descend le Congo. L'immense fleuve déroule la magie de son décor divers et changeant : marécages herbeux de la Likouala,

murailles noires de la grande forêt, falaises rocheuses du « Couloir », vaste étalement du « Pool », que piquent, de leurs taches vivantes et claires, les postes français et belges s'égrenant au long des rives opposées, de loin en loin.

De temps à autre, le bateau s'arrête pour se réapprovisionner en combustible, dans quelque poste à bois. Sur la berge grasse, les stères de bûches sont méthodiquement rangés au pied d'un petit village indigène humble et gris.

Avec un tintamarre de tôle martelée, les bûches sont jetées dans le flanc du bateau. Les passagers et l'équipage en profitent pour faire des achats sur le petit marché que les habitants du hameau ont improvisé : bananes, cannes à sucre, papayes, avocats, poissons séchés, œufs et volailles.

Puis, le bateau reprend sa descente. Nous dépassons ou nous croisons d'autres vapeurs traînant une longue file de chalands et tirant de lourdes barges collées à leurs flancs ainsi que de grosses tiques parasitaires.

Le temps passe. Le soleil qui flamboie sur la face grise du fleuve s'enfonce doucement à l'horizon mauve. La splendeur d'un crépuscule multicolore envahit le ciel, puis s'éteint et meurt, submergée par la grande nuit chaude et bleue.

Le bateau accoste la berge et s'y amarre. Et, autour des « picots » encagés dans leur moustiquaire, le vol sifflant des anophèles commence sa ronde harcelante.

M'FOA

M'Foa : une douzaine de paillotes disséminées parmi des bananiers, au bord du grand étalement du Congo...

C'est là que parvint Savorgnan de Brazza en 1882, — là qu'il planta le drapeau français, — là qu'il laissa Malamine, sergent sénégalais qui, deux ans durant, seul, perdu au milieu du sauvage continent noir, garda fidèlement et avec une farouche obstination la conquête et le drapeau qu'on lui avait confiés, — là, enfin, que s'élève aujourd'hui le centre de Brazzaville!

M'Foa! Ce nom qui ne dit rien et qui pourtant est à Brazzaville ce que Lutèce fut à Paris.

M'Foa! Un minuscule et misérable hameau nègre que la France, en cinquante ans, a mué en grande ville moderne!

BRAZZAVILLE

A l'emplacement où, voici quarante ans à peine, s'éparpillaient les quelques cases d'un humble hameau nègre, Brazzaville aujourd'hui s'érige.

A ses pieds, le Stanley Pool éploie le vaste étalement de ses eaux grises. A quelques centaines de mètres de ses dernières maisons, les rapides bouillonnent en un brusque soulèvement de vagues grondantes, écumeuses et tourbillonnantes. En face, sur la rive belge, Kinchassa tasse son agglomération de blancheurs, étire ses quais, ses wharfs, ses docks, son enchevêtrement tumultueux et compliqué de grande ville européenne.

Sur le pool, les bateaux à roues montent et descendent, arrivant des lointaines provinces du Centre Afrique, ou remontant vers elles au long du Congo ou de ses affluents : Sangha, Kassaï, Alima, Likuala aux herbes, Oubangui, etc...

Ville en plein devenir, future grande cité, Brazzaville, dès à présent, offre le vivant aspect d'un centre européen, actif, coquet et prospère.

Séparés par le « Tchad », où se concentrent les bureaux militaires et les demeures des officiers attachés au commandement supérieur des troupes de l'A. E. F., les deux quartiers de Brazzaville se suivent et ne se ressemblent guère.

Étalé à travers une plaine aride, le quartier commercial concentre les factoreries, les banques, les sièges sociaux des grandes entreprises agricoles et industrielles. C'est là que, dans quelques années, s'étendront les docks et les quais du port fluvial. C'est là que, déjà, surgit, toute blanche, la gare centrale du Chemin de fer Congo-Océan. Là, également, que seront groupés tous les services annexes du trafic ferroviaire.

C'est le quartier des affaires, bruyant et tumultueux où, chaque jour plus intensément, s'éveille la vie économique de la colonie.

Rues poussiéreuses et blanches que bordent les logements des commerçants, les pavillons des employés du chemin de fer, la mairie, les hautes bâtisses des maisons de commerce et les factoreries; large boulevard courant le long du pool et que sillonnent les lourds charrois, les camions, les autos, les pousses et les monoroues, — c'est « la plaine » que dominent de leurs

longues structures métalliques les pylônes de la T. S. F. Tout ici n'est que soleil, agitation et rumeur tumultueuse.

Là-bas, au contraire, à quinze cents mètres à peine, sur le « Plateau » où s'érige le quartier administratif, — le « Tchad » une fois traversé, — l'ombre et le silence vous accueillent.

Les rues nettes sont ourlées de grands arbres. Chaque demeure et chaque bungalow se recule au fond d'un jardin qu'abritent de lourdes frondaisons. Les autos y passent, plus rares, de même que les pousses et les monoroues dont le roulement silencieux glisse à travers la ville, discrètement. Là, se réfugient les services administratifs, les hôtels gouvernementaux, les demeures des fonctionnaires, et les logements de plaisance des commerçants en mal d'ombre, de quiétude et de silence.

L'hôpital aussi et l'Institut Pasteur où ceux qui souffrent et ceux qui cherchent trouvent le recueillement et la paix qui leur sont indispensables.

A l'entour, à l'écart de la cité européenne, les gros villages indigènes agglomèrent leurs huttes et grouillent d'une vie tumultueuse.

***

La Plaine, le Tchad, le Plateau, — et les villages indigènes de Poto-Poto et de Bakongo : — vingt-cinq mille habitants, une cité européenne active, moderne, là où s'éparpillaient les quelques cases d'un hameau nègre... C'est Brazzaville, capitale de l'A. E. F., qu'une poignée de Français créa au cœur farouche du continent noir et de la grande forêt équatoriale, voici quarante ans à peine...

LE MAYUMBE

Entre l'Atlantique et le Congo, un rude massif montagneux s'élève : le Mayumbe.

La forêt équatoriale le submerge, drue, malsaine, sauvage et belle.

C'est une rude chaîne montagneuse, tourmentée, hérissée de pics, de contreforts et de falaises, de pitons et d'arêtes, creusée de vallées encaissées, de dépressions en entonnoir, de gorges tortueuses, de cirques profonds comme des gouffres.

Le long de ces pentes abruptes, — montées presque verti-

cales et descentes vertigineuses, — on avance le long de la piste en lacets, découvrant, de minute en minute, une succession d'étranges panoramas et d'extraordinaires décors.

Hissés d'abord à la pointe d'un piton autour duquel s'enroule la sente, vous découvrez, marée vivante et figée, un immense étalement de frondaisons touffues. Sur l'échine ronde d'un coteau, perdu tel un îlot parmi l'océan de verdure, un humble village aligne ses toits de paille rectangulaires; une dizaine de toits gris qui, très loin, en contre-bas, ressemblent parmi le formidable océan sylvestre à un jouet de construction rudimentaire et puéril.

Puis, quelques minutes après, dégringolés en quelque vallon secret et ténébreux, vous cheminez au cœur même de la lourde forêt, parmi le déferlement des arbres lancés à l'assaut des croupes et des vallons ainsi que de gigantesques vagues.

Et vous progressez sur la piste argileuse et grasse, tantôt sous le grand ciel éblouissant, tout ruisselant de lumière, et tantôt au milieu d'un demi-jour glauque de fond d'océan parmi d'étranges touffeurs, dans une atmosphère moite, lourde et malsaine.

Or, à travers ce farouche et chaotique paysage, à coups de mines, à force de perforeuses, creusant la montagne ici, remblayant une gorge là, et enjambant sur un viaduc une vallée, ailleurs, — le rail, auquel travaillent sans répit dix mille hommes, étire son double ruban d'acier. Grâce à quoi, dans quelques années, de la portière de leur wagon, les voyageurs verront défiler, de l'Atlantique au Congo, le merveilleux et farouche panorama, et ses rivières où le courant chante sous la voûte des arbres, et ses humbles hameaux accrochés au dos rond d'une colline, et ses immenses étalements de frondaisons touffues, et ses vallons secrets et ténébreux, — et toute sa farouche beauté, enfin.

Et ils oublieront que ce trajet qu'ils parcourront ainsi en une trentaine d'heures, les conquérants du grand fleuve mystérieux, Brazza, Gentil, Liotard, Dolisie, Baratier, Mangin, Marchand et autres mirent plusieurs mois à l'accomplir.

LOANGO-LA-MORTE

Au bord de l'Océan, dans un coin de la vaste baie en demi-cercle où pourrit le marécage d'une lagune, la ville abandonnée achève de crouler, parmi la beauté des arbres et sous l'impitoyable splendeur du ciel africain.

Le poste arbore sur le pilier de sa porte d'entrée la date de sa naissance, — une vieille date de l'histoire de l'Afrique Équatoriale, la date de ses débuts. Les murs s'affaissent et se penchent dangereusement, les planchers crevés se sont gondolés en vagues obliques. Ici subsiste la trace de la balle qui fut tirée par l'un des chefs du poste sur une panthère trop familière qui, par un soir tiède et lumineux, s'en vint rôder sous la véranda du premier étage.

En ce temps-là, la brousse commençait au seuil des humbles villes, — et dans cette pièce qu'on vous montre, sous son toit crevé, logèrent successivement Brazza, Gentil, Baratier, Marchand et tant d'autres!

En ce temps-là, au pied de cette vieille demeure, partait la piste des caravanes, le long et dur sentier qui, à travers la grande forêt du Mayombe et les monotones plateaux Batékés, reliait le Congo à l'Océan. Toutes les marchandises et tous les conquérants en route vers le Centre Afrique débarquaient là, sur ce coin de la côte africaine.

En ce temps-là, encore, la grande case délabrée était le point terminus et la tête de ligne de l'unique voie de communication qu'empruntaient les gens et les choses pour s'en aller, à dos d'hommes, en d'interminables caravanes chenillantes et épuisées, vers le fleuve mystérieux.

En ce temps-là, enfin, Loango était la porte étincelante, la porte tumultueuse de l'Afrique Équatoriale.

Aujourd'hui, abandonnée, oubliée, elle n'est plus, parmi ses ruines mélancoliques et silencieuses, que la végétation tropicale envahit et que les tornades et le soleil achèvent d'effriter, que Loango-la-Morte!

Loango-la-Morte : nécropole nostalgique de fantômes héroïques et de souvenirs glorieux.

JEAN D'ESME

LETTRES

DE PROSPER MÉRIMÉE

A LA FAMILLE DELESSERT[1]

A la même.

Paris, 20 juillet 1853.

Madame, votre frère que j'ai vu hier n'était pas content des nouvelles qu'il avait reçues du voyage. Il disait que madame de Laborde était arrivée très fatiguée à Néris[2] et en mauvaise disposition. J'espère que c'est un effet des excursions de ce genre. On n'arrive jamais dans un établissement d'eaux thermales et l'on n'a pas plutôt vu les figures qui s'y trouvent, qu'on se sent un tout autre mal que celui pour lequel on est venu. C'est comme on n'entre pas dans le salon d'un dentiste sans s'apercevoir qu'on n'a plus mal à la mâchoire et qu'il eût mieux valu consulter un médecin. Il faut du temps pour se réconcilier avec les [*illisible*] de Néris et avec la mine auvergnate de ses habitants. Vous y avez le bonheur d'être parfaitement privée de promenades et je crois d'environs, par conséquent on ne peut vous tourmenter beaucoup pour vous faire prendre de l'exercice, à moins que vous ne trouviez le cirque près des bains par trop plus grand que la terrasse de Passy. J'ai vu hier votre fils[3] faisant sa rentrée chez une grande princesse avec une dose d'impudence très

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 avril.
2. Sur ce voyage cf. *Lettre à madame de Montijo,* 16 août 1853.
3. Édouard Delessert.

convenable. La réunion était d'ailleurs parfaitement ennuyeuse comme de coutume. Il m'a semblé que nous étions un tantinet plus dignes. Le mauvais temps ou la mauvaise humeur, ou je ne sais quoi me rend particulièrement bête. De plus je dors toujours, excepté quand je me couche. J'aurais voulu profiter de la tranquillité et de la solitude pour faire quelque chose, mais je n'ai de courage à rien et je ne puis faire une panse d'A. Peut-être aussi est-ce un effet de ma dignité. Je suis bien convaincu que quiconque devient prêtre subit une certaine transformation. Il se peut que ces changements aient lieu encore pour d'autres professions qui exigent une moindre dose d'hypocrisie. Quoi qu'il en soit, je m'ennuie et me déteste assez. Je compte passer les mois de septembre et d'octobre en Espagne[1], et j'enterrerai mon ardeur juvénile de voyage dans une tournée en Castille vieille. Je suis convaincu que je n'y verrai pas grand'chose, que j'y souffrirai toutes les misères, mais j'ai quelque espoir de n'y penser à rien et c'est bien quelque chose. Si j'en crois M. F., Paca[2] ne serait guère malade. Elle va presque tous les soirs au spectacle et lui prend ses loges. On découvre de temps en temps des choses fort curieuses de l'affaire de M. Libri. Nous avons mis la main sur une énorme balourdise de la justice à joindre au premier paquet. Pour moi, je ne m'en mêle plus, mais j'espère qu'un de ces matins nous aurons un petit divertissement très joli aux dépens de Thémis, comme on dit à l'Académie. Adieu, madame, lorsque vous serez installée et que vous aurez rempli tous vos devoirs, je vous serai bien obligé de me donner quelques nouvelles de vous et de madame votre mère.

Il paraît que l'affaire d'Orient est tout à fait arrangée, moyennant que les Anglais acceptent les calottes, les Russes ce qu'ils demandaient et que les Turcs paient les pots cassés. Un homme qui revient de C. P. est fort inquiet des conscrits turcs nommés Rédifs, qui avant de partir ont promis de rapporter des têtes de chrétiens. N'en trouvant pas de cosaques à couper, on croit qu'ils en emprunteront aux Grecs de Bulgarie, afin de les rapporter à leurs curés. Alors l'empereur Nicolas va le prendre sur un ton dix fois plus haut. Il paraît

1. Il y séjourna en effet de septembre à la fin novembre 1853.
2. La duchesse d'Albe, fille de madame de Montijo, sœur de l'Impératrice.

aussi que les pastèques de la Bessarabie obligent l'armée russe à des haltes fréquentes et produisent de plus fréquentes exclamations. On n'entend que Pruth, Pruth[1].

(*Sans signature.*)

A la même.

Paris, mardi 2 août [1853].

Madame, quand on s'ennuie et qu'on n'a rien à faire, on est plus paresseux que d'ordinaire, voilà pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire. Que vous aurais-je dit d'ailleurs qui pût vous intéresser? Il n'y a plus personne à Paris que des paveurs et des faiseurs de trottoirs en asphalte qui abusent étrangement de leurs produits pour m'empêcher de dormir et de respirer. Quant à la question d'Orient peu de gens en savent quelque chose, et ce qui paraît certain c'est qu'on ne veut pas prendre au tragique les façons de faire de l'Empereur Nicolas. On dit et on a l'air de croire place du Carrousel, que tout est terminé de la façon la plus pacifique et qu'il n'y a plus qu'à plumer les canards. Les oies, qui sont les Turcs, le sont déjà très parfaitement. J'ai reçu une lettre de Lady Ashburton[2] qui m'a fait plaisir. C'est une des rares connaissances auxquelles je tienne, et comme elle est très méchante et très aimable, de plus très exaltée dans ses opinions, je craignais qu'elle ne me fît grise mine. Il n'en est rien et cela m'a réjoui. Au reste j'en aurais pris mon parti comme de bien des choses. Madame de Boigne m'écrit de Trouville où elle a l'air de s'ennuyer considérablement ainsi que son chancelier[3]. Sa belle-sœur madame d'Osmond a été très malade et l'est encore, mais hors de danger à ce que dit madame de Boigne. Je crois que la

1. « ... les Russes ont en Valachie des dysenteries abominables. Si je faisais des calembours, comme vous je trouverais quelque chose de joli à dire à cette occasion. » *Lettre à Francisque Michel*, 14 mars [1854?].

Le Pruth marque la frontière entre la Valachie et la Bessarabie. Les colonnes russes l'avaient franchi le 3 juillet 1853. Une note conciliatrice (*note de Vienne*) fut transmise le 27 juillet par Napoléon III. Elle fut acceptée par la Russie et la crise parut un instant dénouée.

2. Harriet Mary Montagu, fille de lord Sandwich, première femme de William Bingham Baring, second baron Ashburton (1799-1864). Elle s'entourait d'écrivains comme Thackeray et Carlyle. Elle mourut à Paris le 4 mai 1857. Il est souvent question d'elle dans les lettres de Mérimée. — Cf. Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 274.

3. Le chancelier Pasquier.

semaine prochaine j'irai faire une partie de whist avec ces infortunés. Madame de Montijo m'écrit que les affaires vont assez mal chez elle et elle m'invite à un petit *prononcement* comme celui de 1840. Je compte me mettre en route vers le 1er septembre. Édouard m'a fait dans son Athenæum[1] un article fort aimable, mais il n'avait pas lu le livre dont il parlait, sans doute afin de conserver plus d'illusions. Je trouve que c'est trop tôt se pénétrer des devoirs d'homme de lettres. J'ai de mon côté un article à faire sur le voyage de Saulcy qui m'ennuie à périr[2]. C'est un mélange de canonnier et d'aca démicien qui jure d'étrange sorte. Par-dessus le marché je vais me faire trois ou quatre ennemis. On m'a consulté sur la propriété de donner la croix à mademoiselle Rosa Bonheur[3]. J'ai répondu qu'il n'y avait que des religieuses à qui on pût l'offrir, et qu'elle serait trop exposée sur le fichu d'une artiste. En attendant Elle dîne aujourd'hui avec l'Empereur et une ribambelle de décorés à longs cheveux. Le pauvre E. de Lacroix cannevasse, aidé par M. Fould et l'Empereur. Cependant il n'a guère d'espoir et c'est Flandrin qui passera sans difficulté[4]. Sa nef de Saint-Vincent-de-Paul est assez médiocre et ses figures sont mangées par l'or. Un peintre anglais qui est venu à Paris a fait mon portrait ces jours passés au pastel. Cela est prodigieux. Lorsque vous aurez photographié la médaille de M. Beyle[5], je vous prierai de vouloir bien refaire un œil à ce pastel qui induirait la postérité en trop d'erreur sur ma vue. Adieu Madame, votre frère me dit que vous êtes assez bien et que madame votre mère est au mieux, veuillez

1. *Les deux héritages*, suivis de l'*Inspecteur Général* et des *Débuts d'un aventurier* par Prosper Mérimée, 1 vol. in-18. Paris, 1853, Michel Lévy frères. Article de Ed. Delessert. *Athenæum*, 30 juillet 1853, n° 31, p. 714. — L'article est dur pour l'*Inspecteur général*, dont il est dit : « ... pour la forme elle nous a semblé parfois bien vulgaire... ».

2. *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, par F. de Saulcy. Paris, Gide et Baudry, 1853, 2 vol. in-8°. — C. R. par Mérimée, *Le Moniteur Universel*, 31 août 1853, p. 965.

3. Le *Marché aux chevaux* de Rosa Bonheur fut fort remarqué au Salon de 1853; elle ne fut décorée qu'en 1865.

4. Hippolyte Flandrin fut fait officier de la Légion d'honneur le 12 août 1853 et quelques jours après élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. Il avait décoré la nef de l'église Saint-Vincent-de-Paul. — Eugène Delacroix ne fut membre de l'Institut qu'en 1857.

5. Sans doute le médaillon de David d'Angers.

lui présenter mes respectueux hommages. A-t-on mis dans un endroit décent les chapiteaux antiques trouvés à Néris?

(*Sans signature.*)

A Édouard Delessert.

Madrid, 30 septembre 1853.

Vous êtes le seul de nos amis, mon cher Édouard, qui se soit souvenu de moi, ou dont les lettres m'arrivent, car celle que madame votre mère m'aurait écrite la veille du samedi (date de la vôtre) ne m'est pas parvenue. Je me doute bien du pourquoi. Mais il faut tenir compte des exigences de la photographie. J'apprends avec beaucoup de plaisir l'heureux accouchement de madame de S. Si sa fille croît comme son beau-fils, ce sera un joli brin de fille, et le mari que le destin lui réserve aura besoin d'un tabouret pour l'embrasser. Nous revenons de Tolède. La Saussaye[1] muni d'un passeport de l'ambassade descendait son escalier pour monter en diligence lorsqu'il reconnut qu'il oubliait son chapeau. Il remonta pour le chercher, mais oublia son passeport, et perdit en chemin son guide de l'Étranger et l'album où il consignait ses observations et dessinait les vues des monuments. J'étais convaincu qu'en arrivant à Tolède il serait mis en prison, mais ce pays est régi fraternellement par l'autorité ecclésiastique. On n'y rencontre que des ratichons et point de gendarmes, si bien que nous avons passé trois jours assez gaîment. Pourtant La Saussaye trouve que les eaux du pays sont mauvaises et qu'elles donnent la fièvre; attendu qu'après avoir bu une bouteille de vin du pays fort comme de l'eau-de-vie, il avait de la peine à s'endormir. Nous avons trouvé à Tolède un chanoine très aimable encore féru de madame Mathilde *Dié*[2], « qui prenait un petit crayon; *tris*, *tris* et voilà un dessin achevé ». Il conservait un souvenir très vif de M. Thiersse[3] qui voulait conquérir le trésor de la cathédrale. Ce trésor est en effet des plus tentants. Figurez-vous une masse de robes tissées de perles, des couronnes et des bra-

1. Antiquaire de Blois, connu pour son *Histoire du Château de Blois* (1840).
2. Madame Odier. Elle avait fait avec son mari en 1852, un séjour en Espagne. Cf. *Lettre à la comtesse de Montijo*, 13 avril 1852.
3. Thiers.

celets étincelants de rubis et d'émeraudes, et des vases d'or de la Renaissance pour plus de vingt millions. Tout cela renfermé dans une armoire que l'on crochèterait avec une allumette et gardé par un sacristain à qui l'on donne vingt et un sous par jour. Grâce à la simplicité de mœurs du pays tout cela se conserve. J'ai éprouvé toutes les tentations du monde devant une paire de bracelets pesant chacun six kilog. d'or, et garnis de petites fleurs émaillées qui tremblotent au moindre mouvement. Nous sommes revenus à Madrid par le chemin de fer d'Aranjuez qui nous a fait faire sept lieues en trois heures. A toutes les stations le public entame la conversation avec les voyageurs, et le train ne repart que lorsqu'on a épuisé tous les sujets de causerie. Entre le chemin de fer et la voiture, distance de cinquante pas, La Saussaye perdit son étui à cigares, dont il est inconsolable, car il le conservait depuis plus de dix-huit mois, et par surcroît de précautions il l'avait mis dans la manche de son paletot. Il a encore perdu la voix que j'ai vainement essayé de lui rendre hier en lui faisant manger des piments et boire du vin de Champagne. Il est d'ailleurs *in high spirits*, et parle un peu moins de ses vendanges. J'espère bien qu'en le prenant par la douceur, je le garderai à Madrid jusqu'au milieu d'octobre. Si je n'étais pas si pressé j'écrirais une lettre de félicitations à Saulcy sur son chef-d'œuvre[1]. Je vous charge de lui exprimer ma satisfaction. Vous cherchez à maigrir, venez à Madrid et promenez-vous sur les trottoirs au soleil, vous aurez bientôt perdu les six kilogrammes que vous avez gagnés en Écosse. Que si vous aimez l'ombre il y aura encore moyen de vous trouver des endroits où le dégraissement est facile. Adieu mon cher ami, merci encore de votre bon souvenir. Hier j'ai célébré avec La Saussaye et deux Espagnols l'anniversaire de ma naissance. Le même jour à Pétersbourg un ami russe buvait à ma santé (s'il est encore de ce monde). Du reste personne ne pensait plus à moi et moi pas trop à ce monde. Μέμνησο ἀπιστεῖν[2]. Ὁ σὸς κατὰ παντὰ.

(*Sans signature.*)

1. *Voyage autour de la mer Morte.* Voir plus haut.

2. Souviens-toi de te méfier. C'est, on le sait, la devise de Mérimée. — Mérimée est né le 28 septembre 1803. L'ami russe est sans doute Sobolewski.

Au comte Léon de Laborde.

Madrid, 2 no[vem]bre 1853.

Je voudrais bien pouvoir vous conter quelque jolie histoire pour vous remercier de celles que vous me dites de Paris et des environs, mais je suis dans une petite ville où il ne se passe rien de mémorable et où les cancans sont misérables. Pourtant voici ce que j'ai appris hier. C'est de l'histoire ancienne. Un officier qui a fait partie du corps d'armée envoyé en Italie au secours de N. S. P. était choqué d'être en butte aux obsessions des ruffiani[1].... Vos lettres ont été lues avec beaucoup de reconnaissance par les belles dames de la Plazuela del Angel et du Palais de Liriá. On n'avait qu'une lettre de l'Impératrice sans détails et écrite dans le premier moment de confusion après l'accident. Ce que vous me dites des mœurs et des habitudes de ce vilain cerf explique sa férocité. Les taureaux ne font pas mieux ici. Avant-hier nous avons eu la dernière course de la saison. Neuf taureaux en se cotisant ne sont parvenus qu'à tuer une douzaine de chevaux, à blesser un picador, et lancer à pile ou face un banderillero qui s'est relevé en battant un entrechat. Nous avons eu le début d'un jeune homme de dix-huit ans qui promet beaucoup. Il vous enfonce jusqu'à la garde une épée d'un mètre de long et la retire, le tout si vite que la lame n'a pas le temps de se tacher, ni le taureau celui de se venger avant de mourir. Les [*déchirure*] amateurs disent qu'il sera tué la première fois qu'il [rencon]trera un os. On va vendre bientôt ici la bibliothèque d'un M. Gallardo qui avait dix à douze mille volumes, rares, entre autres 300 dictionnaires ou grammaires très curieuses. Je ne crois pas que l'on imprime le catalogue, mais on a promis de me le communiquer. J'en aviserai Landresse, si je puis[2]. Malheureusement il y a ici un assez grand nombre d'amateurs riches à l'affût des raretés espagnoles. Pendant les 15 jours de la foire, où l'on apporte des milliers de volumes, je n'ai pu découvrir un livre à acheter. Autre-

1. On a supprimé ici quelques lignes où Mérimée conte une anecdote rebattue et dont l'italien ne brave pas l'honnêteté.

2. Cf. *Lettre à M. Clerc de Landresse, sous-bibliothécaire de l'Institut.* Madrid, 11 novembre 1853. (*Lettres inédites*, p. 206-208.)

fois on trouvait des romanceros rarissimes pour quinze sous. La bibliothèque nationale a été pillée, plus que la nôtre, si c'est possible, mais celle de l'Académie de l'Histoire est très belle et en bon ordre. Cette académie, dont je suis membre libre[1], travaille et rend service à son gouvernement, non seulement en faisant des inscriptions et des devises pour S. M. mais en recueillant et débrouillant les cartulaires et les papiers des couvents supprimés. Il y a des trésors. J'ai voulu y mettre le nez, mais j'ai trouvé bientôt que j'y laisserais le peu d'yeux qui me restent et je m'abstiens. Je me demande quelquefois ce que je fais à Madrid et je n'ai pu encore trouver une réponse satisfaisante. Je fais des aquarelles pour les demoiselles et je mange beaucoup. Mes occupations les plus intellectuelles se réduisent à des visites au Musée. Veuillez dire à M. Cousin que le livret du Musée est épuisé et qu'il m'a fallu faire de grandes intrigues pour m'en procurer un exemplaire à lui destiné. Ce que vous me racontez de N. ne m'étonne que médiocrement. Il a fait de même à Compiègne l'année d[ernière]. Après avoir fait payer à madame de Montijo un buste de sa fille, il l'a donné à l'Empereur; il est vrai qu'il a voulu rendre l'argent. Il en fera tant que cela finira mal. J'ai dîné hier avec un frère d'un des officiers qui accompagnent le général Prim[2]. Ils écrivent de Chumla que les Turcs sont dans un effroyable gâchis; qu'ils n'ont pas fait la moindre tentative pour fortifier les passages des Balkans; que leurs officiers sont des mendiants qui n'ont pas la moindre idée de leur métier et qui ne s'appliquent qu'à extirper des bakchich aux Européens qui viennent les aider. Tout cela est beaucoup plus probable que l'enthousiasme et l'admirable discipline dont les journaux anglais nous embêtent tous les matins. On attend ici Lord Howden[3]. Il ne s'est pas fait aimer, et on lui reproche je ne sais quelles brutalités contre la Reine et ses ministres. De plus il avait l'air de

1. Mérimée fut nommé membre correspondant de la *Real Academia de la Historia*, le 1er décembre 1848, à la suite de la publication de son *Histoire de Don Pèdre Ier*.

2. Général espagnol qui se mit alors au service de la Turquie. On lui attribue les premiers avantages remportés par les Turcs sur le Danube.

3. John-Hobart Caradoc, 2e baron Howden, pair d'Angleterre, ambassadeur à Madrid de 1850 à 1858.

s'ennuyer en Espagne, et c'est un crime qu'on ne pardonne pas. La duquesita[1] qui est accouchée il y a trois semaines se promène dans ses appartements. Elle n'a pas l'air plus fatiguée que si elle avait pondu un œuf. Son moutard aîné qui a quatre ans monte à cheval sur un petit bidet gros comme un grand chien et parle français comme une personne naturelle. Vous seriez bien aimable d'écrire à mon cousin d'écrire à mon tailleur pour qu'il me fasse un habit noir, une redingote bleue, un pantalon noir et en outre un gris foncé. J'ai oublié de lui envoyer mes commissions à ce sujet, et je crains, à mon arrivée, d'en être réduit à mettre mon habit d'institut pour les visites du matin et celui de sénateur pour aller chez madame de Boigne.

Il y a ici un très beau théâtre et de très mauvais chanteurs italiens ou soi-disant tels. On joue Rigoletto de Verdi, qui est une traduction du Roi s'amuse de Victor Hugo. Par respect pour François Ier, on en a fait un duc de Mantoue. La musique est assez gracieuse, mais pleine de réminiscences. Cela fait fureur. Il est vrai qu'on ne va au spectacle que pour faire des visites et l'œil aux femmes. Ce sexe trompeur est toujours très dodu, très avantagé des dons de la nature par devant et par derrière, et joue immodérément de la prunelle et de l'éventail. Vous me parlez de madame Kalergis, sachez que je ne pourrais supporter la vue d'un pareil albinos en revenant de Madrid[2]. Mettez-moi plutôt aux pieds de madame Seebach qui pourrait dire ce que disait une dame espagnole en mettant une main d'homme dans son corset. Hay mucho y bruno. Adieu pardonnez-moi ce long fatras et rappelez-moi aux souvenirs de la colonie de Passy. J'espère que je retrouverai madame votre mère remise de son indisposition et disposée à user dans le jardin la provision de souliers que je lui rapporte.

(*Sans signature.*)

1. La duchesse d'Albe.

2. Théophile Gautier écrivit pour madame Kalergis, *La Symphonie en blanc majeur* (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1849); *Émaux et Camées* (17 juillet 1852). — Cf. C. Photiadès, *Marie Kalergis, née comtesse Nesselrode* (1822-1874), Paris, Plon (1924). — Madame Seebach, femme du ministre de Saxe, cousine de Marie Kalergis.

1854

A madame Delessert.

Mardi 11 avril [1854.]

Madame, il y a un âge que je veux aller vous voir et les commissions ne m'en laissent guère le temps. Je crains d'aller chez vous le soir et je n'ose guère venir vous demander à dîner. J'aurais à vous consulter sur quelque chose qui m'intéresse et je me suis trop bien trouvé toujours de vos conseils pour n'y avoir pas recours en mes nécessités. J'ai vu l'Impératrice samedi d[ernie]r qui m'a demandé fort de vos nouvelles et de tous les vôtres. Elle m'a dit, sur la perte que vous avez faite[1], des choses qui m'ont prouvé combien elle vous aime et aimait madame votre mère.

Si vous ne me faites rien dire, Madame, je viendrai vous voir demain mercredi à 4 heures et demie ou à cinq heures et je vous apporterai un petit factum qui ne vous tiendra pas plus d'un quart d'heure.

Adieu Madame, veuillez dire à Madame O[dier] que je suis allé trois fois chez elle inutil[ement].

PROSPER MÉRIMÉE

Mardi 11 avril.

A la même.

Mercredi soir [juin 1854.]

Madame, j'ai reçu ce matin un ambassadeur de l'abbé Goschler[2] qui venait me prier de remettre à l'Impératrice une certaine pétition adressée à l'Empereur. J'ai répondu que je ne savais quand je verrais l'Impératrice et que je n'étais guère en position de lui recommander des gens d'église. J'ai envoyé la lettre à M. Mocquart avec une explication de

1. Mort de madame A. de Laborde, 17 mars 1854. Mérimée écrivit à madame de Montijo : « La pauvre madame de Laborde est morte ce matin. Elle était souffrante depuis deux mois... Elle a fait ses adieux à toute la famille avec beaucoup de fermeté et a recommandé à plusieurs reprises à V[alentine] de la rappeler au souvenir de l'Impératrice... » T. II, p. 9.

2. L'abbé Goschler, directeur du collège Stanislas de 1846 à 1854. En 1854 l'abbé Goschler dut faire face à de sérieuses difficultés financières; le collège ne comptait plus qu'à peine une centaine d'élèves.

l'affaire et la prière la plus instante de la montrer au Maître.

Vous savez ou vous ne savez pas que le conseil municipal a refusé d'adopter l'établissement de l'abbé Goschler. On dit que l'Empereur en est fort irrité, mais ne sait qu'y faire. L'abbé a trouvé ce remède :

Certain philanthrope a laissé à la ville de Paris, 1 200 000 francs pour fonder un lycée sur la rive droite. L'argent est à la caisse des dépôts. Or l'abbé demande qu'un décret fasse du collège Stanislas un lycée, et qu'on lui ordonne de passer sur la rive droite aussitôt que possible pour profiter ensuite du legs. Comme vous le voyez il n'y a pas la moindre dépense pour le trésor; il ne s'agit que de décréter.

Je pense, Madame, que si vous aviez occasion de voir l'Impératrice avant son départ vous pourriez lui conter cela. La seule difficulté, c'est de trouver une occasion pour expliquer à l'Empereur combien la chose est simple.

J'ai dîné avant-hier à Saint-Cloud. L'Impératrice était très souffrante, couchée sur une chaise longue, se plaignant de migraines et de maux de cœur. L'empereur tortillait sa moustache.

Le général Baraguey d'Hilliers part cette nuit. On envoie dix mille hommes en Finlande. On me dit du ministère de la Guerre que les Suédois vont attaquer les Russes conjointement avec nous[1].

Me permettez-vous, Madame, de profiter de l'affaire de l'abbé Goschler pour vous parler de ce qui m'intéresse plus que tous les abbés du monde. J'ai cru remarquer que depuis quelque temps vous me traitez avec une grande froideur pour ne pas dire plus. J'ai la conscience de n'avoir rien fait pour mériter cela. *Je crois* au contraire m'être appliqué depuis un an à éviter en tout ce qui pourrait vous déplaire. Si je me suis trompé, Madame, je vous serais on ne peut plus reconnaissant de me le dire. Je vais partir bientôt et probabl[emen]t pour loin et longtemps. Je ne voudrais pas laisser derrière moi de mauvaises pensées. Un Grec a dit qu'il ne fallait pas laisser pousser de l'herbe sur le chemin de l'amitié. Il me semble y

1. On espérait précipiter le dénouement de la guerre en frappant un coup décisif dans la Baltique. Baraguey d'Hilliers, débarqua aux îles Aland et s'empara le 16 août de la forteresse de Bomarsund.

voir des ronces et si par quelque faute involontaire j'en étais la cause, j'en serais aussi affligé que repentant. Je serais venu vous parler de cela, mais mon entorse me fait encore beaucoup souffrir[1].

(*Sans signature.*)

1856

A la même.

Cannes, 29 décembre 1856.

Madame, je vous souhaite la bonne année de bien loin. Il y a longtemps que je ne me suis trouvé hors de Paris à cette époque et cela m'attriste quand j'y songe[2]. Je suis venu ici en quittant Nice pour échapper aux Anglais et aux Russes et pour pouvoir dîner en cravate noire, mais j'avais compté sans mon hôte. Il y a partout des Anglais et des Russes et bien plus que je n'ai de cravates blanches. J'ai trouvé ici des gens que j'avais vus cet été au fin fond de l'Écosse. Ils viennent comme moi chercher le soleil. Cannes est un pays privilégié. Cependant nous avons eu aujourd'hui de la neige qui a duré une heure ou deux. Tous les natifs étaient dans la consternation. Ils nous disent que cela n'arrive que tous les dix ans. Cela n'empêche pas un soleil admirable et les fleurs de fleurir. Ici on ne vit que des fleurs. J'entends les gens du pays. Point de ces vilains champs de blés ou de betteraves qui choquent les âmes délicates. On cultive le jasmin et la cassie par hectares pour vous faire des parfums. Il y a déjà des champs de jasmin en fleurs qui s'annoncent d'une demi-lieue. Je vais voir comment les a traités la poussière de neige de ce matin.

Je me trouve assez bien de ce soleil. Lorsque j'ai quitté Paris, je croyais me sentir quelques dispositions à la mort subite. C'est une fin assez agréable si on part tout de suite

1. « L'autre jour je me suis laissé choir dans un escalier et me suis donné une espèce d'entorse. » *Lettre à la comtesse de Montijo*, 29 juin 1854.

2. Cf. *Lettre à madame de Montijo*, 15 février 1857 (T. II, p. 69) : « J'ai écrit à V. à l'occasion de la nouvelle année, la première depuis vingt ans où je ne l'avais pas vue. *No answer.* »

comme le pauvre Sharp[e][1] ou comme Beyle, mais la chance assez probable de languir imbécile pendant des mois ou des années m'est insupportable. J'ai donc pris le parti de me soigner et de défendre le moule de mon pourpoint de mon mieux. Il me semble qu'il est en meilleur état que lorsque je l'ai apporté. Si j'avais le courage de travailler je crois que je serais assez heureux ici. Je lis des romans anglais et les poésies de Lermontof[2] qui ne valent pas leur réputation. En fait de roman on m'a prêté un *Paul Ferroll* qui m'a intéressé. C'est une énigme qui occupe et qui amuse tant qu'on ne l'a pas devinée. Je vous le recommande s'il vous tombe sous la main; cela n'a qu'un volume, grand mérite par le temps qui court. J'ai fait l'autre jour une visite aux Iles de Lérins, dont je vous ai parlé quelquefois je pense[3]. Tout s'est fort changé depuis près de vingt ans. Le château, qui était curieux par le mélange des précautions sauvages d'une forteresse du moyen âge, et des arrangements coquets d'un abbé mondain (l'abbaye a été supprimée en 1788 par suite de mauvaises manières des moines à l'égard des filles de Cannes), le château est tombé en ruines. Il n'en reste plus que les tours et une inscription de moi que j'ai reconnue non sans un certain plaisir triste. Beyle m'avait recommandé cette innocente manière de se ménager des surprises à soi-même, lorsqu'on se retrouve dans des lieux où l'on a pensé fortement à quelque chose. Il avait raison en cela, ainsi qu'en plusieurs autres points.

J'entends dire ici que le Chabrier est dans une position absolument insoutenable. J'espère que vous verrez l'Impératrice à la fin de cette année ou au commencement de l'autre et que vous aurez occasion de lui reparler. Plus j'y pense et plus je crois que sa succession ne peut manquer à votre frère. J'écris à mon ministre aujourd'hui et je lui rappelle ce que je lui ai dit plus d'une fois.

1. Sur la mort de Sutton Sharpe voir les *lettres à madame de Montijo* du 4 et 18 mars 1843. Mort de Beyle, 23 mars 1842.

2. « Cependant je me couche de bonne heure après avoir lu une description du Caucase, de Lermontoff... » *Une correspondance inédite*, p. 61. Lettre de décembre 1856. Il s'agit du *Démon* (1838-1840), chef-d'œuvre de Lermontov.

3. « Je suis allé l'autre jour aux Iles de Lérins avec sir David Brewster... » *Lettre à Edward Ellice*, 20 décembre 1856. (*Revue universelle*, 15 juillet 1929, p. 169.) — Il s'agit ici de l'île Saint-Honorat.

J'espère, madame, que votre santé n'a pas été trop éprouvée par le temps que vous devez avoir. Un millimètre de neige à Cannes veut dire deux pieds à Paris.

Veuillez agréer tous mes vœux pour vous et pour les vôtres. Je pense rester encore ici une douzaine de jours avant de me mettre lentement en route pour Paris.

PROSPER MÉRIMÉE

1857

A la même.

Jeudi soir [5 mars 1857.]

Madame, j'ai dîné ce soir avec M. F[ould] qui m'a dit qu'il avait signé l'affaire[1]. Je suppose qu'elle sera demain ou après au *Moniteur*. C'est à l'instigation de M. Ch[abrier] que l'empereur est allé aux Archives. Là, M. Chabrier a donné une si ridicule représentation de ses façons de faire que S. M. en a été horrifiée, mais, selon son usage, elle n'a pas soufflé le mot. Ce qui a fait conclure à ce vieux fou qu'il triomphait. En rentrant, M. Fould, que le Chabrier avait très rudement et presque grossièrement interpellé comme son ennemi personnel et son calomniateur, a dit à l'Empereur qu'il était temps d'en finir, et qu'après la scène dont S. M. avait été témoin, il lui était impossible de garder dans son administration un homme qui manquait ainsi à ses devoirs et à toutes les convenances. L'Empereur lui a dit de lui trouver un remplaçant. (Je vous dis la version de mon auteur). C'est alors que le hasard a fait que M. Fould m'a demandé un archiviste et que je lui ai parlé de la promesse de l'Empereur[2]. M. Fould a présenté trois candidats; votre frère, Sainte-Beuve et Nisard. Les deux derniers n'ayant jamais lu que la lettre moulée étaient des candidats pour rire. L'Empereur a dit qu'il se rappelait la promesse faite à votre frère, et tout a été conclu. J'imagine que le *Moniteur*

1. Léon de Laborde fut nommé *garde général des Archives* en remplacement de M. Chabrier, le 4 mars 1857. A ce titre il devint membre de la Commission instituée le 7 septembre 1854 pour publier la correspondance de Napoléon Ier.

2. Cette promesse datait de 1853. Cf. *Lettre à la comtesse de Montijo*, 28 mars 1853.

vous aura appris la chose avant ma lettre; à tout hasard j'ai pensé qu'il valait mieux vous écrire pour vous ôter l'inquiétude de cette satisfaction de M. Chabrier dans le cas où il n'y aurait rien dans le *Moniteur*.

Adieu, Madame, je suis bien content de voir votre frère placé à son goût et les archives en bonnes mains. Veuillez agréer mes félicitations et tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

1859

A la même.

Carabanchel, 3 novembre [1859].

Madame,

Vous avez bien voulu me demander de vous écrire, et je vous obéis. Mais que vous dirai-je qui soit du moindre intérêt pour vous? Je suis devenu très vieux, ou ce pays-ci a changé; le fait est que je ne m'y trouve plus aussi heureux qu'autrefois. Le ciel aussi a changé, car depuis un mois le temps est gris et il fait froid. J'ai souvent des crampes d'estomac très douloureuses, qui me font voir tout encore plus noir. Je tue le temps de mon mieux. Ici cela est plus difficile qu'à Madrid. La Comtesse est persuadée qu'il fait un temps pour la campagne et y restera jusqu'à l'arrivée de la duchesse d'Albe, c'est-à-dire très probablement jusqu'après mon départ qui n'est pas fort éloigné, car je compte aller bientôt chercher le soleil à Cannes. Madame de Montijo est bien vieillie, mais son activité est toujours la même ou plutôt est encore augmentée. Parfois elle m'inquiète et me fait de la peine; il y a quelque chose de maladif dans ce besoin étrange de mouvement.

Nous sommes allés en bande il y a quelques jours voir un château de l'Impératrice dans la Manche à une trentaine de lieues de Madrid[1]. On en fait vingt-cinq en chemin de fer, mais les cinq dernières se font en sept heures dans des chemins fabuleux et dans le plus horrible pays du monde. Nous avons passé quatre jours dans une vilaine petite ville dont le seul

1. Sur cette excursion à Belmonte, voir : *Lettres à une inconnue*; II, 76. — *Une correspondance inédite*, p. 246. — *Lettres à la princesse Mathilde*, *La Revue de Paris*, 15 juin 1922, p. 691.

mérite est de posséder ce château gothique encore assez bien conservé. Il faisait un temps affreux et un froid de Sibérie. Dans toute la maison il n'y avait qu'un seul brasero. Ce qui m'a un peu intéressé, c'est la société qui vit dans ce trou. Trois ou quatre jeunes femmes n'ayant jamais été à Madrid, et ne connaissant d'autre spectacle que la Fête Dieu à Belmonte. Je ne sais si parmi les mâles, là comme ailleurs fort au-dessous des femelles, elles peuvent trouver qui leur fasse l'amour, mais les échantillons que j'ai vus étaient bien médiocres. Elles ont dansé le soir à peu près, je pense, comme dansait madame de Sévigné en sa jeunesse, des bras et des hanches, assez gracieusement.

La grande affaire en ce moment est la guerre du Maroc[1]. L'Espagne est animée comme au temps des croisades. Les volontaires abondent et il y a de grands seigneurs qui partent avec un bataillon levé à leurs frais, payé et nourri par eux. On fait de la charpie partout. Quant au sujet de la guerre, je l'ignore. Le grand motif, je pense, c'est que O'Donnell cherche à singer l'Empereur. Il a vu que la guerre avait réussi au Gouvernement français, et il le singe. Je crois qu'il a raison. La mauvaise humeur des Anglais m'amuse. Il est impossible, ce me semble, de jouer un plus petit et un plus vilain rôle que l'Angleterre depuis quelque temps. Elle voit tout en mal, comme moi, parce qu'elle vieillit de même. Ici les articles du *Times* ont exaspéré la susceptibilité nationale qui est des plus tendres, et il n'y a qu'un cri pour prendre Gibraltar après Tanger. Adieu, Madame, Je partirai probablement du 15 au 20. Si vous aviez besoin de quelque chose d'ici, je serais bien heureux d'avoir vos ordres. Veuillez agréer Madame l'expression de mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Au comte Léon de Laborde.

Madrid, 5 novembre 1859.

Si je vous écris sur ce papier couleur de rose, ce n'est pas que mes pensées soient de la même teinte. Il fait un temps de

1. Sur l'expédition du Maroc voir : *Lettres à la famille Childe. La Revue de Paris*, 15 avril 1908, p. 712, lettre du 6 novembre 1859; et *Une correspondance inédite*, lettre du 22 octobre 1859, p. 241.

chien, un froid atroce, et je n'ai qu'un brasero pour me chauffer. Je n'ai guère vu le soleil depuis que j'ai quitté Marseille et je ne sais où il se réfugie, car on écrit d'Andalousie qu'il y a des tempêtes, des pluies et le reste. Ce nonobstant mon aimable hôtesse persévère à demeurer dans sa maison de Carabanchel. Je vais de temps à autre voir le monde à Madrid, c'est-à-dire les tableaux du Musée et trois ou quatre amis antiquaires ou soi-disant tels. Lorsque vous verrez Landresse, priez-le de faire choix d'un libraire à Madrid qui lui fasse passer les livres de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire qu'il m'avait chargé de réclamer[1]. On m'a offert d'en transporter un ballot que je ne puis accepter, malgré tout mon respect pour la docte compagnie.

J'ai le désagrément de trouver les femmes que j'avais laissées il y a quelques années dans tout l'éclat de leurs jeunes ans, les unes grosses de moutards à venir, les autres déformés par des moutards déjà grandelets. Celles qui se sont conservées vierges, pour moi probablement, ne me donnent aucune envie de leur ôter leur virginité, si j'en étais capable. Je trouve cependant que le peuple français est bien le plus laid de la terre. L'autre soir à l'Opéra j'étais frappé de voir combien de jolies femmes, combien de passables se trouvaient à toutes les loges, tandis qu'à Paris souvent il n'y a pas une figure à remarquer.

Comme on est fort singe ici, on veut faire la guerre. « Tout petit prince a des ambassadeurs. » L'armée est assez belle et bien disposée. Les généraux médiocres, et la plupart ne connaissant que la théorie et la pratique des pronunciamentos. Cependant il n'est pas douteux qu'ils battront les maroquins, ce qui tournera au détriment de la Société des bibliophiles. Les Anglais ont eu le mauvais goût de montrer le chagrin que leur cause l'expédition. Aussi c'est ici un concert d'exécration contre eux. On dit hautement qu'après Tanger il faut prendre Gibraltar. Dans le peuple et partout il y a un véritable enthousiasme pour la guerre. Votre ami le duc d'Osuna lève arme et entretient un bataillon à ses frais. Un autre grand seigneur, car il y en a encore dans ce pays-ci, part avec quatre

1. Cf. *Lettre à Clerc de Landresse*, Cannes, 12 décembre 1859. (*Lettres inédites*, p. 211.)

cents hommes qu'il équipe et qu'il nourrit. Nous faisons de la charpie tous les soirs. Les demoiselles s'ennuient, car tous les jeunes gens sont militaires et partent pour Ceuta.

Personne ne paraît se soucier du reste de l'Europe. Le clergé ne fait pas de prières pour Notre Saint-Père le Pape et je voudrais bien qu'il en fût de même chez nous. Probablement nous finirons par être excommuniés, et le sénateur romain, votre parent, M. de Goyon est le premier[1]. La lettre au roi de Sardaigne, que j'ai crue d'abord inventée par le *Times*, contient un fort joli programme, mais il faudrait une autre guerre pour qu'il s'exécutât. Je n'aime pas ces communications-là, qui doivent faire frémir dans leurs tombeaux les carcasses de Talleyrand et de Metternich.

Nous avons ici un ambassadeur pompeux qui a une femme pompeuse aussi. Tout le monde se plaint qu'ils ne donnent pas de bals et de dîners. Je me plains d'un dîner qu'ils m'ont donné et qui était détestable. Le commerce de Bordeaux devrait réclamer contre le vin que S[on] Ex[cellence] donne à ses hôtes, et qui est bien capable d'empêcher les Espagnols de faire des commandes.

Je suppose que vous aurez fait un académicien quand j'arriverai. Il serait possible que je fusse à Paris vers le 20 pour quelques jours seulement avant d'aller à Cannes. Je songe à quitter cette Sibérie mais je ne suis pas encore bien décidé sur le quand et le comment. Nous avons aussi à remplacer M. de Tocqueville à l'Académie f[rançai]se, mais je tiens beaucoup à ne pas m'en mêler[2]. Je crois que je n'aurai pas le temps d'aller à Tolède, voir l'homme qui a trouvé les couronnes[3]. Personne d'ailleurs, excepté Amador de los rios, ne s'en occupe ici.

1. Le général de Goyon commandait la division d'occupation à Rome, pendant la guerre de l'indépendance italienne. Par la suite, il eut avec Mgr de Mérode des discussions fort vives. Cf. *Lettres à Panizzi*, I, 148.

2. Lacordaire, élu le 8 février 1860, succéda à M. de Tocqueville.

« On m'écrit très sérieusement de Paris que l'Académie française, voltairienne il y a quelques années, veut nommer l'abbé Lacordaire, comme protestation contre la violence que subit le pape. Au fond la chose m'est fort égale... » (*Lettres à une inconnue*, II, 81; 22 janvier 1860). — Cf. *Lettres à Panizzi*, I, 70, 73.

3. Couronnes d'or du VIIe siècle trouvées en 1858, à la Fuente de Guarrazar, près de Tolède. Huit couronnes apportées à Paris en février 1859 furent acquises pour l'hôtel de Cluny. Une neuvième couronne fut découverte au

Les Galiciens sont les limousins de l'Espagne. Un Galicien aperçoit un perroquet échappé qui mangeait des fraises dans son jardin. Il jette sur la bête son bonnet. Le perroquet lui dit : Sacré cochon! — Le Galicien tout effaré lui dit : mille pardons, monsieur, je vous prenais pour un oiseau. Cette histoire est pour mademoiselle Grisgris[1].

Adieu, mille compliments et amitiés.

PROSPER MÉRIMÉE

Il est venu une autre lettre de 108 réaux, mais je l'ai bravement refusée.

Au même.

Cannes, 11 décembre [1860[2]].
Par un soleil éclatant toutes les fenêtres ouvertes.

Vous êtes un aimable homme de m'écrire et de me tenir au courant de ce qui se passe à Babylone. J'ai reçu de notre ex-colonel[3] une lettre où il y a moins de philosophie que je n'en aurais si j'étais tombé du Louvre sur plusieurs centaines de mille livres. Mais la façon lui a causé, je crois, quelque dépit, et, d'après ce que j'en puis deviner, il y avait de quoi.

Les circulaires de M. de Persigny me font grand plaisir et me paraissent excellentes. Je voudrais pour les rendre encore meilleures qu'il supprimât quelque grand journal et mît à pied quelques préfets des plus bêtes et des plus outrageux. Il ne serait pas difficile, je pense, de trouver une douzaine de victimes bien méritantes.

Votre histoire du renard, si ce n'est pas un apologue ou un rébus, trop fort pour un Provençal comme moi, est des plus drôles. Je suppose que c'est un renard savant échappé de quelque saltimbanque, ou bien venait-il chasser les rats dans vos parchemins, ou bien est-ce à vos canards qu'il en voulait.

même endroit en 1860, et acquise en mars 1861; Mérimée lui a consacré un article (*Moniteur universel*, 27 mars 1861).

1. Marguerite de Laborde, dernière fille de Léon de Laborde.

2. Comparez avec la *lettre à Panizzi* datée du même jour (I, 158-163).

3. Achille Fould. Il fut remplacé, au Ministère d'État, par le comte Walewski (décret du 24 novembre 1860). Sur les raisons de sa disgrâce voir *Lettres à Panizzi*. I, 152, 162; *à madame de Montijo*, 27 novembre 1860, II, 176.

J'admets comme seule vraie votre interprétation du voyage[1]. Ici nous disons que Notre Saint Père le Pape lui avait défendu tout commerce charnel avec son mari, qui est excommunié, mais il n'y a que les abbés qui nous croient. Je suis bien aise qu'elle ait vu madame Victoire.

Le printemps dernier, un de nos amis qui demeure place Saint-Georges[2], me tourmenta beaucoup pour que je donnasse à notre maître un petit conseil, dans l'intérêt de son fils, disait-il. Avec lui tout ira bien, mais, lui manquant, tout se gâtera si l'on change tout à coup de régime. Il demandait un peu de liberté de discussion, mais point de liberté de presse. La presse, disait-il, est une coquine qui nous a tous empoisonnés; il faut qu'elle paie ses sottises. Je contai la chose, et on m'écouta avec la plus grande attention, faisant des objections, discutant l'exécution, non la théorie même. Gardez cela pour vous, bien entendu.

Quelquefois, je lui ai entendu dire des choses d'un libéralisme à faire trembler. Bien que j'augure assez mal des concessions nouvelles, comme de toutes concessions, je trouve à celles-ci deux avantages : le premier, c'est qu'elles ont été spontanées, et qu'elles ne laissent supposer aucune faiblesse de la part de celui qui les a faites; le second, c'est qu'elles peuvent être fort utiles dans la situation actuelle de l'Italie. Si, ce qui est fort probable, Garibaldi fait des siennes au printemps, et qu'il y ait guerre avec l'Autriche, il serait difficile au maître seul de ne pas s'en mêler. Si les chambres lui disent que le pays est pénétré de respect pour le Pape, et qu'il aime à voir l'Italie libre, mais qu'il aime encore mieux que chacun reste dans sa chaumière, le maître peut sans rien perdre de son prestige laisser les chats se peigner, et même dire à votre cousin, le général Goyon, de venir ici se reposer de ses circulaires.

M. Thiers a dit assez clairement à M. Ellice, qui est venu me voir ici, qu'il n'était pas éloigné de se porter candidat à la première vacance au corps législatif[3]. Je ne le crois pas

1. Le bruit courait d'un voyage de l'Impératrice en Égypte.

2. Thiers.

3. « M. Thiers va, m'écrit-on, se mettre sur les rangs, pour la députation à Valenciennes... » *Lettre à une inconnue*, 13 déc. 1860, II, p. 141. M. Ellice était alors à Nice.

impossible comme ministre un jour, voire avec portefeuille. Je me creuse la tête pour savoir quel effet produira l'éloquence parlementaire en 1861. Je me demande si les hommes de vingt-cinq à trente ans y seront fort sensibles, ou si cela ne leur fera pas l'effet d'une seconde sucée des tartines de 1848. Si les bourgeois de Paris mordront encore une fois à la grappe après y avoir trouvé deux fois déjà des guêpes très piquantes. J'avoue que je ne devine rien et je ne suis plus de ce temps-ci, les ans en sont la cause.

Si votre nouveau général[1] veut faire quelque chose, il a eu une très bonne idée de concentrer dans ses attributions les encouragements aux arts et aux lettres. Mais le voudra-t-il, le pourra-t-il? Monsieur et Madame me font l'effet d'avoir trop de sensibilité et pas assez d'idées en matière d'arts. Vous qui aimez les .... vous devriez lui faire la cour et lui donner des conseils. En matière d'arts, il y en a un que je donnerais à tous les ministres, et dont notre dernier a peu profité, c'est d'oser, comme a fait le roi de Bavière à Munich. Si sur dix témérités il y en a une qui réussit, cela suffit pour immortaliser. A propos de Bavière quelle bavarde que cette Stéphanie que vous nommez fort bien une Dangeau alsacienne.

— Je suis charmé que madame de Hatzfeldt redevienne française[2]. Le duc ira-t-il aux Tuileries, où madame de Hatzfeldt était très aimée? Et sa sœur[3] si malheureuse en époux. J'apprends avec grand plaisir que l'École des Beaux-Arts set bien. Cela fera compensation aux atrocités du Préfet et du Louvre. Pourquoi ne serait-il pas permis de dire sa râtelée sur les monuments de Paris? Je ne me soucierais pas de faire de la peine à nos confrères, mais je ne serais pas fâché qu'on les éreintât un peu.

Mille amitiés et compliments.

PROSPER MÉRIMÉE

1. Le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts depuis le 24 novembre 1860.

2. Madame de Hatzfeld était la fille de madame de Castellane. Elle épousa en secondes noces le duc de Valençay.

3. Madame de Contades.

1862

A madame Delessert

British Museum, 21 juin [1862].

Madame,

J'aurai l'honneur de dîner demain chez M. de Flahaut avec madame de Nadaillac, et je ferai de mon mieux pour lui faire voir le lièvre qui joue de la guitare et le gorille du Muséum. Je regrette de ne pouvoir être longtemps à ses ordres, car mon temps approche et je dois être à Paris avant la fin du mois. Je suis bien content de savoir que vous êtes délivrée de ce vilain zona[1]. Ma mère en a souffert beaucoup et me disait que c'était la plus grande misère du monde.

Ne croyez pas, Madame, que je m'amuse beaucoup en ce pays-ci. Je fais mon métier de juré et de rapporteur très en conscience[2], ce qui me donne plus à travailler que je ne l'avais prévu, mais la plus terrible épreuve, c'est l'obligation de dîner tous les jours avec des inconnus et des inconnues, de huit heures à onze. Lorsqu'on est parvenu à casser la première glace, opération toujours difficile avec des Anglais, lorsque par grand hasard on s'est convenu, on se sépare avec la certitude de ne plus se revoir.

Il y avait un temps où j'aurais été plus sensible à cela qu'aujourd'hui. Je m'applique à ne penser qu'au présent, et quoique je n'y réussisse pas trop, j'essaye toujours.

Il y a ici de la part des Anglais très grande courtoisie à notre égard; assez mal reconnue par nous. Dans les grandes fêtes qu'on nous donne, nous ne nous distinguons pas toujours par cette politesse et cette élégance d'autrefois. Les princes d'Orléans se sont remués comme des diables dans un bénitier pour faire de l'effet sur les exposants. Le duc d'Aumale a fait beaucoup d'emplettes et s'est posé en Mécène

1. Cf. *Lettre à madame de Montijo*, 26 avril 1862, t. II, p. 209.

2. Membre du jury international pour les papiers peints à l'Exposition universelle de Londres, 1862, Mérimée écrivit son rapport : *Des applications de l'art à l'industrie. Ameublement et décoration...* Paris, N. Chaix, 1862, t. VI, p. 245 et p. 263. Cf. *Lettres à une inconnue*, II, 190; et *Lettres à madame de Montijo*, 3 juin 1862. T. II, p. 211.

de l'industrie. Il a donné des fêtes, des dîners, a séduit les uns par le fricot, les autres par la vanité. Il a donné un nombre prodigieux de poignées de main, mais je ne sais pas si en dernière analyse il a fait ses frais. La reine Marie-Amélie m'a paru plus grasse mais bien vieille. Elle a l'air maintenant d'une vieille Anglaise. A propos de vieilles, vous ne pouvez vous figurer l'effrayant de toute la personne de Lady Aylesbury et la longueur de ses dents. Jamais mammouth n'en eut de plus menaçantes. Ces affaires de Mexico m'attristent beaucoup. C'est vrai qu'on ne pouvait pas s'empêcher de corriger cette canaille, et qu'il était absurde de s'en fier à leurs promesses, mais comment n'a-t-on pas envoyé là un homme d'esprit et de talent, comment surtout s'est-on associé avec un fou si dangereux que Prim? Madame Delessert[1] a eu un grand succès à Londres, qui a été à peine partagé à l'arrivée de madame Pourtalès et de madame de Gallifet.

Adieu, Madame, je vous demanderai la permission dès que je serai de retour d'aller vous présenter mes respectueux hommages. J'espère bien vous trouver complètement rétablie. Mademoiselle Georgina dit que vous vous proposez d'aller la voir en Écosse.

(*Sans signature.*)

(A suivre.)

1. Blanche de Triqueti, épouse de Benjamin Delessert, et qui devint plus tard madame Childe. .

SUR LA TOMBE

D'ARNOLD BENNETT

En s'associant aux hommages que rendent aujourd'hui à la mémoire d'Arnold Bennett, en France comme en Angleterre, tant d'éminents critiques, la *Revue de Paris* n'accomplit pas seulement un acte de justice littéraire; elle atteste également sa fidélité à son admiration déjà ancienne. Ses lecteurs d'il y a seize ans se rappelleront peut-être la belle étude que lui a consacrée, le 15 mai 1915, l'éminent spécialiste ès lettres anglaises, H.-D. Davray, ainsi que la publication, au cours de cette même année et des suivantes, de la fameuse trilogie qui comprend *Clayhanger*, *Hilda Lessways* et *le Ménage Clayhanger*.

Tout l'essentiel de ce qu'il convient de savoir sur lui se trouve contenu dans l'étude en question qui n'aurait besoin aujourd'hui que d'être complétée. En m'efforçant de donner à mon tour une vue d'ensemble sur l'œuvre du célèbre romancier je ne puis pas ne pas m'inspirer de ce qui a été si bien dit. Mais je voudrais en outre, maintenant que cette œuvre a terminé sa courbe, et dans le recul saisissant qu'apportent les bouleversements de l'après-guerre, essayer de déterminer sa physionomie définitive, son importance, ses chances de durée.

Arnold Bennett fut journaliste et romancier et ne fut que cela. Sa vie ne se sépare pas de celle de ses livres et s'est passée

à sa table de travail, même pendant les longs séjours qu'il fit en France. Il naquit en 1867 à Hanley qui forme avec Stoke upon Trent, Burslem, Tunstall, Longton et Fenton le district manufacturier officiellement appelé aujourd'hui Stoke on Trent mais qui, pour le vaste monde où se parle l'anglais, existe désormais sous la désignation collective des Cinq Villes qu'il lui a souverainement attribuée. Il a, de même, affublé chacune d'elles d'un nom de fantaisie aujourd'hui bien plus réel que le véritable et n'a même pas pris la peine de les bien compter car, comme le remarque M. Davray, elles sont six et non pas cinq. Quels conquérants que les artistes! Enclave de fumées, de scories et de flammes dans les suaves campagnes du Staffordshire, les Cinq Villes — puisque Bennett le veut ainsi — règnent sur un bassin houiller et possèdent d'importants hauts fourneaux, mais leur principal titre de gloire est de détenir le monopole de la fabrication des objets de porcelaine, depuis les temps glorieux du grand Wedgwood. Par ce qu'elle a de traditionnel, d'artisanesque et même d'artistique, cette antique industrie tient profondément à l'âme d'une population aux mœurs rudes. La société qu'elle a engendrée, telle qu'elle nous apparaît dans la période de 1860 à 1900, décrite par Bennett, a un caractère à la fois démocratique et patronal. La religion, un non-conformisme austère, semble répondre dans cette société à un besoin de morose poésie. Mais, suivant la règle, ces dures contraintes du travail, de la nature, du milieu engendrent de riches possibilités de romanesque et c'est dans cette découverte que réside la force originale de Bennett. Il nous est difficile de nous rendre compte de l'existence de pareilles forces de sentiment, nous dont le pays est encore si largement rural, aristocratique et latinisé. Notre antique dédain pour la machine tend à dégrader les lieux qu'elle habite. C'est en songeant aux grandeurs industrielles de notre région du Nord que nous pouvons le mieux imaginer la prise que peuvent avoir sur le cœur et l'imagination ces aspects urbains qui dominent l'Angleterre. Il ne s'agit pas seulement des émotions picturales causées par les jeux de la lumière et de la brume, les délicates oppositions de la fumée, de la brique et du gazon, ni de la puissante sensation d'énergie que l'on

éprouve au contact de ces masses au travail. Cela nous le trouvons déjà chez nos romanciers naturalistes. Un observateur de la race des Dickens et des George Eliot va plus loin. Il est sensible aux réserves de pathétique et d'humour que recèlent les maisons uniformes de ces rues interminables ornées à leurs croisements d'immuables cabarets, dont les stores métalliques portent en lettres d'or des noms de bières et de whisky. L'humanité ainsi compartimentée et standardisée n'abdique qu'en apparence son imagination et sa sensibilité. Claquemurée derrière ses fenêtres, enfermée dans sa réserve méfiante, elle prépare, par son refoulement même, d'extraordinaires explosions.

C'est précisément une extrême sensibilité au monde extérieur qui distingua dès son enfance le jeune Arnold, fils d'un avoué et promis à la profession paternelle. Il resta toutefois assez longtemps sans soupçonner le parti à tirer de cette faculté. Ce fut à Londres, ses études de droit achevées et tout prêt d'acheter une étude, que la réflexion fortuite d'un ami attira son attention sur ce côté singulier de sa nature. En vrai fils des Cinq Villes il tendait de toutes ses fibres à la réussite et à l'argent qui l'exprime. Pourquoi ne pas essayer du journalisme dont il avait, à vrai dire, un peu tâté déjà à Hanley? Il adorait la littérature, collectionnait et dévorait les livres, les français particulièrement. Il devait y avoir quelque chose à faire de ce côté.

Au cours de sa période d'essai un écrivain bien doué emploie d'ordinaire, parfois au petit bonheur, tous les moyens dont il peut disposer, puise dans toutes ses provisions de route, s'en remettant à l'expérience du soin de lui apprendre à faire plus tard la sélection nécessaire. La qualité à laquelle le nouveau journaliste fit d'abord appel et qui frappa en effet tout de suite le public était l'humour, né chez lui du contraste fécond existant entre sa culture et les traits de sa nature hérités de son milieu : sens implacable des réalités, besoin impétueux, brutal même de sincérité, sentimentalité réelle mais honteuse et volontiers narquoise, tendance à l'égalitarisme, voire au populisme. Si l'on ajoute à ces éléments constitutifs de sa nature la possession d'un style vif, nerveux, étincelant de saillies amusantes et de rapproche-

ments saisissants, il est facile de comprendre qu'Arnold Bennett avait tout ce qu'il fallait pour secouer les opinions comme des pruniers.

Le journalisme ayant réussi il se tourna vers la littérature proprement dite à la façon d'un boutiquier qui « s'augmente » et y chercha le succès aux deux extrémités. Il écrivit d'une part des romans du genre sérieux dans lesquels il s'efforçait de transposer sur le plan de l'art les mœurs de la bourgeoisie de son pays, *Anna des Cinq Villes*, *Leonora*, *Unis par Dieu*. Dans *Amour profane*, *Amour sacré* il montre plus d'ambition encore. L'héroïne, qui n'a avec les Cinq Villes qu'un lien fort ténu, est une femme qui vit sa vie avec une audacieuse énergie, mais ne rencontre le bonheur que dans le sacrifice d'elle-même. Ce roman, construit en trois épisodes rigoureusement agencés, d'un pathétique rapide et concentré, à la manière française, représente le suprême effort de Bennett pour pénétrer dans le genre psychologique. Il est pourtant décevant, comme ceux qui le précèdent. Ces diverses tentatives ne font que révéler cruellement ce qui manquera toujours à Bennett : ce je ne sais quoi d'aisé, de délié, de racé, qu'exprime notre vieil adjectif « né », que possèdent à un si éminent degré des écrivains comme Meredith, Henry James, Galsworthy et qui ne s'épanouit pas à l'air des Cinq Villes. C'est surtout au pays des âmes que l'aristocratie n'est pas un vain mot. Or sans être nullement vulgaire Arnold Bennett n'avait absolument rien d'un aristocrate. C'est au point qu'il donne dans le roman distingué l'impression d'un invité qui se serait trompé d'étage.

D'autre part, et dans le même temps, il écrivait des récits purement feuilletonesques qu'il a lui-même appelés « fantaisies » dans la liste de ses œuvres complètes. Les plus connus sont *le Grand Hôtel de Babylone*, *Hugo, le Revenant*, *la Cité du Plaisir*. Jusqu'à la fin de sa vie il a plus ou moins pratiqué ce genre, peut-être, comme le suggère M. Davray, parce que les gros profits qu'il en tirait lui permettaient d'écrire à loisir des œuvres plus importantes. Il est certain qu'il possède une extrême ingéniosité, de la virtuosité même dans l'invention et la conduite des intrigues à rebondissements. Et son humour cache agréablement le vide fondamental de pareilles

productions. D'ailleurs le roman à péripéties, genre inférieur sans doute, n'est nullement méprisable. Il a produit des chefs-d'œuvre et un maître de la fantaisie comme R.-L. Stevenson a réussi à lui attacher des ailes. Malheureusement c'est la fantaisie qui paraît dans les « fantaisies » de Bennett aussi guindée que la psychologie dans ses romans sérieux. Jusque dans ses bondissements les plus imprévus on entend le bruit de la mécanique.

Mais vers 1912 le contact s'établit entre sa vraie personnalité et ses moyens d'expression. La poche secrète où s'étaient accumulées ses réserves ataviques, ses forces sentimentales, la substance de son énergie finit par être atteinte par la sonde exploratrice dont l'autre extrémité aboutissait à son manuscrit. Il publia cette année-là *The Old Wives' Tale* (*Histoire de deux Vieilles*), suivie, entre 1910 et 1915, de la trilogie mentionnée plus haut. Ces quatre romans sont enfermés dans les Cinq Villes, exception faite pour la partie de *l'Histoire de deux Vieilles* où nous allons, à la suite d'une des deux héroïnes, dans le Paris du Second Empire et de la Commune. L'auteur demeure avec les siens, des bourgeois moyens, marchands drapiers, imprimeurs, petits porcelainiers, fils de leurs œuvres, satisfaits de leurs préjugés, durs pour eux-mêmes et les autres, méfiants de l'étranger, cachant sous leurs façons bourrues une terrible timidité, mais rachetant tout ce qu'il y a en eux de rébarbatif par une intense, une splendide vérité. Dans ce milieu si énergiquement réel il ne saurait plus être question pour Bennett de bâtir une intrigue, soit psychologique à la française, soit mystérieuse à la Conan Doyle. Ce serait faire insulte à ces êtres qui lui tiennent de si près. Il suffit de les regarder vivre. Aussi ces quatre romans que Bennett leur consacre sont-ils ce que M. Albert Thibaudet appelle des romans-nature. Ils montrent des existences dans tout le déroulement de leur carrière, dans le foisonnement de la vie quotidienne et comptent au nombre de leurs personnages principaux ces antiques caractères aux effets si sûrs : la jeunesse, l'amour, la vieillesse, la maladie, la mort. Ce sont essentiellement des histoires de destinées.

Et plus cette réalité des Cinq Villes est minutieuse et solide plus aussi elle est humaine. Taine a démontré qu'un artiste

n'est grand qu'en atteignant à l'essentiel et qu'il n'atteint cet essentiel qu'à force de creuser la réalité relative dans laquelle il est saisi. Or cet essentiel Bennett le trouve sans effort. Sous les émotions mal articulées de ces rudes provinciaux nous sentons constamment affleurer la matière dont tous les provinciaux et tous les hommes sont faits. Lui-même d'ailleurs se charge de les interpréter lorsqu'ils ne savent se raconter. Sa propre sensibilité les anime. Elle est trop parfaitement accordée à ce milieu pour ne pas s'en donner à cœur joie. Sa pitié pour les humbles — les domestiques en particulier — ses impatiences des tyrannies familiales et des hypocrisies sociales, sa révolte contre la maladie vers laquelle l'attire pourtant une curiosité presque malsaine, son élan vers la jeunesse et l'amour, ces évasions hors de nos servitudes, sa conscience surtout de l'immense mystère qu'est la vie et dont nous avons l'obscure conscience à de certains moments de suspension au-dessus de l'écoulement universel, tels sont les thèmes principaux qui encadrent, élargissent, poétisent le prosaïsme de sa narration.

Voici par exemple Samuel Povey qui, dans l'*Histoire de deux Vieilles*, épouse la fille de son patron et recueille à la mort de ce dernier son magasin de nouveautés. Il est impossible d'imaginer un être mieux enfermé dans son honnête horizon de cretonne et de calicot. Pourtant, à l'annonce qu'il va être père il sent vaguement le merveilleux caractère de toute existence. Au retour d'une visite à sa belle-mère à laquelle il est allé annoncer la grande nouvelle, et qui habite la campagne, il est surpris par la nuit et se sent fatigué.

Mais la terre, emportée dans sa rotation, faisait devant lui monter la lune dans les espaces célestes et il hâtait le pas. Une brise errante, venue peut-être de l'Arabie, rafraîchissait son visage. Enfin, parvenu à la hauteur de Toft End, il aperçut soudainement le scintillement des Cinq Villes étalées dans leur vaste amphithéâtre. Une de ces lumières était la lampe de Constance; oui, une en particulier qui devait exister quelque part. Il eut la sensation de vivre. Il pénétra dans l'ombre de la nature. Tant de mystères le rendaient sérieux. Quoi donc, un pareil spectacle succédant à la vision de son cousin sur un vieux clou de vélocipède!

« Ah! fichtre! Ah! fichtre! » répétait-il, lui qui ne jurait jamais.

C'est là un exemple caractéristique de ce que peut être le lyrisme de Bennett jaillissant des événements les plus simples, au milieu des détails les plus incongrus. Il a d'ailleurs d'autres manières, plus difficiles, plus méritoires, de nous donner la sensation de l'homme éternel. Il lui suffit de laisser parler et agir ses personnages dans l'intimité de leurs occupations quotidiennes ou de leur vie familiale. C'est surtout dans l'histoire d'Edwin Clayhanger, d'un réalisme beaucoup plus minutieux que celle des Deux Vieilles, qu'abondent ces scènes révélatrices dont le fragment suivant peut donner une idée.

Maggie, Edwin et Clara Clayhanger sont les enfants d'un imprimeur de Bursley resté veuf. Ils vivent dans la plus prosaïque des médiocrités à en juger par l'extérieur de leur existence mais en réalité dans un petit univers plein d'intéressantes péripéties, parmi lesquelles les visites de leur tante Mrs. Hamps occupent une place de choix[1].

C'était une femme d'une vitalité terrifiante qui digérait superbement... Et pourtant elle avait toujours l'air, tantôt de résister énergiquement au mal, tantôt de s'abandonner en toute confiance à Dieu. Il convient de se représenter sa vie spirituelle comme une abdication perpétuelle et presque physique entre les bras du Christ. Néanmoins elle ne se plaignait jamais et se sentait rarement déprimée. Son grand désir et son grand mérite étaient de se montrer pleine d'entrain, de tout prendre avec bonne humeur, de regarder obstinément le bon côté des choses et de convertir les autres à cette espèce de religion.

Aussi lorsqu'on lui annonça que le père avait dû inopinément s'absenter en faisant dire de ne pas l'attendre, elle déclara gaiement qu'il fallait obéir et se mettre à table, bien qu'il eût été plus agréable de le faire en sa compagnie. Elle déclara aussi qu'elle trouvait tout admirable : le thé, les rôties, la confiture aux fraises et les petits gâteaux... Elle se refusa à admettre que les rôties fussent un peu dures et lorsque Maggie lui eut affirmé, avec son calme si curieux, qu'elles l'étaient en effet, elle protesta que ce degré particulier de dureté était celui qu'elle préférait. Puis elle se mit à parler confitures et fit allusion à la confiture de groseilles, sur quoi Clara, prompte comme un serpent, tira discrètement la langue en guise de signal à l'adresse de Maggie.

— Nous n'avons pas réussi la nôtre, cette année, — observa cette dernière.

— Il y a déjà quinze jours que j'ai prévenu Tantine que nous n'en

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1915 et les livraisons suivantes.

étions pas trop fières, — ajouta Clara avec une angélique candeur.

— Vraiment, ma chérie? — s'écria Mrs. Hamps très surprise, presque peinée. — Je suis sûre qu'elle est parfaite. Et moi qui comptais tant la goûter! Ce n'est pas à moi qu'il faut apprendre la valeur de votre confiture de groseilles!

— Voulez-vous essayer? — suggéra Maggie. — En tous cas nous ne vous prenons pas en traîtres.

— Oh! ne vous dérangez pas. Nous sommes si bien ici. Une autre fois!

— Il n'y a pas de dérangement, Tantine, — dit Clara de son air le plus engageant, avec son plus innocent sourire.

— Mon Dieu, après tant de mises en garde, j'avoue que je ne serais pas fâchée de...

D'un bond Clara passa derrière sa tante avec une grimace méprisante à l'adresse de sa boucle et, de son bondissement gracieux, s'en fut à la cuisine.

— Donnez-moi, je vous prie, — dit-elle à la cuisinière, — un pot de confiture de groseilles. Un petit suffira. Tante sait qu'elle n'est pas assez sucrée et veut absolument la goûter rien que pour nous faire enrager. Rien ne l'en empêchera.

Elle revint à la course et Maggie ouvrit dextrement le pot apporté. Tantine Hamps, rayonnante, prit une cuillerée avec circonspection.

— Excellente! — murmura-t-elle.

— Mais vous ne la trouvez pas un peu amère? — demanda Maggie.

— Oh non! — protesta-t-elle.

— Bien sûr? — insista Clara.

— Non, non; c'est excellent.

Elle ne fit pas claquer ses lèvres, parce qu'elle ne considérait pas ce témoignage de satisfaction comme suffisamment distingué, mais elle essaya par d'autres moyens d'exprimer l'immensité de son plaisir.

— Combien de sucre y avez-vous mis? — demanda-t-elle au bout d'un instant. — La moitié?

— Oui, — répondit Maggie.

— On dit en effet que les groseilles ont été un tout petit peu amères cette année, en raison du temps, ajouta Mrs. Hamps avec un air songeur.

Clara allongea un coup de pied malicieux sous la table à Edwin, mais le sourire vague qu'elle montrait à sa tante ne perdit rien de son charme ni de son innocence. Une duplicité pareille dépassait Edwin; elle lui semblait sans objet. Et pourtant il ne pouvait se refuser à admettre qu'il y avait comme une pointe, une insinuation dans la dernière remarque de tantine.

Une telle scène n'est pas seulement remarquable par la sûreté de sa composition et l'intensité de son intérêt dramatique; elle est riche aussi de substance humaine. Mrs. Hamps, pour nous borner au personnage principal, dépasse les bornes

de Bursley et de l'année 1875; elle atteint aux proportions d'un type. De telles réussites toutefois dépendent de l'exacte proportion réalisée entre le particulier et le général. Or cet équilibre Bennett, emporté par la joie de travailler une matière aussi docile, n'a pas su longtemps le respecter. Les Cinq Villes ont vite cessé d'être pour lui avant tout un moyen d'atteindre l'humain. Il a trop aimé ses concitoyens, même dans leurs défauts; il les a trop complaisamment étudiés; il a fini par oublier que nous ne nous intéressons à eux que dans la mesure où nous nous retrouvons en eux. C'est ce manque de mesure qui gâte un certain nombre de ses recueils de nouvelles, ainsi que les deux romans qui forment une suite, intitulés *The Card* (*Un Type*) et *The Regent*. Ceux-ci forment une sorte d'épopée mi-burlesque, mi-sentimentale dont le héros, Henry Machin, ressemble à un Figaro des Cinq Villes. Parti de la situation de saute-ruisseau il parvient à la fortune, à une immense popularité dans son pays natal et réussit même à conquérir Londres grâce à une succession de trucs, d'inspirations de génie. La lecture de ces aventures, pour savoureuse qu'elle soit, ne laisse pas de fatiguer. L'artifice des « fantaisies » y reparaît et il s'y ajoute la monotonie de moyens trop employés. Ainsi, après avoir au début de sa carrière insuffisamment nourri sa verve de ses sucs natals, Bennett, à la fin de cette seconde période qui va à peu près jusqu'à la guerre, tend à l'appauvrir pour l'en nourrir trop exclusivement. Ses chefs-d'œuvre occupent des sommets placés entre ces deux extrêmes; sommets étroits et glissants, suivant la loi qui régit l'ordinaire des conquêtes humaines.

Pendant la période contemporaine, qui vit se produire de tels bouleversements dans la mentalité britannique, Bennett cessa de faire partie de la jeune littérature, non seulement en raison du passage des années, mais encore parce que, tout en écrivant lui aussi ses romans de guerre et d'après-guerre, il ne se donna guère la peine de renouveler sa vision des choses et ses moyens d'expression. Sa production des quinze dernières années, très mêlée, comprend pourtant deux œuvres considérables, *Mr. Prohack* et *Lord Raingo*.

La première est l'histoire d'un fonctionnaire, excellent père de famille, qui, d'abord terrifié par les perspectives

d'appauvrissement de la classe moyenne s'étendant devant lui à la fin de la guerre, fait un héritage aussi énorme qu'inattendu. Sur ce vieux thème de la transformation de l'homme par la fortune, devenu si actuel, Bennett a écrit d'ingénieuses variations. Bien que les Cinq Villes soient absentes, on sent pourtant leur influence lointaine dans la façon formidable dont se pose la question d'argent. M. Prohack n'en est pas moins une de ses plus heureuses créations et représente un affinement certain de sa pensée et de son goût. Pour la première fois Bennett réussit la synthèse de sa culture et de son humour. Car M. Prohack n'est pas seulement amusant et savoureux; il a lu Voltaire et Anatole France autant que Swift et Bernard Shaw et cela se sent à la qualité de ses propos. Le reproche le plus grave que l'on puisse adresser à ce roman c'est d'égratigner un sujet qui méritait d'être fouillé. Bennett ne s'est-il pas senti la force de se faire le moraliste de son temps? A-t-il voulu ménager les lecteurs de 1921 mal préparés aux lectures sérieuses? A-t-il trop songé à ces gros tirages, sur le charme desquels il ne semble pas s'être jamais blasé? Toujours est-il que bien des parties de M. Prohack ont fané déjà, aussi vite que des chroniques d'actualité.

Lord Raingo qui semble au premier abord dépendre beaucoup plus de cette actualité semble avoir des chances de durée plus sérieuses. Samuel Raingo — très riche lui aussi — est choisi par le fameux premier ministre Andrew Clyth pour entrer en 1918 dans le cabinet de guerre qui va préparer et recueillir la victoire. La plus grande partie du récit n'est que la relation minutieuse de la carrière politique du nouveau ministre. On voit tout de suite qu'un pareil sujet a le défaut même dont un roman historique devrait se garder comme de la peste, c'est-à-dire la mise au premier plan de faits réels et contrôlables. Il confond perpétuellement la fiction et la vérité qui devraient être toujours séparées. Cette œuvre singulière est pourtant d'un intérêt puissant. D'abord elle se rattache à l'époque la plus émouvante peut-être de la grande épopée moderne. Puis elle nous ramène aux Cinq Villes, par quelques détours, il est vrai. Andrew Clyth — Gallois, nous le savons, dans l'histoire — est, dans le roman, origi-

naire, comme Raingo, son ami d'enfance, d'une petite ville des Midlands appelée Eccles et qui évoque fortement le Bursley de Clayhanger. Le mélange chez lui de madrerie et d'implacable volonté, d'égoïsme féroce et de tendresse filiale, de jalousie et de sensibilité aux vieux souvenirs du pays, exhale le plus pur parfum des Cinq Villes. Raingo n'est pas moins fortement racé. Tous deux nous donnent cette intense impression de présence réelle, de contact physique, à laquelle ne peut atteindre le plus sonore des cinémas et qui reste, tout compte fait, le plus incontestable triomphe de l'art de Bennett. Pas plus qu'il ne l'a fait avec aucune de ses grandes créations, il ne juge ni n'examine celles-ci d'un point de vue particulier. Il se contente de nous les faire voir et entendre, estimant avoir assez fait lorsque l'illusion est complète. Et l'Histoire offensée aura beau protester, elle perdra son procès de la même façon que l'a perdu la géographie dans le cas de l'annexion des Cinq Villes : c'est comme citoyen d'Eccles et non pas de son village gallois que Lloyd George est entré au musée de la littérature. Enfin Arnold Bennett, échauffé par ce nouveau contact avec le sol natal, revient à quelques-uns des thèmes qui lui tiennent au cœur et qui alimentent son singulier lyrisme fait de réalisme et d'humour. Nous retrouvons dans *Lord Raingo* la jeunesse, la mort, la maladie surtout qui en occupe un bon tiers. Il s'ajoute un autre thème qui semble avoir obsédé Arnold Bennett dans ses dernières années : la possibilité pour l'homme d'âge mûr d'inspirer de l'amour.

Quel jugement d'ensemble porter à la fin d'une étude si sommaire sur un écrivain dont l'œuvre fut sans doute inégal mais singulier et puissant? Mieux vaudrait se contenter d'un hommage respectueux devant cette tombe si récemment fermée. Mais c'est impossible car toute création est une affirmation, une sorte d'empiétement qui provoque la réponse et le jugement. L'esquisse de sa carrière que nous venons de faire indique d'ailleurs dans quelle direction il faut situer les limites et la grandeur de son talent. En dernière analyse que peut laisser un romancier quand il s'en va? Un certain enrichissement de l'expérience humaine ou simplement un certain accroissement de la famille humaine. C'est surtout

en cet accroissement que consiste le legs de Bennett. Les deux vieilles, Constance et Sophie Baines, Clayhanger et son père, Mrs. Hamps, Hilda Lessways, Lord Raingo, Andrew Clyth, ainsi que bien d'autres personnages secondaires qui gravitent autour d'eux, ont reçu une vie si riche qu'ils n'ont rien à craindre du néant. Bennett a même élevé toute une région, obscure et muette, jusqu'à la plus éclatante, la plus durable réalité qui soit. Il a réussi à donner à une collectivité une inoubliable physionomie. On peut discuter de pareils résultats mais non point les ignorer. Ils sont.

Le rang que Bennett occupera dans la littérature de son temps variera cependant, car la mort n'apporte pas la paix aux gloires. Il paiera son privilège d'avoir été un homme pour lequel le monde extérieur a prodigieusement compté. L'Angleterre d'aujourd'hui, en la personne de ses représentants les plus qualifiés, semble se désintéresser de cette surface des êtres et des choses qui a si longtemps passionné ses écrivains. Elle se détourne de cet égoïsme robuste, de cette satisfaction d'être soi qui est au fond de l'optimisme victorien; elle tend vers une approximation plus profonde de ce réel qui s'est dérobé; elle a davantage le goût de l'essentiel et de l'universel. C'est une manifestation sur le plan spirituel de ce découragement, de cette inquiétude qui marque la génération chargée de payer la guerre. Il suit que le roman de mœurs intéresse moins, lui qui vit de traditions, de stabilité, de confiance dans la durée. Les Cinq Villes de Bennett et les êtres qui les peuplent ne peuvent plus conserver d'intérêt qu'au titre humain. Il leur faut pénétrer dans le domaine réservé aux classiques : redoutable épreuve dont il est probable qu'ils triompheront. Il n'en reste pas moins que la vie de Bennett s'est terminée à une heure propice et peut-être faut-il voir dans cette mort la suprême réussite d'une carrière qui, au pays des « poteries » restera sans doute inégalée.

MAURICE LANOIRE

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Francis de Croisset : *Pierre ou Jack?* — M. Sacha Guitry : *Frans Hals ou l'admiration.* — *Sa dernière volonté ou l'optique du théâtre.* — M. Darty : *Arpège.* — M. Jacques Dapoigny : *Narcisse.* — M. Henri Jeanson : *Les Nouveautés en revue.* — *Tout va bien.* — M. Bernard Shaw : *La charrette de pommes.* — M. Tristan Bernard : *La crise ministérielle.* — M. Armand Salacrou : *Atlas-Hôtel.*

M. Francis de Croisset est un de nos élégants, mais, soit dit sans vouloir contrister son tailleur, l'un des premiers de Paris assurément, ou de Londres, je n'aperçois jamais de « Francis » la silhouette mince, fugace et comme évasive, sans penser que ce dandy porte le costume moderne ainsi qu'un déguisement. En vérité, M. de Croisset, de la tête aux pieds, dans sa vie, dans son œuvre, est un personnage du XVIIIe siècle français. On m'objectera que, vu les origines de l'homme, l'affirmation est une gageure. Eh! oui, précisément, comme la chose même. Et c'est pourquoi M. deCroisset agit par un charme, conquiert le public par grâces et pirouettes, tous procédés qui ne vont pas sans irriter quelques-uns.

Mais, mieux encore que sous l'habit à la française, le vêtement sous lequel M. Francis de Croisset s'impose à notre imagination, donc son vêtement pour nous véritable, c'est la « courte veste de soie », le « capuce »; et sa coiffure, c'est le béret des *Fêtes galantes.* L'italianisme, ici, n'est qu'un rappel lointain des anciennes parades perdues, un écho fran-

cisé à plusieurs reprises, par Molière, par Watteau, par Lancret, modernisé enfin par Verlaine :

C'est Tircis et c'est Aminte...

Et, comme pour se rapprocher davantage de ces « molles ombres bleues », il est bien vrai que M. de Croisset n'a « pas l'air de croire à son bonheur ». A la fortune, aux ovations il répond d'un clin d'œil si furtif que ce remerciement « se mêle au clair de lune ». M. Francis de Croisset a, semble-t-il, toutes les ambitions, mais il est par avance détaché des objets qu'il ne laisse pas de poursuivre avec adresse jusqu'à ce qu'il les ait atteints. Le sort, d'ordinaire, ne résiste pas longtemps à une insistance aimable, qui sait n'être jamais importune.

Voici quelques années, à la suite d'un de ces demi-succès, que d'autres auteurs moins gâtés eussent accueilli, à sa place, comme une complaisance du destin, M. Francis de Croisset,

d'un saut
De puce,

rompit, s'esquiva. Nulle amertume, nulle bouderie. Un claquement de doigts, et « l'Indifférent » est parti. Bientôt, il rapportait d'Orient cette *Féerie cinghalaise* qui, dans un genre devenu fastidieux à force d'être exploité par tout le monde : le récit de voyage, rendait un son inattendu. Le retour, aussi preste que l'avait été la disparition, n'était pas sans éclat. Telle est la manière de « Francis ». Et toujours ce menton levé, ce sourire pâle :

Nous fûmes dupes, vous et moi...

Mais, pour un auteur dramatique familier de l'applaudissement, la publication d'un livre, quelque flatteur qu'en soit le tirage, n'est jamais qu'une feinte victoire. Aujourd'hui, à l'*Athénée*, avec *Pierre ou Jack?* M. de Croisset marque un but. Soulignons, pour compléter notre esquisse, que ce triomphe est celui d'un homme d'esprit qui n'a aucune rosserie. *Rara avis*. Aussi, à part l'inévitable petit clan des envieux « très précieux », chacun crie-t-il : bravo!

Pierre ou Jack? n'est peut-être pas, quant au fond, un miracle de nouveauté. Mais n'oublions pas que la nouveauté

du sujet, dont nous sommes aujourd'hui si férus, l'art classique l'a toujours répudiée comme un attrait d'ordre inférieur. Être traditionnel avec agrément n'est pas chose commode : M. de Croisset y réussit pourtant, grâce à cette vivacité, à cette impondérabilité d'oiseau qui est le meilleur de ses dons.

Les personnages de la comédie sont aussi peu individualisés que possible. Sans doute, ils participent de quelque convention, mais en raison de leur généralité même, et cela encore est de bonne lignée. Qu'est-ce en somme, que Pierre, sinon la dernière incarnation de Pierrot? Pierre est inventeur. Imagine-t-on une position sociale plus lunaire? Et Jack, c'est Arlequin qui a jeté son loup noir et démasqué sa muflerie. Si Colombine, de nos jours, est employée dans une usine d'autos, on pense bien que l'éternelle coquette s'ennuie sous la blouse de toile écrue, et rêve de « faire du cinéma ». Enfin, croyez-vous que la race des Angélique soit éteinte, qui préfèrent les faibles aux forts et cherchent dans l'amour l'ivresse de se dévouer, de consoler, de bercer? Quatre pantins, c'est possible, mais quatre pantins de tous les temps. Car on me fait rire quand on veut voir dans Pierre et Jack les prototypes de deux générations opposées. Aurons-nous bientôt fini de classer nos contemporains par générations, de confronter les nouvelles couches avec celles de la veille, ou de l'avant-veille? Plût au Ciel que l'humanité fût si changeante, si diverse! Hélas! c'est le contraire qui est vrai.

Cependant il y a, dans ce jeu toujours identique entre partenaires toujours invariables, certains aspects qui se modifient d'une époque à l'autre : c'est le rythme des manches et surtout, le vocabulaire en usage tant que dure la partie. M. Francis de Croisset, fort dextrement, a su mettre une vieille aventure au ton des récentes années.

Il a fait plus, et c'est là que, par une accommodation ingénieuse, l'ouvrage prend un tour imprévu. Le deuxième acte, qui est le clou de la soirée, se passe dans un studio de radiodiffusion. Observateur judicieux sous ses airs sautillants, M. de Croisset a noté ceci : le monde moderne resplendit d'inventions extraordinaires, mais, en même temps, tous les prodiges que les savants, ces nouveaux sorciers, mettent à

portée de sa main, il les vulgarise, donc les adapte à ses besoins, c'est-à-dire, souvent, les rabaisse et les teinte de ses ridicules.

Pierrot devenu *speaker* devant un microphone, voici l'antique parade qui entremêle ses mouvements aux émissions des ondes sonores à travers l'espace. L'amant naïf, tantôt dialogue avec les marionnettes engagées dans sa propre histoire, et tantôt parle à toute la terre. On devine quels effets cocasses l'auteur a tirés de ces discours alternés, d'autant plus que ce que Pierrot confie à l'éther docile et indifférent, ce sont principalement des réclames commerciales, rédigées dans ce style pompeux et inepte que nous devons à l'Amérique.

Les rôles féminins sont brillamment tenus par mesdames Renouardt et Montel. Peut-être manque-t-il à M. Marconi cinq centimètres de taille pour que, selon l'optique de la scène, il soit un jeune premier irrésistible. M. Gravey interprète « le rêveur lunaire du vieil air » avec une sensibilité délicieuse et la plus plaisante drôlerie. La personnalité cependant lui fait encore défaut. Certes, c'est beaucoup déjà que de donner de M. Victor Boucher une réplique si achevée. Mais que M. Gravey se dégage maintenant de son modèle, et nous l'admirerons sans réserve.

Voici bientôt neuf années, dans un article paru ici même[1], nous exposions les motifs du plaisir que nous cause chaque ouvrage de M. Sacha Guitry. Ce laps de temps si bien employé par l'auteur, n'a fait que confirmer notre goût et en étayer les raisons.

Il serait absurde de prétendre que M. Sacha Guitry, contemplateur sagace de la vie, ne voit rien en dehors du théâtre, mais il est juste de noter qu'il y ramène tout. Né, pour ainsi parler, sur les planches, grandi entre deux portants, il ne peut, soit qu'il lise un beau livre, soit qu'il regarde une belle peinture, éprouver une émotion esthétique sans qu'aussitôt celle-ci se transpose, dans son esprit, sur le plan scénique. De sorte que, par une dichotomie toute naturelle, son œuvre s'est divisée en deux branches : d'une part, les comédies que son génie propre invente de toutes pièces, et c'est le rameau

1. *Trois proses de théâtre*, 1er juillet 1922.

le plus précieux de la plante, sans doute; d'autre part, les comédies-reflets ou les comédies-réflexions, produits des excitations intellectuelles extérieures, que l'homme de théâtre a subies en quelque musée ou au hasard de ses lectures. Les compositions de cet ordre sont des manières d'imageries dramatiques, des « vies romancées » écrites sous forme de dialogues. Au genre appartiennent *La Fontaine*, *Pasteur*, *Deburau*, *Béranger*, et, depuis hier, *Frans Hals*.

Adrien Van Ostade, alors dans la trentième année de son âge, reçoit en son logis la visite du maître de Haarlem, qu'il adore comme son dieu. Hals, robuste grison, tout en louant et critiquant les études peintes que lui soumet le jeune artiste, lorgne du coin de l'œil la femme de celui-ci et, brusquement, déclare qu'il fera volontiers le portrait d'Annette, si la mignonne veut bien venir poser à son atelier. Le disciple accueille la proposition comme une faveur insigne, mais, le visiteur parti, Annette décline un honneur dont elle devine que son propre déshonneur est le prix. A sa pudeur révoltée se mêle une pointe de jalousie. Qu'est-ce donc que l'admiration, ce sentiment si fort, dans le cœur d'Ostade, qu'il y peut contrebalancer, surpasser l'amour? Adrien, complètement aveuglé sur les véritables intentions de son maître, s'efforce d'expliquer à la jeune femme la nature de la dévotion que Hals lui inspire. Tout ce qui est dit là est d'une justesse qui enchante : analyse aiguë et pourtant enveloppée, précautionneuse. Annette pleure, essaie de comprendre, essaie même d'admettre que ce gros homme qui l'a tant effrayée n'est soucieux que de peinture. Peut-être aussi demeure-t-elle, au fond, dépitée de voir qu'elle ne règne pas seule sur l'âme de son mari. Elle ira chez Frans Hals.

Au second acte, la violence est faite. Le vieux dix-cors, dès la première rencontre, a forcé la biche tremblante, qui s'est mal défendue. Annette revient chez Hals pour une dernière séance de pose. Entre des scènes épisodiques d'une amusante couleur, se place la scène d'explications, qui est le centre de l'acte. Là encore, dans l'exécution du morceau, tout s'ajuste avec une précision magistrale : l'expérience que l'auteur a de la vie et la désinvolture avec laquelle il nous livre, comme en se jouant, une somme pourtant si lourde,

L'égoïsme du mâle, les excuses qu'une nature plantureuse trouve dans ses exigences mêmes, la faiblesse féminine, et ce qu'elle peut mettre encore de feinte en ses parades maladroites et dans ses défaillances, rien de tout cela qui ne soit rendu d'un trait fort ou indiqué au vol, d'un délié incisif.

Dans l'épilogue, M. Sacha Guitry, (qui, d'ailleurs, pourrait s'autoriser d'exemples fameux), pousse à l'extrême cette fureur d'admiration dont son Van Ostade est possédé. Les absences prolongées d'Annette ont fait soupçonner à Adrien que, sous le prétexte d'aller poser chez Frans Hals, elle court rejoindre un jeune amant. Le mari jaloux chasse l'épouse adultère, mais, quand il apprend que c'est Jupiter qui a visité Alcmène, cet Amphitryon 39 arrête la coupable sur le seuil : « Reste! » dit-il.

J'ai marqué ce qu'il y avait, tout au long de la pièce, d'incomparablement fin dans l'expression des sentiments. De ceux-ci les rapports sont, comme on dit en jargon d'atelier, « dessinés dans le mouvement ». Mais il faut louer une seconde réussite, d'une qualité non moins rare : c'est, dans la bouche de Hals et d'Ostade, une série de maximes profondes sur l'art de peindre, donc sur l'esthétique en général, puisque tous les arts se touchent. L'action n'en est point ralentie, car ces aphorismes eux-mêmes sont en situation et ont quelque chose d'ailé.

L'ouvrage est écrit en vers libres. Le maniement des rythmes parlés y est fort heureux. La rime est présente, mais volontairement négligée, jusqu'à se confondre parfois avec l'assonance la plus vague. Je regrette cet abandon à la facilité, quoique je le préfère mille fois à cet autre : l'horrible emploi de la rime éculée et de la cheville continuelle. Mais la rime surveillée exige un long labeur ou une imagination spéciale, surtout si l'on surveille la rime au point de la maintenir toujours dans les bornes de la discrétion. Or, M. Sacha Guitry estime probablement qu'il perdrait, en des recherches patientes, une part de ce qu'il doit à l'improvisation, qui est chez lui la condition même du travail. Au reste, comme la langue de M. Sacha Guitry est excellente, d'une propriété parfaite, le vers participe de cette tenue : il est de bon tissu et n'a de faiblesse qu'à la rime, phonétiquement, pour une

oreille exercée. Sans doute, à la lecture, ce léger défaut est-il plus apparent.

La pièce est jouée à ravir. Déposant les grâces de Paris, qui feraient ici anachronisme, madame Yvonne Printemps s'est métamorphosée en petite Hollandaise modeste du XVIIe siècle, comme un pétale de rose qui se muerait en une tendre feuille de salade. Son jeu, dépouillé de toute coquetterie est d'une crudité exquise, d'une verdeur émouvante. Sacha, sous la perruque grisonnante, reste l'acteur inimitable qu'il est toujours dans ses œuvres. Pierre Fresnay est beau d'enthousiasme, de flamme, de foi extasiée, puis, dans la douleur, jeune encore par le brusque repli, la promptitude à réagir.

Une bouffonnerie en deux actes : *Sa dernière volonté ou l'optique du théâtre* termine joyeusement la soirée.

Le premier acte, surtout, en est désopilant. Sacha y campe une inoubliable figure d'employé des postes-auteur dramatique, en visite chez un collègue à l'agonie. Fresnay est l'hallucinant moribond. Celui-ci, sur le point d'expirer, demande à sa compagne et à son meilleur ami de lui jurer qu'ils ne s'épouseront pas. Mademoiselle Pauline Carton, dans le rôle de la femme du mourant, est, comme à son ordinaire, pouffante.

Les transformations que le postier-auteur fait ensuite subir à cette scène burlesque pour l'adapter à son idéal de l'art dramatique, fournissent le sujet de l'acte suivant, lequel se déroule dans le monde — le monde tel que l'imagine un humble rond-de-cuir nourri aux élégances du film et du roman-feuilleton. La satire aurait pu être plus poussée. L'idée en valait la peine. Mais l'auteur n'a voulu, cette fois, nous donner qu'un croquis rapide, nous laissant le soin de l'achever, peut-être...

Quand on sait ce que représente de dévouement la préparation d'un spectacle en vue d'une représentation unique, on ne peut qu'admirer M. Pierre Aldebert, l'animateur inlassable du *Théâtre Aide et Protection*. N'est-ce pas lui qui, jadis, révéla le poétique *Huon de Bordeaux* de M. Alexandre Arnoux et, naguère, le charmant marivaudage de M. Jacques Dapoigny : *Comment l'esprit vient aux garçons*? Cependant, il faut avouer que, pour son dernier effort, donné récemment

en matinée, à *la Renaissance*, M. Aldebert fut moins heureux.

Le programme comportait, outre *Arpège*, un acte gentillet, innocemment pervers de M. Dorty, un « moins de vingt ans » qui ne peut que gagner à prendre un peu de bouteille, une tragédie en cinq actes de M. Dapoigny encore : *Narcisse*.

Les deux ouvrages transportaient à la scène d' « inquiètes adolescences ». Cela ne va pas sans quelque gêne. Chez le spectateur, j'entends, car les acteurs, eux, semblaient n'en éprouver aucune. Du moins M. Dorty se maintint-il dans la norme. Il se borna à renverser l'histoire de Daphnis. Ici, c'est Chloé qui se charge de déniaiser le garçon, et c'est l'experte Lycénion qui, sous les traits ravissants et rassurants de mademoiselle Juliette Verneuil, profite de l'initiation. Mais, avec le mythe de Narcisse, la pastorale n'est pas si claire. En ressuscitant l'équivoque aventure du fils du Céphise, amoureux de sa propre image, qu'a voulu M. Dapoigny? Nous donner à penser que, si l'éphèbe n'a trouvé d'autre issue que la mort, c'est faute d'avoir découvert le véritable secret de son trouble?

L'interprétation de M. Jean Weber accrut notre perplexité. Si gras, si blanc, si laiteux, si crémeux, M. Jean Weber est tout en courbes. Son anatomie, qu'il se plaît à montrer avec de pudiques réticences, est ellipsoïdale, et son jeu même est rond.

Chaque fois que M. Ledoux, sociétaire des *Français*, acteur très bon, par parenthèse, et qui tenait, dans cette curieuse bergerie, le rôle d'un Tirésias cynique, chaque fois que M. Ledoux prônait la liberté de l'instinct, des applaudissements éclataient, enthousiastes... Qu'en conclure? Je vous le demande.

Les costumes masculins étaient d'une indécence modérée, fort convenable. Mais je vois très bien l'églogue, à Berlin, jouée par des nudistes.

Encore une fois, M. Henri Jeanson, qui est souvent brutal mais n'est jamais commun, insuffle une vie nouvelle à la revue satirique. Nous avons eu l'agrément de retrouver, ce printemps, aux *Nouveautés*, le même mélange de virulence et de tendresse, de férocité et de câlinerie, qui nous avait tant séduit, l'automne dernier, au *Moulin de la Chanson*.

Peut-être le dosage, à la seconde épreuve, n'est-il pas aussi parfait qu'à la première. C'est un des charmes de M. Jeanson, qu'il n'est pas ankylosé dans les routines. Il y a une infaillibilité désolante que je ne lui souhaite point d'atteindre. Cependant, qu'il se méfie un peu des outrances en lesquelles son tempérament inné de pamphlétaire risque parfois de l'induire, ou bien qu'il leur trouve ailleurs un exutoire. Dans une revue, la verve la plus acérée ne doit jamais friser l'injure. Les lames ici sont mouchetées. Pas de sang! c'est la règle du jeu.

Cela dit, que de grâce gamine, dans ces tableaux, que de virevoltes, du sentiment au rire! La poésie y est nichée en plus d'un coin, et vous part dans les jambes. Une fois sortie de ses cachettes, son inclination naturelle serait, il me semble, de s'abandonner un peu trop, jusqu'à se plaire en la romance. Car il n'est cœur plus près des larmes que celui d'un méchant garçon. Heureusement, sur cette pente, l'auteur se ressaisit vite.

Tous les interprètes méritent des éloges : madame Popesco, pivoine rose, qui s'épanouit sur la scène en tous sens, dans un gai tumulte. Madame Suzanne Dehelly, une excentrique de haut goût, qu'il faut avoir vue dans son imitation de Dranem; Carette, d'une fantaisie plus appliquée, laquelle vaut surtout par la justesse de l'observation initiale; enfin, Dalio, moins favorisé cette fois-ci, mais toujours impayable.

Du Jeanson brut aux *Nouveautés*, mais, au *Théâtre Saint-Georges*, *Tout va bien*, c'est du Jeanson doux, une comédie toute en mousse. Au début, l'on peut croire que l'auteur va esquisser des caractères, mais, dès les premières scènes, il se substitue à ses personnages, et, bientôt, il est partout, se donnant la réplique à lui-même, lançant tel trait, pour en amener tel autre, soliloquant, du tac au tac, par personnes interposées.

M. Jeanson restitue avec bonheur, au théâtre, deux éléments de succès qui semblaient, depuis la guerre, avoir perdu leur efficace et presque complètement disparu : le mot d'auteur et le « mouvement ». Certes, les fortes et originales fantaisies d'un Savoir sont émaillées de mots d'esprit,

mais, chez Jeanson, il s'agit de bien autre chose : il s'agit du mot qui, par ses rebondissements successifs, crée à lui seul l'intérêt dramatique. Et le « mouvement » dont je veux ici parler est lui-même fonction du mot, comme les mouvements des joueurs, au tennis, sont fonction de la balle. Convention? Eh! oui. D'aucuns en déploreront le retour. Mais ce sport suppose une légèreté singulière, une raquette fertile en trouvailles.

La morale la meilleure,
En ce monde où les plus fous
Sont les plus sages de tous,
C'est encor d'oublier l'heure.

Ainsi chantait le mezzetin de Verlaine et telle est l'idée de la pièce. Motif pour guitare, sans doute, mais la duperie qu'il y a dans toute règle pourrait aussi bien fournir à un dramaturge un sujet de tragédie. Cela, il semble que M. Jeanson l'ait pensé un quart de seconde, lorsque son « homme sérieux », tout à coup, est pris de vertige devant le vide de sa vie affairée. Mais, déjà, les caprices du mot détournaient le spirituel auteur de l'abîme entrevu.

Madame Huguette (ex-Duflos) et mademoiselle Germaine Delbo, celle-ci d'un comique franc et dru, M. Debucourt et M. Baroux, celui-ci plein de brio, enlèvent joliment ces trois actes jolis, en trois décors de Boll.

Avec une dialectique accablante, M. Bernard Shaw, dans *la Charrette de pommes*, reprend, contre la démocratie, tous les arguments qui ont cours, depuis qu'il y a des parlements, des ministères responsables et autres institutions basées sur le suffrage du plus grand nombre. A la démocratie M. Shaw oppose la monarchie héréditaire, en quoi il retarde. C'est entre la démocratie et les différents aspects de la dictature que le débat est ouvert aujourd'hui. D'où le caractère académique du conflit qui met aux prises un imaginaire roi d'Angleterre, Magnus, et quelque cabinet travailliste au pouvoir.

Au surplus, M. Bernard Shaw ne joue pas franc jeu. Pourquoi? Parce que son roi est intelligent et que les ministres en lutte avec lui sont stupides. La bonne foi exigeait que les thèses affrontées fussent défendues par des champions égaux

en valeur morale et en vigueur intellectuelle. Au roi Magnus M. Shaw prodigue toutes les ressources de son brillant esprit critique, mais, quand les ministres parlent, le rusé Irlandais ne s'emploie qu'à mettre en forme, le plus logiquement possible, leur insuffisance ou leur vilenie.

Anarchiste et monarchiste à la fois, tel est donc M. Bernard Shaw. Étrange antinomie que je n'eusse point soupçonnée. C'était, de ma part, manquer de psychologie. Les enfants terribles ont toujours adoré leur papa.

Le temps qui règne au cours de la représentation, n'est point cette durée factice, accélérée et raccourcie, rythme ordinaire du théâtre, mais le temps réel des conseils de cabinet. Le premier acte se prolonge pendant une heure vingt. C'est monstrueux.

La pièce est fort bien jouée : les ministres des deux sexes, belle variété de mannequins parlants; M. Pitoëff, en roi moderne, tout noblesse familière, finesse souriante et captieuse.

A cette conférence dialoguée, de pure théorie, sur un thème déjà périmé, comparez *la Crise ministérielle*, la savoureuse et toujours actuelle satire de M. Tristan Bernard. Ici les pointes ne visent plus les institutions, mais les sentiments humains qui foisonnent dans le cadre de celles-ci : ambitions cachées, rivalités sourdes, ententes hypocrites, toute la flore éternelle. Écrite il y a plus de dix-huit ans, l'œuvre n'a point vieilli.

M. Argentin est le député qui attend chez lui, avec une feinte indifférence fébrile, que le parlementaire chargé de former le cabinet, fasse appel à son dévouement : interprétation riche de nuances.

Certes, nous n'étions pas sans savoir que M. Armand Salacrou, dont M. Lugné-Poe, ce grand sourcier, nous révéla le premier l'existence, avait reçu des fées l'ouverture sur le rêve, l'aptitude à rendre, par évocations et suggestions, les perspectives fuyantes de l'âme. Mais ces exceptionnelles facultés qui, jusqu'à hier, n'agissaient, dans les ouvrages du jeune auteur, qu'en ordre dispersé, voici qu'il les a rassemblées dans *Atlas-Hôtel*, autour d'une figure centrale, autour d'un

type. Créer un type, M. Salacrou a réussi cela! Nouveau succès pour *l'Atelier*.

Auguste est un paysan normand, la race la plus positive, peut-être, qu'il y ait au monde. Mais une fureur le possède, sacrée dans son essence, absurde chez lui, parce que nulle raison ne la contrôle : l'esprit de chimère. Ce démon l'a poussé à s'expatrier au Maroc. Là, dans les sables de l'Extrême-Sud, en un désert où nul ne passe, il a posé, de ses mains, les premières pierres d'un Hôtel-Casino. Déjà son imagination lui représente ces pans de murs comme une construction achevée, un caravansérail immense, encore trop petit pour recevoir le flot des touristes. Depuis des années, Auguste prospecte aux environs de son domaine. Dans tous les cailloux qu'il ramasse il voit des minerais précieux. Et il suffira qu'un petit opérateur de cinéma parisien soit de passage à l'hôtel, pour qu'aussitôt le visionnaire rêve d'adjoindre à ses entreprises un mirifique studio.

Cet illuminé a une femme, Augustine, inquiète elle-même d'idéal, mais qui souffre de nostalgie. Les lacunes intellectuelles de son bizarre compagnon, l'indifférence qu'il montre, dès qu'il s'agit d'aiguiller ses desseins en des voies pratiques, n'échappent point à l'épouse déçue. En outre, Augustine a un passé. Avant d'épouser ce fou d'Auguste, elle avait été abandonnée, il y a dix ans, par un premier mari, qu'elle aimait, qu'elle n'a jamais revu et dont elle ignore ce qu'il devint. L'homme était un littérateur, qui se disait poète.

D'ailleurs, le voici. Sa brusque entrée nous donne un léger choc, qui nous tire de notre songe, en nous rappelant que ces vastes étendues désertiques ne sont qu'un plateau de planches. Je n'aime pas beaucoup, au théâtre, ces combinaisons du hasard, si fréquentes pourtant, dans la vie, pas plus que je ne goûte, à la scène, les perturbations atmosphériques dont la nature n'est point avare. Je le dis, parce que, selon moi, de tels moyens, dont les plus grands ont usé, sont de petits moyens et de grosses ficelles. Mais, ces trucs mis à part (il y a un orage à la fin), tout n'est plus ici que beautés.

Déchu par degrés sur le plan spirituel, en même temps qu'il ne cessait de croître temporellement, le poète d'autrefois est devenu d'abord un plat romancier à succès, puis le chef

de publicité d'une puissante compagnie de propagande touristique. Établir des relais d'autocars, voilà ce qui l'amène au Maroc.

Augustine et Albany ont ensemble une explication déchirante. L'amour entre eux ressuscite. Malgré l'abaissement d'Albany, de cet homme « arrivé » qui a raté sa vie dans la mesure même où il a réussi, Augustine décide de partir avec lui, abandonnant Auguste à ses mirages. Cependant Albany prétend contraindre Auguste à lui vendre l'Atlas-Hôtel. Ni argent, ni menaces ne peuvent réduire ce front têtu, buté à ses extravagances. Augustine assiste au débat, de plus en plus détachée d'Albany et rejetée vers Auguste. Les deux adversaires discutent encore, quand l'objet même de la discussion est anéanti. Les bâtiments inachevés de l'Atlas-Hôtel s'effondrent sous une pluie diluvienne. Toutes les grandes pensées, dit Auguste, sont vouées à la ruine. Dieu lui-même n'a-t-il pas fait faillite?

De l'utopiste incorrigible, centre rayonnant de l'œuvre, M. Charles Dullin a fait une création saisissante, qui compte parmi les plus belles de sa carrière. Il fut longuement acclamé. Madame Dullin prête un accent profond à la figure douloureuse d'Augustine. M. Gilbert, gouaille et candeur, mérite une mention particulière, en mécano parisien. Les rôles d'Arabes (celui d'un caïd surtout, par M. Bauchamp), sont tenus avec vérité.

M. Vakalo a composé les décors. Celui du premier acte est un peu chaotique. Les deux autres (la tente du caïd sous les étoiles, et une pauvre cuisine) témoignent d'un art très sûr.

FRANÇOIS PORCHÉ

VERS UNE
NOUVELLE ÉCOLE DIRIGEANTE

Sous le titre « l'École dirigeante », M. de Fels attire avec une clarté remarquable l'attention des partis dits modérés sur la direction imposée depuis cinquante ans aux affaires du pays. Il nous montre « l'École dirigeante », les partis de gauche, radicaux et socialistes s'abreuvant aux sources du Rousseauisme et du Marxisme. Il résume le programme de cette École en deux mots : Étatisme, Internationalisme.

Étatisme? Qu'est-ce à dire? Notre « École dirigeante » s'évertue de toutes ses forces à intégrer la Nation dans l'État à transférer la richesse privée dans la caisse publique. Au terme de l'opération, nous avons le césarisme collectiviste.

Internationalisme? Comment faut-il l'entendre? La pensée de M. de Fels nous paraît très claire. C'est que notre « École dirigeante » obéit à cette tendance, de préférer en toutes occasions à nos intérêts nationaux les plus légitimes, une sorte d'intérêt universel indéterminé et indéfinissable.

Cet aperçu, brossé avec vigueur, ne sera pas contesté par nous. Nous abondons entièrement dans le sens de l'éminent directeur de la *Revue de Paris*.

Mais cette première constatation est suivie d'une autre plus frappante et combien plus grave encore. C'est que les modérés : les partis d'ordre, ayant perdu jusqu'à la conscience de leur fonction et de leur mission, se sont entièrement subordonnés à « l'École dirigeante ». Ils sont entrés dans le jeu de celle-ci. Ils ne se connaissent plus d'autre office que celui de

masquer la marche au collectivisme, sauver la mise des dirigeants quand ceux-ci se trouvent dans l'embarras, et les suppléer dans les interrègnes. Si nous osions risquer cette comparaison familière, le parti de l'ordre en France n'est plus que l'homme de paille d'une « École dirigeante », imbue de socialisme et de toutes les pensées directrices de ses forces secrètes.

En conséquence, si nous comprenons bien l'idée de M. de Fels, tout le problème du redressement de la politique française consiste à poursuivre la création d'une « École dirigeante » de remplacement. Ce sont bien les sentiments que nous ressentons à la Fédération Républicaine. M. de Fels nous rappelle tous à nous-mêmes.

***

Nous trouvons de plus dans son article :

1° L'explication des efforts constamment renouvelés en vue de rejeter l'U. R. D. hors de la communion républicaine.

2° Des motifs puissants de persévérance dans l'action des chefs de notre Groupe, toujours au premier rang de ceux qui tendent, non seulement à opposer, mais à substituer des forces nouvelles et actives aux forces anciennes et dominantes du socialisme étatiste et de la politique internationale unilatérale.

***

L'un de nos plus brillants orateurs parlementaires se faisant l'interprète d'une doctrine à l'ordre du jour, proposait, il y a quelques mois à la tribune de la Chambre, de constituer : « Un bloc de 300 à 350 députés qui, en désaccord avec les deux ailes de l'assemblée, (l'U. R. D. et le parti socialiste), seraient eux-mêmes d'accord sur les questions fondamentales. »

Certains auraient pu être séduits par l'aimable simplicité de cette ablation des deux ailes, et s'étonner de n'y avoir pas songé plus tôt, tant elle pourrait paraître aisée. Mais *le Temps* du lendemain, dans son commentaire de la séance,

répondait par une négation des mieux fondées : « Le bloc dont parle M. Forgeot est purement idéal. » En effet, il n'aurait pas d'existence concrète pour cette raison que, de part et d'autre, le désaccord avec les ailes est confirmé par les faits.

Le désaccord fondamental entre le parti radical et le parti collectiviste n'existe pas, car le parti radical a adopté dans son programme les principaux éléments du programme socialiste. M. Georges Ponsot n'écrivait-il pas récemment : « J'envisage non sans crainte la destinée de mon parti. M. Blum l'a mis dans sa poche. »

D'autre part, comme l'observe justement *le Temps*, l'U. R. D. n'est nullement séparée de ses voisins par un fossé. Dans le pays, la Fédération Républicaine de Louis Marin et l'Alliance Démocratique, dont font partie MM. Tardieu, Maginot, Flandin, Paul Reynaud, Fabry, etc., vivent sur le pied de la bonne entente. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas entre leurs programmes de différences essentielles. L'Alliance Démocratique s'appuie sur les troupes électorales de la Fédération Républicaine. Démocrates, républicains du centre, du centre gauche ou de gauche, ne sont pas non plus sans avoir à compter avec les troupes électorales de l'U. R. D. Maints députés brisant avec l'U. R. D. ne seraient plus en communion d'idée avec bon nombre de leurs électeurs que les événements intérieurs et extérieurs éclairent et confirment chaque jour de plus en plus dans leurs convictions. Ainsi à la Chambre, les Groupes qui se sépareraient de l'U. R. D., même assurés de l'adhésion des radicaux-socialistes ayant rompu avec les socialistes, seraient, comme disait *le Temps*, numériquement insuffisants, car cette soi-disant majorité serait privée du concours de nombreux sympathisants de l'U. R. D.

Voilà pourquoi, au Congrès de Dijon, tenu en mai 1929, l'Alliance Républicaine Démocratique, après un débat tumultueux et passionné, s'est prononcée contre l'éviction de l'U. R. D. Voilà pourquoi aussi M. de Fels a écrit ici même : « La politique expérimentale conclut au gouvernement des centres, mais celui-ci est rendu impossible du fait de la tutelle exercée par les collectivistes révolutionnaires sur l'un des

éléments du centre et le principal, le parti radical. » Parler de couper les ailes de la Chambre pour former un bloc constructeur, c'est donc s'exposer à raisonner sur des métaphores sans s'être au préalable assuré de leur correspondance à la réalité. Parlons plutôt de polariser. C'est le mot exact!

Il y a le pôle marxiste où s'exerce l'attraction d'une doctrine révolutionnaire, étrangère au génie français, fondée sur la haine, la lutte des classes et l'internationalisme.

Il y a le pôle de l'ordre et du progrès, où souffle l'esprit de réforme et de réorganisation, dans une atmosphère où se mêlent nos traditions nationales et nos aspirations modernes, pour des libertés mieux assises, et des ententes plus solides entre les citoyens comme entre les nations.

Qu'on le veuille ou non, il faut polariser sur l'un ou l'autre. M. Pierre Auscher, grand défenseur du Centrisme, au Cercle d'études politiques, était obligé de constater que, dans le pays, aux élections partielles comme aux élections générales, ce sont deux blocs qui s'affrontent, qui s'affronteront. Or, comme les députés sont tout de même les représentants du suffrage universel, les alliances électorales pèsent d'un certain poids sur les alliances au Parlement.

***

Dans un remarquable article intitulé « le Centre » et paru dans *la Nation* du 16 mars 1929, notre chef Louis Marin posait déjà la question et proposait la solution, en des termes admirables de netteté et de clairvoyance : « La caractéristique des quarante années qui viennent de s'écouler, a été la montée des partis socialisants, tendant à l'internationalisme, et acceptant comme procédés les moyens révolutionnaires et jacobins, particulièrement la lutte de classe et la lutte religieuse : bloc de 1902, cartel de 1924. En face de ces facteurs plus ou moins unis, mais qui ont conquis apparemment plus d'un tiers des électeurs français pour des raisons variées, la masse de la population est unie par les mêmes traditions sur la liberté de la famille, la patrie, l'épargne, la propriété, le progrès dans l'ordre. » Louis Marin ajoutait : « Pourquoi

les partis modérés n'arrivent-ils pas à se grouper tous, alors que, d'une part, entre eux et les autres le fossé est profond, alors que, d'autre part, des nuances imperceptibles et souvent inavouées les distinguent? Pourquoi surtout, leurs élus plus responsables, mieux à même de saisir les effets de la désunion n'y arrivent-ils pas? »

Depuis, le temps a marché. La majorité Tardieu-Laval et Laval-Tardieu s'est tout de même affirmée. Elle prend peu à peu conscience d'elle-même. A la lumière des événements, elle aperçoit le vrai visage de la démagogie. La menace collectiviste l'effraye. Elle sait que les Kerensky radicaux ou socialistes ont toujours ouvert la voie aux Lenine du communisme. En face des événements qui se succèdent et se précipitent : crise d'autorité et de probité à l'intérieur, nationalismes étrangers, dont les exagérations économiques et politiques percent à travers les plus beaux appels à la paix, elle se rend compte peu à peu des nécessités qui s'imposent. Certains radicaux, éclairés eux aussi, voudront secouer la tutelle marxiste, renouer le fil de leurs traditions libérales, et, devant la menace de la légalité mise en vacances, revenir à l'union nationale. Ils y seront les bienvenus.

Mais, la majorité actuelle n'a que trop composé et transigé avec les fourriers conscients ou non du collectivisme marxiste, qui menace toutes nos libertés intérieures et extérieures. Il est temps, comme l'écrit M. de Fels, que les partis d'ordre fassent sur eux-mêmes un retour capable de leur révéler leur vraie situation et de leur restituer l'esprit politique.

***

L'heure est venue, pour les groupes de la majorité comme pour leurs partis dans le pays, de prononcer contre le marxisme une offensive énergique et constructive. Énergique parce qu'elle n'admettra pas de complaisance. Constructive parce qu'elle prendra la tête du mouvement économique et social par des réformes hardies mais pratiques et par conséquent efficaces.

Pour cela, il n'y a rien de mieux à faire que d'aviser au moyen de rendre effective, tant sur le terrain parlementaire

que sur le terrain électoral, la solidarité de ceux qui ont, par principe, voté la confiance aux ministères successifs de MM. Poincaré, Tardieu, Laval. Hors de là pas de salut.

Il faut d'abord qu'un programme minimum, promptement débattu et arrêté, règle la conduite des groupes d'ordre et de progrès pendant les derniers mois de la législature, comme il devra conditionner l'attitude de leurs partis pendant la période électorale. Nous sommes tous dépositaires de tout un système de redressement, que réclame, en face de la démagogie socialisante, le salut du pays :

Ce programme, qui est celui du cartel de l'ordre, est assez connu. Nous ne concevons pas le maintien de l'ordre sans la défense et la protection de la famille et de la propriété. Au surplus, il s'agit moins de définir ici une doctrine que de préciser quelle doit être l'action politique de la majorité actuelle. Nous croyons que, sans discussion possible, cette action doit se résumer dans la formule suivante :

1° Opposition à tout projet étatiste;

2° Défense du progrès social contre le marxisme;

3° Exclusion du gouvernement de tout politicien internationaliste.

Mais que vaut un programme, s'il n'a pas un organe concret, chargé de veiller à son exécution avec discipline? C'est ici, dira-t-on, que surgit la grande difficulté. Socialistes et radicaux-socialistes ne sont cependant pas loin de la résoudre. N'y a-t-il pas un précédent encore plus concluant dans l'ancienne délégation des gauches. Une justice due à Combes, c'est que personne mieux que lui n'avait résolu le problème réputé insoluble de la discipline dans les assemblées. N'avons-nous pas aussi l'exemple des 363, au 16 mai 1877! Il faut que, comme ces derniers, nous retournions devant le Pays en 1932 unis et solidaires. C'est ainsi que nous épargnerons le flottement et les hésitations, qui nous ont trop souvent disloqués et paralysés. C'est ainsi que nous éviterons, dans nos circonscriptions, ces compétitions funestes entre membres de nos groupes ou partis et que nous instituerons une loyauté d'honneur, empêchant que des hommes visant un même but politique en viennent à se « filouter » des sièges de députés. C'est ainsi que, fédérés au sein d'un Parti d'Ordre et de Pro-

grès, nous donnerons confiance à la Nation dans une nouvelle « École dirigeante ».

***

Quelles sont nos possibilités d'organisation?

A la Chambre des Députés, de timides essais d'entente entre les groupes de la majorité ont été faits. Ce sont les réunions amicales entre les chefs de groupe, réunions qui n'ont pas toujours été sans résultat .Nos meilleurs ministères y ont trouvé le soutien nécessaire au moment de leur formation. Bien des attaques socialistes collectivistes leur doivent leur insuccès. *Il est du devoir strict de la majorité actuelle de multiplier ces réunions, de leur donner une cohésion capable de fortifier leur action parlementaire.*

Dans le Pays, aux dernières élections, le « comité d'entente et d'arbitrage » n'a pas été sans aplanir bien des difficultés. *Il importe de réorganiser d'urgence ce « comité d'entente et d'arbitrage »*, de lui faire établir et présenter au parti de l'Ordre un *programme minimum commun*, de lui donner l'*autorité* nécessaire pour les arbitrages futurs, grâce à une entente loyale et disciplinée de ceux de haute conscience pour qui la politique est réellement et simplement la gestion des affaires du Pays et qui obéissent avant tout à l'intérêt supérieur de la Patrie.

***

Et pourquoi ce dernier sentiment n'unirait-il pas toutes les forces sainement démocratiques, vraiment nationales, éprises sincèrement de l'idéal de liberté, qui doit animer tous les hommes comme tous les peuples? Pourquoi les nationaux, voire même des radicaux, ne réussiraient-ils pas à fédérer tous ceux qui ont le souci de nos libertés contre la dictature socialiste et internationale?

Là est l'idée Force, capable d'animer les partis de l'ordre et du Progrès, de leur donner conscience de leurs droits, de leurs devoirs, d'affermir leur esprit, de tremper leur caractère, d'allumer en leur volonté la croyance et la foi, seules sources d'action résolue et persévérante.

Là est l'idée Force qui répondra victorieusement aux paroles provocantes des adversaires ou résignées des faibles : « Les dés sont jetés, plus rien à faire. »

Ainsi se créera la nouvelle « École dirigeante », qu'il s'agit de faire surgir des profondeurs du pays contre le socialisme et le communisme, contre les forces occultes montant à l'assaut de notre civilisation.

ÉDOUARD DE WARREN,
Secrétaire général
de l'Union Républicaine démocratique,
Député de Meurthe-et-Moselle.

TABLEAUX DE PARIS

Chez M. Henri Lavedan. — Je me souviens d'avoir vu pour la première fois M. Henri Lavedan sur l'escalier qui conduisait de la gare de Monte-Carlo à une terrasse supérieure, dans ce pays où il faut toujours monter. J'étais un tout jeune homme qui mettait des gants couleur chamois et portait un œillet pourpre à sa boutonnière. Et lui, qui avait la barbe grisonnante, portait des guêtres de piqué et une cravate bleue à pois blancs. Monte-Carlo et ses cliquetis d'équipage loués qui filaient le vent, les plantations de quarantaines roses sous des orangers portant leurs fruits couleur de cadmium, un ficus aux feuilles luisantes, des agaves dessinées en dents de scie et des citronniers aux branches folles qui jonglaient avec cent bulles d'or vert ne me donnaient guère moins de sensations que celles poursuivies par certains de nos confrères jusqu'en Océanie, maintenant. Des dames dont les robes de mousseline claire étaient déjà longues, traînantes, dont les corsages faisaient valoir la poitrine et que coiffaient d'immenses chapeaux dont le choix et le décor variaient alors à l'infini, les pantalons blancs et les canotiers des hivernants, le soleil, enfin, qui brûlait, tout ce qui faisait *élégant* et *exotique*, passager, fragile, *rastaquouère* aussi, voilà ce qui me donnait le plaisir le plus vif. J'ai changé depuis. Mais, quand on la trouve encore dans ce pays, la nature est toujours aussi exceptionnelle, avec ses crêtes de neige et sa nappe d'azur, ses pergolas croulant sous des glycines et ses orangers lourds de fruits amers.

Demain, je repars pour quelques semaines, là-bas, précisé-

ment. Ce soir, je suis venu dîner chez monsieur et madame Henri Lavedan, derrière l'église Saint-François-Xavier, dans leur nouvel appartement. La salle à manger ne permet que quatre convives. C'est encore celle d'un jeune ménage. Dans les capitales et dans une société évoluée, la salle à manger peint les individus presque mieux ou tout au moins aussi bien que la chambre où ils dorment. Cette nouvelle salle à manger des Lavedan a l'air de dire tout de suite aux gêneurs, aux gens à manières : « Voyez, je suis trop petite pour vous... Et puis, je me moque des mondanités, Vous me trouveriez trop intime, je suis si petite! » C'est une manière de peindre immédiatement ce Français qui fut le plus parisien des auteurs dramatiques, dès avant 1900, que de le retrouver, trente ans après, auprès de la plus admirable des compagnes, dans cette petite pièce claire et si précieusement ornée, que le visiteur pourrait qualifier de salle à manger d'amoureux.

Vers 1900, M. Henri Lavedan représentait le type accompli de l'homme qui sait beaucoup mais ne le colporte pas, à la manière de ces nouveaux venus voulant justifier et même excuser leur présence, qui déforment tout dans la conversation, chargent, enlaidissent, grossissent, charbonnent leur sujet ou le barbouillent de tons trop crus. Pareil à l'un de ses héros le plus célèbre, il avait la manière. Et c'en était une excellente.

Cette « manière » restait joyeuse, mais impertinente; elle disait tout, en ayant l'air d'y attacher si peu d'importance que l'on pardonnait la hardiesse et que l'on passait sur la crudité, pour la grâce avec laquelle elle était servie. Le monde, beaucoup plus fermé, plus défendu, M. Lavedan, lui, l'avait fréquenté de bonne heure, sans avoir eu d'effort à faire pour y entrer. L'un de ses meilleurs amis, alors, était Forain. Ces jeunes hommes se couchaient tard, ils couraient les petits théâtres, les cafés-concerts et fréquentaient les personnes qui n'avaient tantôt que soixante ans ou qui en avaient déjà presque vingt, mais toutes pareillement délurées, sentimentales, avec la même bonne grâce à toute épreuve et les mêmes connaissances innées du cœur humain.

En 1900, Henri Lavedan était déjà membre de l'Académie française, depuis deux ans.

— ... Mais oui, mon ami, en 1898... Trente-trois ans!...

M. Lavedan sourit dans sa barbe blanche. La malice qui luit dans ses yeux est égale à ces rayons qui nous viennent d'astres plus anciens que le monde et qui offrent toujours la même intensité. Le temps ne peut en émousser la pointe.

— J'ai été nommé à trente-huit ans...

La petite salle à manger claire avec son armoire hollandaise vitrée et peinte de fleurs, ses « silhouettes » du XVIIIe siècle, les plus étourdissantes qui se puissent voir, ses porcelaines fraîches, insensibles, qui offrent leurs roses peintes comme la jeunesse offre ses joues en fleurs, avec indifférence et l'ignorance à la fois totale et pourtant impitoyable de son pouvoir, la petite salle à manger m'en évoque d'autres où j'ai, tour à tour, connu M. Lavedan, la dernière en date, celle du vieil hôtel de la rue des Saints-Pères, entre cour et jardin, — comme dans une comédie de Marivaux.

Mais je revois, surtout, celle de Loubressac, dans le Lot, qui était immense, imposante et familière à la fois, comme un de ces vieux magistrats à perruque qui faisaient trancher des têtes pour le Roy et qui gourmandaient avec bonté les personnes de l'office pour leurs larcins et leurs amours.

Cette salle à manger de Loubressac, c'était le décor le plus réussi que cet auteur dramatique eût jamais réalisé. Le château entier marquait d'ailleurs les préoccupations du metteur en scène, le souci de l'historien et l'immense amour du collectionneur pour les choses. La chambre que l'on me donnait à chacun de mes séjours annuels de septembre était celle de la Révolution. On y avait aussi logé M. Lenôtre, lorsqu'il écrivait *Varennes*, en collaboration avec M. Lavedan. Le charmant et fécond auteur de la *Petite Histoire* se réveillait là comme si quelque cent vingt ans ne s'étaient pas écoulés depuis la prise de la Bastille.

Nombre d'objets qui composaient l'extraordinaire ameublement et la décoration de cette chambre figurent à l'exposition de la Révolution, au Musée Carnavalet, mais elles ont changé de propriétaire.

Pour gagner la cour d'honneur, dans laquelle nous jouions aux boules, je devais traverser un petit salon qui portait le nom de *Salon au ballon*, parce que, depuis l'ancienne toile

de Jouy couvrant les murs, jusqu'au cartel, qui représentait une mongolfière, tout était à l'image des premiers aérostats.

Pour gagner la salle à manger ou la bibliothèque, je passais par le *salon à la Bastille*. Sur la vieille toile, les sombres tours étaient roses et ceux qui en faisaient tomber les pierres rectangulaires ressemblaient à des bergers de Florian et de Fragonard. Des Parisiennes coiffées de grands bonnets à cocarde tendaient à un « libérateur » leur verre plein. Devant des héros coiffés du bonnet phrygien, quelques dames soulevaient leurs amples jupes avec une grâce extrême, parmi les ruines. Aussi, depuis ma première visite à Loubressac, jamais plus je n'ai entendu ces mots : la Prise de la Bastille, sans imaginer une fête idyllique et théâtrale, bachique et galante. Sur cette tenture, savamment reconstituée, rapiécée avec art, par madame Lavedan, les portraits de sombres ou de charmants contemporains, de Collot d'Herbois ou d'Héraut de Séchelles, nous souriaient : madame Roland et quelque Camille Desmoulins. Les sièges, les meubles étaient ceux de l'époque, laqués de blanc, certains, fort rares, portaient sur leur architecture « Louis XVI » les attributs de la Révolution.

Mais, à Loubressac, de cette époque où le tréteau voisine avec la guillotine, où le sang rougit les pavés, devant les guinguettes, enguirlandées, où les portes des Tuileries défoncées montrent à l'intérieur des salles les lustres aux cristaux étincelants et des portraits royaux balafrés à coups de sabre, je préférais *ma* chambre. Je m'y endormais dans le tumulte de tout ce que pouvait évoquer le « Brevet de Garde National », suspendu au-dessus du lit, les insignes révolutionnaires et la table voisine, sur laquelle j'aimais à écrire, parce que le dessus de marbre noir en était frais pendant les chaudes journées de vendanges, mais qui ne me laissait guère l'esprit en repos avec son jeu de cartes mosaïqué dans le marbre, — un jeu de cartes dont l'un des rois était déchiré en deux, avec ces deux lignes également incrustées dans la pierre dure :

Sur le carreau
est l'aristo.

Deux petites commodes de faïence se faisaient pendant sur la cheminée; elles devaient servir, je suppose, à tenir au

frais le tabac. Sur l'une étaient écrits ces mots : « Les Belges *demende* la Liberté. »

Un bonnet phrygien se retrouvait, en inscrustation de bois de couleur sur le battant du secrétaire placé près de la fenêtre. Et, jusqu'à la montre accompagnée de ses breloques, perdue près de la glace, tout était aux attributs qui faisaient fureur aux journées d'Octobre ou le 10 Août. Par la fenêtre creusée dans de larges murs de forteresse, j'apercevais, à pic sous le château, la vallée de la Dordogne et un horizon qui jusqu'aux lointaines tours de Turenne n'avait certainement pas changé depuis un temps bien antérieur à celui où la Convention faisait trembler la France.

Dans cette chambre, je n'aurais sous aucun prétexte, rien laissé traîner qui pût trahir ma présence. Chaque matin, avant midi, le maître de la maison venait me rendre visite. Son œil instinctivement souhaitait que l'harmonie de la pièce ne fût point gâtée pour le plaisir qu'il éprouvait en y pénétrant, que son décor fût si parfait qu'un homme du temps de la Terreur qui serait revenu n'aurait eu qu'à laver dans le cabinet voisin ses mains brûlantes de l'ardeur des débats, à relever d'un coup de peigne ses boucles encore *ancien régime* et s'asseoir à cette petite table fraîche et noire avec son roi déchiré :

sur le carreau
est l'aristo.

Je préférais écrire sur le secrétaire... M. Lavedan s'approchait. Je pliais bagages, je faisais disparaître mes papiers, mon porte-plume, qui n'étaient pas du temps... Nous entreprenions un petit voyage dans la maison. Sur chaque objet le châtelain de Loubressac pouvait raconter une histoire, non seulement celles que l'objet ressuscitait à l'imagination, mais comment l'objet ou le meuble étaient entrés en sa possession.

Dehors, les hirondelles tournaient autour des échauguettes, en faisant des cris. Le soleil du radieux automne languedocien dorait le feuillage des vignes dont le vin est sec, rose et frais. Le château de Castelnau, appartenant au ténor Mouliérat, semblait emplir la vallée. Ailleurs, les tours de

Montal pointaient dans la verdure, jadis sculptées avec amour pour une jeune femme du prénom de Rose... La terrasse du château donnait des grappes, des roses et des grenades : l'azur nous montrait, derrière un cyprès, la direction de l'Italie.

A cette époque, M. Lavedan écrivait chaque semaine à *l'Illustration*. La première page lui était réservée. Elle lui appartenait. Il s'y était créé cette famille de lecteurs que ramènent les plaisirs du cœur, l'attrait de sensations communes et de pensées qu'un écrivain formule pour ce qu'on nomme en littérature, ainsi que pour les médecins : une clientèle. Chaque décembre venu, l'ensemble de ces chroniques formait un livre, auquel l'auteur avait donné le titre général de : *Bon An, Mal An*. C'est un recueil d'une dizaine de volumes. Ils eussent suffi à faire la fortune d'un auteur. Ils peignent moins une époque précise que tous les temps, quoique les événements officiels s'y reflètent et aussi de petits faits, bien souvent plus particuliers que les grands et plus susceptibles de marquer à travers les siècles les particularités, les grâces, les faiblesses d'une génération soudée comme un anneau à la chaîne infinie.

Cette chronique, mon hôte consacrait trois jours à l'écrire. Ce qui restait de la semaine était consacré à quelque travail dramatique, mais qui gagnait par comparaison l'aspect d'ouvrage de vacances, car le nombre des répliques ou des feuillets n'était point là nécessairement compté à l'avance. Ah! ces articles de *l'Illustration*, qui, à la fin du thé servi dans la vaste salle à manger aux sièges à haut dossier couverts de cuir de Cordoue à fond d'argent doré, appelaient l'auteur du *Duel* et de *Priola*, comme ils impressionnaient la maison entière!

Les serviteurs faisaient moins de bruit, les amis glissaient vers le jardin comme des ombres, pour aller s'enivrer du crépuscule de septembre et de la fraîcheur accourue, mauve et bleue, sur les vestiges odorants et vermeils de la journée méridionale. *Il* travaillait, lui, pendant ce temps, à *son* article de *l'Illustration*.

L'Illustration, M. René Baschet et ses abonnés, installés sur tous les points du monde, dans des fauteuils voltaire de

province ou des hamacs coloniaux, pesaient sur le vieux château si fidèlement et minutieusement reconstruit, pierre à pierre. Au crépuscule, succédait la première nuit, avec ses *stars* dont l'entrée était plus ou moins attendue. Parfois, nous avions même la satisfaction de voir éclore la lune, comme un œuf encore un peu barbouillé de soleil, et que le ciel aurait voulu rond : elle émergeait lentement des plumes bleuâtres du ciel.

Les lecteurs qui lisaient la chronique de M. Lavedan quelques jours ou quelques semaines plus tard, selon qu'ils habitaient la France ou le Tonkin, les îles Sandwich ou les Touamotou, — les lecteurs ne se doutaient point, sans doute, de ce qu'avait coûté à leur auteur préféré, à leur ami de tous les huit jours, ces trois colonnes si joliment écrites et si sereinement pensées.

La *manière* de Bobette Langlois et du Prince d'Aurec avait évolué. Le noctambule de *Viveurs*, des mille dialogues de *Baignoire* 7, de *leur Beau Physique*, *le Lit*, etc., était devenu, sur le roc de Loubressac, une manière de Montaigne qui n'écrivait pas, comme l'autre, pour lui seul d'abord, mais qui devait imaginer, en travaillant, sous quelques apparences, indécises et pourtant véridiques, ses lecteurs du surlendemain.

Le soir, à dîner, dans le rayonnement de la lumière familiale, M. Lavedan racontait des souvenirs de cette jeunesse amusée, entre 1890 et 1900, de cette époque encore rapprochée, qui avait ses travers mais qui n'en possédait ni plus ni moins qu'une autre et que l'on essaye systématiquement de ridiculiser. Les photographies d'aujourd'hui qui nous montrent les personnes à la mode seront tout aussi horripilantes, absurdes et touchantes d'ailleurs dans trente ans que le paraissent aujourd'hui celles d'alors.

Fils du directeur du *Correspondant*, M. Léon Lavedan, ancien préfet de Nantes, M. Henri Lavedan avait approché et observé dès l'enfance, dès l'adolescence, des gens à caractère, des personnages-types. Il les avait vus avec malice et pénétration. Dans tous les mondes, il pouvait glaner. Si l'on sait au début du repas, le placer sur un chemin où l'on devine qu'il retrouvera aisément des êtres savoureux, il n'y

a plus qu'à l'écouter. Il excelle à dépeindre, non seulement le caractère physique, par quelques traits à la manière des vieux maîtres du burin ou d'un Toulouse-Lautrec, mais encore à retrouver la netteté de leurs expressions, le texte exact de leurs reparties, lui qui a pourtant l'oreille dure. J'ai fait en sa compagnie bien des promenades, ainsi, dans le passé, parmi des disparus, des inconnus qu'il me semble avoir un peu fréquentés tout de même, grâce à lui. C'est un agrément supérieur pour un « débutant » que l'affection d'hommes de valeur, d'un temps plus ancien, — qui à eux leur paraît toujours meilleur, — mais sur lequel il est bon que les nouveaux venus possèdent des lumières; ils comprendront mieux leur temps en s'aidant pour l'apprécier des acquisitions de ceux qui les précèdèrent.

Toutes les époques ont leur suavité, leurs jeunes femmes, leurs printemps, leurs délices, leurs misères, leur gangrène aussi et leur ardeur. Ce qui choque, trente ans après, fera la fortune plus tard de ce temps. Durant mon adolescence, ce qui émanait lointainement du Second Empire paraissait odieux. Les modes, qui n'en étaient pas plus excessives que d'autres ni plus surannées, se dressaient dans l'ombre d'un passé que les vivants qui nous chérissaient avaient connu encore, avec une vigueur qui nous choquait. Aujourd'hui, c'est 1900 qui semble ridicule, tandis que 1867 paraît charmant. Dans mon enfance, ainsi, j'entendais médire de la fin du roi Louis-Philippe, par ma grand'mère, qui avait la plus jolie voix du monde. Une si agréable voix ne pouvait, semblait-il, exprimer que des vérités.

Après le repas, nous avons pris l'appareil qui sert à présenter les plaques d'un vérascope. Loubressac, ses salons, ses chambres, son escalier, ses terrasses, ses vieilles pierres sculptées, que le temps avait blondies, surgissent sur les plaques de verre avec cette sorte de transparence troublante qui emplit les vides successifs entre les plans. Il nous semble respirer un air déjà vieux de plus de dix ans et recevoir sur la rétine le soleil d'une journée que rien dans l'immensité du temps n'a fixée plus qu'une autre.

Et puis, brusquement, derrière les verres grossissants, succèdent aux profondes vallées bleuâtres aperçues de Lou-

bressac les parterres d'un jardin à la française rempli de rosiers. L'horizon n'est plus celui des montagnes plantées de noyers entre lesquels apparaissait le pigeonnier de quelque métairie, jadis petit château de ces cadets de Gascogne, aux noms claquant sec. Nous sommes en Normandie, où sont retournés monsieur et madame Lavedan, pour y passer chaque année les mois de la belle saison. A la sécheresse rugueuse et féodale de ce premier bastion du Midi succèdent une normande et paisible abondance, les mille fleurs d'un grand jardin de prélat du XVIIIe siècle qui aurait renié Le Nôtre, subi l'influence de Jean-Jacques, tout en restant fidèle à la tradition des parterres rectilignes bordés de buis. La maison est du temps où M. l'abbé de Joly émerveillait Rouen par sa sagesse, ses connaissances et sa bonté. Depuis deux ans, M. Lavedan l'a restaurée, tandis que madame Lavedan prodiguait dans le jardin les rosiers, les mufliers, les cassis et les groseilliers.

— Cette fois, c'est bien fini, — dit M. Lavedan. — Nous ne déménagerons plus!... Nous ne changerons plus... Tout est à sa place... Et je n'ai plus de place pour rien.

Je devine sur le visage de madame Lavedan ce sourire de mansuétude que l'on pourrait appeler « le sourire de la femme du collectionneur ».

— ... Il rapporte tous les jours quelque chose, dit-elle, — seulement, comme c'est bien moins grand à La Ferté qu'à Loubressac et que notre appartement de Paris est plein, les choses sont plus petites, voilà tout!

***

Chez Van Dongen. — Dix heures et demie du soir. Rue Juliette-Lambert. Le Paris du boulevard Péreire, à proximité des anciennes fortifs — et des ateliers de peintres, au plus mauvais temps de la peinture et particulièrement de la peinture des peintres qui demeuraient dans ce quartier, vers 1885.

A cette époque, Van Dongen était un tout petit garçon. C'est chez lui que je me rends ce soir, après dîner, un peu gêné de me trouver en habit. Le silence des nuits emplit la

maison éclairée. Des peintures, portraits et études, sont accrochées le long de l'escalier de bois ciré. L'atelier est au deuxième étage. Une immense pièce dont les feux d'un projecteur trouent les ténèbres, tout là-haut sur un balcon qui a vaguement l'air de la terrasse d'un phare.

Sous les rayons drus et blancs de ce clair de lune qui ne flatte point mais qui fore, dont chaque trait pénètre comme une vrille, debout sur l'estrade roulante des portraitistes, une créature frêle et bras nus, vêtue de satin blanc, un large ruban de moire rouge autour du cou et une croix de la Légion d'honneur rutilante sur la poitrine, celle des parades et des salves. Un feutre de Calabrais couvre les cheveux; le visage disparaît à moitié sous d'immenses lunettes d'automobile, blindées de cuir et aux verres noirs.

Ainsi m'apparaît comme au devant des apothéoses de féerie, méconnaissable, automobiliste de film tourné par les bandits de Chicago, cravatée comme un général et habillée rue de la Paix, mains jointes, dressée avec la sveltesse d'une statuette d'Égypte dans le silence et le tumulte des ténèbres, la comtesse de Noailles, qui a levé les bras et qui lance des rires d'enfant, en apercevant la surprise que je ne puis dissimuler.

A ses pieds, devant une haute toile, Van Dongen, vêtu d'une blouse.

Le talent de Van Dongen n'est point seulement destiné à confondre ce qu'on appelait au XIXe siècle le *bourgeois* et qui n'existe plus guère à présent ou qui s'est, bon gré mal gré, tellement modifié qu'il faudrait lui trouver, à la mesure et dans la nuance de ce siècle-ci, un vocable nouveau. Le talent de Van Dongen est fait de dons magnifiques, mais que leur possesseur dédaigne ou contrarie sans cesse.

Il me fait depuis longtemps penser à ces mousquetaires des anciens drames, toujours prêts à pourfendre de leur rapière des ennemis jaillis de tous les coins. Seulement, c'est devant un miroir, c'est devant sa propre image que Van Dongen s'escrime — et celui qu'il voudrait occire, c'est lui-même.

Au lieu de peindre à la lumière du jour, le matin, il préfère travailler la nuit, aux clartés, si l'on peut dire, de ce phare de marine, qui accuse les ombres, touche l'épiderme de points

lumineux brutaux, lorsque l'armature osseuse y effleure. Il se prive de l'enchantement que causent au peintre, même s'il demeure incapable de les reproduire, les jeux du rayon et de l'ombre sur la chair. Mais il trouve évidemment des compensations susceptibles de l'attacher, dans la constance et l'intensité de ce soleil artificiel. Aujourd'hui, Van Dongen pourrait devenir le Boldini d'un monde nouveau et, surtout, d'un art, d'une manière d'exister différents du passé. Il devrait encore tenir cette place, car il possède l'éclat dans la vigueur et l'élégance dans l'originalité qui attiraient avec Besnard comme avec Rodin une classe d'intellectuels et de mécènes. Mais il faudrait ne point dépasser les limites de la nature, ne pas environner l'éclat d'un diamant sur une bague de ces rayons adventifs qui n'ajoutent rien au scintillement et permettent aux badauds de s'exercer à ce qu'on appelle *la rigolade*. Ce ne sont jamais les badauds ni le public compact et moutonnier des dimanches du Salon qui commandent leur portrait à Van Dongen. Ceux-là ont le photographe et, le jour où ils finissent par la maison M... ils ont atteint tout ce à quoi ils pouvaient prétendre — et reconnaissons que ça n'est pas merveilleux!

Le plus grave défaut de ce charmant Van Dongen qui n'a rien perdu du marin en devenant trop parisien, c'est de passer pour ne point prendre au sérieux ce qu'il fait. Pontifier est insupportable, mais, quand on possède les dons d'un grand peintre, il est déplorable de ne paraître travailler que pour amuser Montparnasse ou Montmartre.

Madame de Noailles, — qui pose en ce moment pour Laszlo, pour Lobre et aussi, je crois, pour Vuillard, — s'amuse infiniment dans l'atelier de ce vif et nonchalant Van Dongen. Je le regarde travailler debout, faire des enjambées devant sa toile sous la projection aveuglante du phare placé dans les hauteurs de l'immense atelier. Cette vision surprendrait les compatriotes anciens du Hollandais que Paris a si bien adopté. Je songe à ce que devaient être les ateliers de Rubens, de Franz Hals. Cet homme fin et charmant peut prendre, s'il consentait à opter pour la raison, une place tout à fait exceptionnelle, malgré l'excessive originalité, et son goût, peut-être non cultivé, mais en tous cas insuffisamment combattu, pour la mode et pour tout ce que valent de publicité à un artiste

les exagérations qui le font remarquer des uns et gâtent aux yeux des autres ses meilleures qualités.

... Mais madame de Noailles, qu'il a fallu descendre à pleins bras de son estrade, jette le feutre calabrais, arrache le masque d'automobiliste ravisseur et, se laissant tomber près de moi sur le canapé :

— N'est-ce pas, cher ami, tout cela est de la folie!

Et ce qui est demeuré en elle de ces merveilleux souvenirs que M. Pierre Brisson publie dans les *Annales* en ce moment, cette gaîté juvénile, cet enthousiasme vibrant, font place soudain à une intonation chavirée, comme si nous nous trouvions à l'improviste au bord d'une tombe béante.

Ces métamorphoses sont un des traits de madame de Noailles. Déjà, elle parle, avec quel lyrisme et quelle chaleur, de l'aviation et de Charlie Chaplin.

***

Rythme. — Sur la piste du Cirque Medrano, un orchestre de dix-huit tziganes. Veste rouge de velours, col et parements d'astrakan, pantalon noir. Ils font demi-cercle devant leur chef en habit et qui se cambre, le coude levé, la joue au manche du violon, cheveux noir bleu. Projecteurs, bleus aussi ou rouges, à travers la salle obscure.

Et le rythme du *Beau Danube toujours bleu*!

Je ne sais si les danseurs de vingt ans préfèrent encore ou ne préfèrent déjà plus le *jazz* et les nègres — pourquoi cesseraient-ils de danser le *fox-trott*, le tango, le *one-step*? — mais le plaisir de la valse est revenu aux oreilles de ceux qui en avaient oublié ou qui n'en goûtaient plus le rythme.

Depuis vingt ans, la sauvagerie des accords de claxon, les instruments qui déchirent le tympan et qui le flattent, l'intrusion du saxophone dans l'orchestre, ont créé une atmosphère musicale qui ne peut ni s'abolir, ni s'effacer. Mais, à travers la rumeur des violons, des contrebasses, des violoncelles tziganes, on devine les battements d'un sang qui depuis longtemps brûle, importé, mêlé, mais fixe. Il y a là le souffle d'un peuple poussé en avant par le besoin de s'affranchir et comprimé par le nombre de ses vainqueurs.

Le nègre s'amuse d'un grelot, de l'éclosion des fleurs de cuivre au milieu des variations d'une flûte. Nous venons de voir dans *Rango*, un film tourné à Sumatra, des familles de singes, de petits chimpanzés qui commencent à dépouiller une banane de son enveloppe, boivent et renversent le récipient dans lequel ils se désaltéraient, déchirent, mettent en lambeau ce qu'ils touchent et laissent le champ du pillage saccagé, sans en avoir tiré de profit. La musique nègre va de cette incohérence à cette joie vide, à ces appétits aussi démonstratifs que fugitifs : c'est le mouvement et l'étourdissement perpétuels.

Les tziganes semblent avoir imprimé à leurs archets une frénésie qui jamais ne s'apaise que pour engourdir des âmes embusquées et toujours prêtes à quelque évasion. L'amour est la première qui s'offre. Ils jouent pour éveiller les sens et pour maintenir à son paroxysme leur propre ardeur.

En écoutant la musique nègre, on voit des cercles concentriques de corps noirs, garçons de bar américain à vestes blanches ou sénégalaisa ccroupis sur le sable. Ce sont des esclaves qui s'amusent d'un grigri.

Il y a des galops de chevaux et des coups de feu dans la czarda. Et tous les appels des conquérants qui rêvent de frontières qu'ils voudraient apercevoir dans la brume et qui étouffent dans les baisers d'une femme leurs cris d'hommes voulant être libres. Ils s'enlacent pour communiquer la vie à d'autres êtres qui réaliseront peut-être ces grands rêves qu'eux et leurs pareils n'ont qu'entrevus et souhaités.

Des robes à volants traînent dans les rythmes tziganes. Des épaules jaillissent d'un corsage qui les emprisonnait, des tailles plient dans une étreinte, à l'éclairage des chandelles et au reflet des tisons qu'une aube slave vient effacer.

Ce soir, après que d'adroits trapézistes, au ciel du vieux cirque Medrano, ont nagé dans le vide, au delà des mailles du filet, ce Rode et son orchestre tzigane ont réveillé des accords qui sommeillaient. Peut-être mêlaient-ils beaucoup de littérature et de chaudes réminiscences à ces cendres blanches et légères que l'enfance nous a laissées au creux des mains et que jamais notre souffle ne disperse toutes.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Géographie cordiale de l'Europe,
par **Georges Duhamel** (*Mercure de France*).

Les Scènes de la Vie future, que la *Revue de Paris* a eu le privilège de publier, ont provoqué d'ardentes polémiques et gonflé, pendant des mois, le courrier personnel de M. Georges Duhamel, objet tour à tour de déclarations d'enthousiasme et d'imprécations vengeresses. Inquiet de la surabondance des erreurs d'interprétation, M. Georges Duhamel a donné de son livre un commentaire, qui occupe une grande partie de la préface de *Géographie cordiale de l'Europe.*

Je n'ai pas attaqué l'Amérique, explique-t-il à peu près, mais l'américanisme. Il est vrai que les États-Unis nous offrent des modèles parfaits de ce que peut donner le goût du machinisme, de la fabrication standard, etc., mais l'Europe en offre maintes répliques. Il existe des Américains de haute culture, nul n'en peut douter. Je ne me suis pas attaqué à un pays, mais à une civilisation qui menace la nôtre. Je sais bien que les abattoirs de la Villette ne sont pas plus ragoûtants que ceux de Chicago, mais personne à Paris ne va dire au touriste de passage « Allez voir les abattoirs de la Villette ». J'admets les machines, mais elles doivent demeurer nos esclaves et non pas devenir des divinités.

C'était bien ce qu'avaient compris les lecteurs raisonnables, mais M. Duhamel a bien fait de mettre les point sur les i, puisqu'on s'appuyait injustement sur son livre pour organiser des manifestations anti-américaines déplacées. (N'a-t-on pas vu cet hiver, dans une scène de revue, un La Fayette d'outre-tombe déplorer d'avoir favorisé la naissance des États-Unis?)

M. Duhamel explique que, avant de publier les *Scènes de la Vie Future*, il envisageait comme possible « sinon l'indifférence ou l'hostilité du public, du moins un silence concerté », car son livre allait, en France même, à l'encontre d'intérêts puissants. Cette crainte était bien injustifiée. M. Duhamel a eu un immense succès.

Il le méritait. Mais celui précisément qu'il a eu n'a pas dû toujours, j'imagine, lui faire plaisir. Ceux qui jalousent les États-Unis, parce que riches, puissants et créanciers, lui ont apporté l'auxiliaire puissant de leur envie. Ce n'étaient pas les idéalistes qui formaient le gros de ses troupes, mais les anti-Wilsoniens et les contribuables mécontents.

L'élan qui les anime, la réussite qu'elles représentent en tant qu'œuvre d'art assureront, sans doute, aux *Scènes* une belle place dans notre histoire littéraire. Mais qu'il est embarrassant de tirer de ces pages un enseignement concret! M. Duhamel ne répudie pas le machinisme, il ne nous renvoie pas, Gandhi de la Montagne Sainte-Geneviève, aux rouets. Ce serait pourtant la seule conclusion logique. Son conseil est d'utiliser les machines et de ne pas les adorer. On peut croire que bientôt il deviendra vain : demain la possession d'une automobile n'enivrera plus personne. Les Indiens ont admiré les chevaux amenés par Cortès, parce qu'ils n'en avaient jamais vu. La seconde génération d'Aztèques avait rangé le cheval dans son univers familier... Le phonographe et le cinéma abaissent l'art? On jugera, quelque jour, qu'ils le servent. Ceux qui goûtent Shakespeare et Molière ne sont pas en danger, s'ils pénètrent dans la salle de cinéma décrite avec une belle verve satirique par M. Duhamel. Le reste du public, s'il n'allait pas au spectacle avant l'invention du cinéma, on ne voit pas ce qu'il pourrait perdre en regardant Charlot, ou en écoutant quelques disques de *Tristan*.

Non, ces « confuses ferrailles » ne risquent pas sérieusement de devenir l'objet d'un culte. Elles ne mettent pas en péril l'esprit humain, ni la morale nécessaire. Elles sont situées sur un autre plan... et ce sera l'intérêt historique des *Scènes de la Vie Future* que d'avoir fixé le moment où quelques imprudents tentaient de hisser les bielles et les semelles de crêpe sur les autels de leur « château intérieur ».

Dans cette préface de *Géographie cordiale*, qui est à la fois confession et manifeste, M. Duhamel exprime le double sentiment patriotique qu'il ressent, comme Français de l'Ile-de-France et comme Européen. Il serait bien désirable sans doute que tous les Européens, conscients du trésor spirituel unique dont ils ont la garde et des dangers qui le menacent, suivent la voie que M. Duhamel leur désigne d'une âme généreuse. Oui, très particulièrement généreuse, car, en lisant les tableaux qu'il a consacrés à la Hollande, à la Grèce, à la Finlande, on devine que l'écrivain n'est nulle part si bien que dans cette verdoyante, perlière, humide vallée d'Ile-de-France qu'il a choisie pour planter sa maison. Et sans doute demeurerait-il sourd à l'invitation au voyage, si plus encore que des paysages

(il n'en est pas à son gré qui valent le petit vallon aux herbes potagères aromatiques) il n'était curieux des âmes.

Car fermez les yeux quand vous avez fermé le livre et demandez au souvenir qu'il vous laisse une de ces sensations physiques denses que prodigue un livre de Loti, réclamez un de ces paysages que le même Loti fait surgir, saturés de lumière et de plaisir, devant les yeux de l'esprit, vous ne trouverez en vous que silence et refus. Mais des voix se feront entendre, une laitière néerlandaise, un poète grec, un paysan finlandais, réclamant une communion par le cœur, l'intelligence, la pitié. Et, au moins autant que des vivants et de leurs confessions, M. Duhamel quand il voyage, est gourmand des légendes, car il espère trouver grâce à elles cette sœur qu'il brûle noblement du désir de révérer, de chérir, l'âme d'un groupe étranger.

Propres, nettes, ménagères, les vies hollandaises lui sont chères. Pays-Bas, « éponge verdoyante pendue à la proue du continent », comme vous avez reçu aisément la bienveillance que le voyageur était prêt à vous donner! Comme vous l'avez aidé à s'épanouir! Il vous a dit sa gratitude en une suite de tableaux, lisses, étincelants, où s'est déployée avec toute sa force musicale, son ampleur, son incomparable fluidité, le beau style pur dont il est le maître tranquille. S'il est permis à une voix indigne de s'élever pour renforcer ce grand hymne de gratitude, le « commentateur » osera réclamer... pour une édition prochaine... un chant spécial pour Delft, Bruges de la Hollande, vibrant encore d'avoir eu Vermeer pour fixer sa beauté, si blanche, si verte, si gorgée de silence et de repos, si douce à l'esprit avec ses lignes pures, ses canaux glauques et symétriques qu'elle semble l'asile et le délassement « modèles » du penseur, la terre même de la métaphysique et de la poésie.

La Grèce a mis plus durement à l'épreuve la volonté d'amour de M. Duhamel. Sa sécheresse ne lui dit rien. Son soleil avive en lui le regret des petits ruisseaux chantant dans les herbes de Valmondois. Delphes libère franchement sa mauvaise humeur. La ville sacrée fait surgir dans son esprit les noms de Lourdes, de Deauville... Et l'Orient dont les Turcs ont chargé, avec la complicité des siècles, l'Hellade chère à notre adolescence humaniste, l'éloignerait tout à fait de ces rochers poussiéreux couverts de trop grands souvenirs et de cigales, s'il ne fallait donner aux Grecs rapatriés d'Asie la grande pitié à laquelle ils ont droit.

Les champs de fouilles, royaumes nourriciers des archéologues, les musées, refuges délicieux et exténuants des artistes, au fond M. Duhamel ne les aime guère. Sa tendresse est à la plus jeune pousse : l'histoire ne le hante pas. Aussi les jours passés en Fin-

lande lui demeurent-ils chers : là l'esprit s'élance à l'aise — et, à l'heure si attendue du retour au foyer, le voyageur se réjouit de posséder un pareil refuge pour ses rêves.

Nous à qui rien n'appartient,
par **Guy de Pourtalès** (*Flammarion*).

Marseille, Port-Saïd, une escale à Ceylan, Singapour, Saïgon, Pnom-Penh, Angkor. C'est un itinéraire qui commence à devenir familier aux lecteurs qui ne quittent pas la France. Les plus nombreux. A force de lire, ils ont eux aussi leurs impressions de voyage. Ils se sont ennuyés à Port-Saïd. La chaleur les a écrasés en Mer Rouge. La folle végétation cinghalaise a réveillé en eux des désirs confus. Ils se sont désespérés de devoir quitter si vite le Peradenya Garden. Surtout pour trouver Saïgon qui, avec ses cafés, ses platanes, a l'air d'une sous-préfecture. Ils ont visité Angkor avec soin et attendent de voir bientôt paraître à Vincennes, avec tout leur volume, ces bas-reliefs dont les photographies qui illustrent les livres de M. Groslier leur ont permis d'apprécier déjà les surfaces. Ce beau voyage ils l'ont fait avec Morand, Dorgelès, Durtain, Croisset, François de Tessan et j'en passe. Ils commencent d'avoir leur opinion sur la vie des paquebots et relient leur arrondissement, leur fauteuil, à l'Indo-Chine par une chaîne précise de stations au bar, de conversations avec le commissaire du bord, de méditations sur les poissons volants..., regrettant, d'ailleurs, un peu, le temps où ce lien n'existait pas, où Loti, visitant Angkor-Vat, envahi par le végétal, leur semblait perdu dans une forêt de mirage, tout comme Nolly écoutant le premier bégaiement français des tirailleurs annamites, Boissière épiant les génies du mont Tan-Vien. Enfance charmante de l'exotisme! Aujourd'hui, repus d'informations nous devenons difficiles à contenter! Nous avons nos idées sur le paysan cambodgien, sur la rue Catinat. Il devient aussi malaisé de parler de Cholon que de Saint-Germain, de Nevers. Terræ cognitæ!

Tout cela M. de Pourtalès le sait et l'on devine, dans l'excellent livre qu'il nous a rapporté le souci d'éviter les scènes déjà « usées ». C'est sur l'esprit asiatique lui-même que M. de Pourtalès, qui est philosophe, a concentré le meilleur de son attention. La possibilité de communication de l'esprit oriental et de l'esprit européen est évidemment le problème central auquel on se heurte, dès qu'on a écarté les éclatantes images du voyage. Devant le détachement bouddhiste, le renoncement heureux de ceux qui proclament que rien ne leur appartient, M. de Pourtalès a ressenti une sorte de vertige qu'il a exprimé avec grandeur. Le fossé Orient-Occident

lui a semblé infranchissable. D'un côté on cherche la possession, de l'autre le bonheur. Et il a fait sentir l'antagonisme de ces deux conceptions avec une netteté nouvelle.

On souhaiterait cependant qu'il ait poussé l'analyse plus avant. Si c'est quelque chose de faire renaître en notre esprit la notion de l'abîme, ce serait mieux encore de délimiter avec précision les contours de cette faille. Les réflexions, profondes et justes, que M. de Pourtalès énonce sur le bouddhisme, le spectacle de temples, de ruines, d'œuvres d'art les lui ont inspirées. Ainsi Chateaubriand, Barrès devant Rome, devant Sparte. Mais les Romains de l'Empire sont morts et les Spartiates. Les Asiatiques, eux, vivent et le lecteur-qui-ne-quitte-pas-son-fauteuil souhaiterait qu'après avoir médité sur eux dans l'abstrait on les pressât de questions précises, impitoyables. Il espère qu'un écrivain pourra demeurer longtemps là-bas et, par ses travaux, ses observations, jeter un pont entre les impressions de voyage rapides et les thèses des savants.

Dans le remarquable livre de M. de Pourtalès une petite contradiction semble à résoudre. Il y paraît que notre civilisation ne peut mordre sur celle des Orientaux, notre matérialisme sur leur renoncement. Comment se fait-il, alors, que les jeunes danseuses cambodgiennes rêvent d'automobile, — les petits Annamites d'avions? C'est M. de Pourtalès qui nous le dit. — N'y aurait-il pas une fissure dans ce grand édifice idéaliste?

Le goût du phonographe et aussi celui des recherches de laboratoire ne serait-il pas sur le point de chasser des rêves plus anciens? On nous cite des Cochinchinois qui sont d'excellents ingénieurs et ravis de l'être...

Enfin n'est-il pas imprudent de suggérer que, après les routes, nous ne pouvons plus rien donner à nos protégés? M. de Pourtalès jouit d'une juste renommée qui incitera les Indo-Chinois à le lire. Il serait désolant que persuadés de notre impuissance à leur communiquer une haute culture ils renforcent leurs attaques d'arguments puisés dans les ouvrages de nos meilleurs écrivains.

Route de Paris à la Méditerranée,
album d'images présenté par **Paul Morand** (*Firmin-Didot*).

Aujourd'hui c'est le voyage et non plus l'amour qui est devenu la grande force excentrique des temps modernes. Désormais ce sont les gares et les ports, non les femmes qui nous remplissent les yeux de larmes... écrit M. Paul Morand en tête de ce livre séduisant, qui est essai et album d'images. Faite la part de la boutade, reste ce goût passionné des départs qui nous valut de M. Morand *Hiver Caraïbe*,

Paris-Tombouctou et son magnifique *New-York*. Plus encore que les terres étrangères M. Morand aime le train, l'avion, l'auto qui l'y portent. Il savoure la vitesse et sait la louer. Il a une rapidité de vision, un sens de l'instantané, qui lui permettent de rafler à cent à l'heure, exactes et fraîches, les impressions les plus vives, qui sont les premières, et de rapporter une moisson d'images des pays qu'il traverse « en seton ».

Plus amusant bien souvent qu'une visite dans la société et qu'un stage dans un cabaret populaire, l'instant où l'amateur éclectique passe du salon au comptoir. C'est le plaisir de changer d'apparence, en trouvant son unité, de renouveler le décor. Caméléonisme. Ainsi l'automobiliste — en l'espèce M. Morand — quittant Paris à l'aube pour plonger, quand la nuit tombe, dans la Méditerranée, devant Nice, connaît un plaisir qui n'a pas de nom, somme de vues enregistrées, auxquelles la vitesse a donné un sens nouveau, une quatrième dimension. M. Jules Romains nous avait révélé naguère la géométrie spéciale... pré-einsteinienne... du conducteur de locomotives en face des paysages qu'il dévore et M. Morand lui-même avait enrichi le thème en remontant le Rhône en hydroglisseur.

Le style de M. Morand s'ajuste merveilleusement à ces étourdissants passages. S'il franchit le Var, « à trois mille tours », voici ce que lui livrent virages, maisons, plages et souvenirs « *Alpes-Maritimes! Jardins, pergolas de ciment, terrasses italiennes, vie à grandes guides, cuivres des yachts, casinos et régates, fruits confits, suicide par le mimosa, chambres meublées, débris de l'Angleterre, humus de l'alliance franco-russe, trente et quarante, faïences d'art, golf, raisins tièdes et muscatés, voitures pour paralytiques, morphines, serres, phtisies galopantes, tubéreuses, californies et florides* ». Epitome de Côte d'azur, érudite mélopée de la « brute mathématique » qui a passé le cent, qui s'amuse à réduire la surface de la terre et ramène la France, à coups d'accélérateur, aux proportions d'un département, les départements à la durée d'une cigarette.

Une série de belles photographies, spirituellement commentées, font suite à ces pages brillantes, où le talent de M. Morand a fixé les divers aspects d'un plaisir nouveau, sauvage et raffiné.

Aventures de Jérôme Bardini,
par **Jean Giraudoux** (*Émile-Paul*).

Quel amusant contraste de passer de cette *Route de Paris* aux *Aventures de Jérôme Bardini*! Tout à l'heure l'espace et la vitesse semblaient seuls pouvoir contenter. Ici un essaim de pensées tournoie autour du plus petit geste. La vie la plus vive c'est la presque

immobilité, le presque silence qui les couvrent. « *Ces demi-inclinaisons de tête, ces demi-glissements de la paupière, ce quart de sourire, qui étaient chez elle l'expression déchaînée de la volupté et de l'amour* », écrit M. Giraudoux de Renée, femme de Bardini. On invitait jadis au baccalauréat à développer cette maxime « Il n'est chagrin dont une heure de lecture ne puisse me consoler ». Il n'est chagrin de ses personnages dont M. Giraudoux ne puisse en une seconde consoler ses lecteurs. C'est qu'il joue avec les mots du chagrin, les associations d'idées du chagrin, les thèmes littéraires du chagrin et nous enivre si bien du plaisir de goûter son esprit qu'il parvient sans s'écarter visiblement de l'objet à varier à l'infini ses représentations. Cette variété même est notre plaisir. On a dit que M. Giraudoux plongeait tout dans un bain d'or. Cet or-là est fait d'esprit, de lumière et de tendresse. Il est la couleur d'un monde aérien, où l'on savoure de se perdre.

Qu'il est amusant de suivre les inventions de M. Giraudoux! On les voit parfois s'élaborer dans l'abstrait, où l'opposition même au prévu fixe leur destin. Regardez Renée. « *Elle éclatait de cette beauté qui la saisissait brusquement dans toutes les périodes où le déclin envahit jusqu'aux jeunes femmes, au réveil, dans la fatigue, les départs, les malaises.* » Une scène naît de cette opposition, une scène où, une à une, les tristes pensées qui assaillent Renée avivent davantage son regard. Une figure littéraire est descendue du paradis des figures pour modeler de la chair. On peut partir de la littérature pour faire de la vie : M. Giraudoux le pense à juste titre, et explique ainsi, spirituellement, Racine, qu'il retrouve en lui-même, tout comme fait de son côté et sur son plan M. Mauriac.

Mais si M. Giraudoux, parfois, poussant une pointe hardie du côté de la plus pure — et de la plus spirituelle — rhétorique s'éloigne une seconde de la terre (comme en cette scène d'Amphitryon où Jupiter explique au roi qu'il doit lui-même lui donner Alcmène), son récit nous découvre à l'ordinaire les mouvements les plus authentiques, les moins connus, du cœur.

Jérôme Bardini, heureux auprès de Renée, se résoud à la quitter, parce qu'il a faim d'une vie sans question, sans confession publique — le contraire de la vie de famille, — sans contact physique, et, revêtant avec délectation le costume d'un inconnu, lâchant sa vieille défroque, il abandonne son existence ancienne et l'esclavage de ses habitudes. C'est *la première disparition de Jérôme Bardini.*

A New-York, sur un banc de Central Park, il rencontre *Stephy*, la jeune fille même qui semblait faite pour lui (qui apprécie si finement les jeunes filles et leurs attentes). Elle l'aime, elle se donne,

elle l'accepte mystérieux, imprécis, « ombre », « homme de bronze ». Mais « le silence même d'une femme est inquisition » et Jérôme, qui le sent, médite une nouvelle « disparition ». Stephy, intuitive, ne lui laisse pas l'honneur de cette victoire et prend les devants. C'est elle qui, la première, boucle sa valise et s'exile.

On n'est pas parfait. Jérôme est jaloux de son indépendance, mais désireux de donner sa tendresse. Il recueille, en bordure du Niagara, un gosse (*The Kid*) qu'il choie, admire en silence, ravi d'avoir trouvé enfin un être qui respire et ne demande pas de compte. De cet enfant il fait un dieu, mais est sur le point de brûler ses autels, lorsqu'il s'avise que de cette divinité il ne restera un jour qu'un homme... Ces trois récits ont, presque tout entiers, paru dans notre revue et nos lecteurs ont certainement conservé le souvenir de la spirituelle, l'inégalable fantaisie qu'y déploie, romancier ruisselant de poésie, M. Jean Giraudoux.

Le Peseur d'âmes, par **André Maurois** (*Gallimard*).

Ce peseur d'âmes n'appartient pas à la mythologie. C'est un savant, un docteur de Londres qui réussit, quelques instants après la mort, à capter sur les cadavres le fluide vital. Recueillies dans un ballon de cristal et exposées aux ardeurs d'un appareil à rayon ultra-violets, ces âmes embouteillées revêtent un aspect enchanteur. Des courants de couleurs diverses et admirables se divisent et s'entrecroisent éternellement en répandant des lueurs éblouissantes. Si deux âmes, qui furent tendres l'une pour l'autre dans leur enveloppe charnelle, sont réunies dans un même ballon, le spectacle devient vraiment féerique, car les purs esprits eux-mêmes jettent, contents, leurs plus beaux feux. Aussi, passionnément épris de sa femme, ce savant rêve-t-il de composer avec elle, quand la mort les aura l'un et l'autre appelés, une délicieuse symphonie colorée. Comme précisément elle meurt jeune, il n'a pas le temps de se dégoûter de ce projet, et incapable même d'en différer l'exécution, il se suicide.

On imagine les effets fantastiques et terrifiants qu'un Poë eût tirés de cette curieuse histoire. La nouvelle de M. André Maurois est pleine de raison. Elle ne trouble pas nos nerfs, mais captive notre intelligence. L'auteur a su lui donner un caractère de crédibilité si frappant que l'on s'attend dans le prochain journal à apprendre l'heureuse issue d'une expérience organisée dans un laboratoire d'après les données du « Peseur d'âmes ». Heureuse n'est peut-être pas d'ailleurs l'adjectif qui conviendrait, car si l'on pouvait encore le marier après sa mort, l'homme n'aurait plus aucun refuge...

Mais c'est quelque chose de nous donner cette inquiétude et si M. Maurois y réussit c'est qu'il a su combiner avec un art parfait tous les éléments, les plus concrets et les plus subtils, qui peuvent, unis, former une bonne nouvelle. *Le Peseur d'âmes* est un modèle du genre.

Benjamin Franklin bourgeois d'Amérique; Benjamin Franklin citoyen du Monde, par **Bernard Faÿ** (*Nouvelle collection historique*, 2 vol. *Calmann Lévy*).

Voici un important ouvrage sur Franklin, bourré de documents nouveaux que l'auteur a tirés d'archives américaines et européennes, jusqu'alors incomplètement explorées. Jouant la difficulté M. Faÿ a commencé par publier une version anglaise de son livre. Les Américains reconnaîtraient-ils qu'on leur apportait du nouveau sur leur grand homme? Ils ont répondu *oui* par chiffres, en achetant cent mille exemplaires.

Ce *Franklin* forme un gros ouvrage. Original, longuement travaillé, mûri, rempli de vues amples sur l'histoire des idées au XVIIIe siècle, de précisions, de détails. Ceux-ci[1], parfois, se pressent en troupe trop serrée. Le lecteur, oppressé, souhaite un peu d'air. Il le trouve d'ailleurs dans de nombreux chapitres (Recherches scientifiques de Franklin, son séjour à Londres, à Paris et surtout ces charmantes pages consacrées à la vie du patriarche à Passy, à ses innocents badinages avec madame Helvétius, madame Brillon) qui conçus avec une mesure parfaite prouvent, par l'heureux « fondu » et la vie séduisante de leurs tableaux que M. Faÿ, sait, quand il lui convient, égayer le plus strict esprit de méthode historique par des dons rares d'artiste.

Né fils de marchand de chandelles, Franklin a fini président de l'État de Pensylvanie, Directeur des Postes, et divinité nationale des États-Unis. Louis XV lui a écrit une lettre pour le féliciter de ses découvertes électriques. Louis XVI, la France, son peuple et ses ministres lui ont fait un accueil enthousiaste. Franklin a satisfait ses compatriotes comme « sefl made man », dont la valeur était reconnue par des puissances hiérarchiques méprisées et adorées, — les Américains ayant dès cette époque fixé l'attitude de la bourgeoisie à l'égard des princes et de l'aristocratie. Ses grands succès il les a dus à son énergie, sa puissance de travail, sa raison. Esprit pratique aux mains ouvrières, il a dégagé du pre-

1. Bien qu'une partie ait été rejetée avec les références dans une plaquette plus spécialement réservée aux érudits.

mier coup les recherches électriques de leur caractère spéculatif, et, en se jouant, vérifié le pouvoir des pointes, inventé le paratonnerre. Maints incidents relatés par M. Faÿ nous montrent en Franklin un héros du bon sens, excellent manipulateur, presque bricoleur-né, s'amusant de mille petites expériences avec un sourire, et préludant, par son goût de la petite mécanique ingénieuse et de la commodité domestique, aux expositions d'art ménager, aux concours Lépine.

Le hasard l'a bien servi. Parti en Angleterre pour défendre la Pensylvanie contre les Penns et certains fonctionnaires de la couronne, il essuya des échecs. Pour ne s'être pas nettement opposé, alors qu'il représentait à Londres plusieurs assemblées américaines, à l'établissement du droit de timbre qui devait exaspérer ses compatriotes, pour avoir échoué, en dépit de sa patiente et finaude diplomatie, dans plusieurs négociations difficiles, il fut près de l'impopularité. Mais le vol d'une correspondance le fit priver par les ministres Sa Majesté de sa place de directeur des postes en Amérique. Ses compatriotes le considérèrent aussitôt comme une victime et, à son retour, l'enveloppèrent d'amour et d'enthousiasme.

En France les premiers succès de Franklin furent dus en partie à son allure de patriarche, aux légendes répandues sur les quakers. Ces circonstances, ces hasards, il sut les exploiter, car il avait, poussée à un haut degré, la faculté de s'adapter. Sage, il se mettait au service des faits et se fabriquait une conduite du jour, en homme qui, adolescent, méditait chaque matin soigneusement l'emploi du temps de sa journée, et, toujours opportuniste, s'était composé bonnement une philosophie faite d'emprunts aux philosophies antérieures.

Journaliste, il chérissait l'évidence, la bonhomie, il avait de l'invention, ce qu'il fallait d'idéalisme et maniait l'ironie avec adresse. Il amusait parce qu'il était toujours engagé dans une polémique, qu'il avait l'esprit alerte et combattant du vrai chroniqueur. Avec cela il était préoccupé du bien public, et, ne se contentant pas de protéger l'univers contre la foudre, inventait un poêle, fondait une université, un hôpital, une bibliothèque. On l'aimait parce qu'il faisait le bien en égal, en philanthrope cordial qui sort de sa boutique pour ramasser l'enfant abandonné du voisin et montrait qu'il y avait mieux que cette charité des grands seigneurs européens, dont les meilleurs ne savaient que jouer aux despotes éclairés.

Substituant la solidarité à la pitié condescendante, Franklin croyait agir en bon franc-maçon, anticlérical et déiste. La maçonnerie a été un des facteurs matériels du succès de Franklin. Il l'a servi et elle le lui a bien rendu. Les doctrines maçonnes lui plai-

saient : il était un sincère disciple de Pythagore. Elles satisfaisaient son goût utilitaire de l'association : Franklin a passé sa vie à organiser des groupes, des cercles, des ligues. Et dans ses travaux mêmes sur l'électricité il lui fallait six amis pour l'assister. Travail de famille, de société. M. Faÿ a mis en pleine lumière le rôle de Franklin dans l'organisation des loges et ce n'est pas un des aspects les moins intéressants, les moins nouveaux de son travail, — précieux de bien des points de vue d'ailleurs pour l'histoire de l'opinion, car il nous fait assister à l'éclosion de cet idéal humain, bourgeois, qui en France même canalisera, si elle ne les a pas déchaînées, les forces de la Révolution française... Idéal pratique, estimable... fait pour d'excellentes gens, également éloignées de la bassesse et de la vraie grandeur...

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (VIIIe).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.